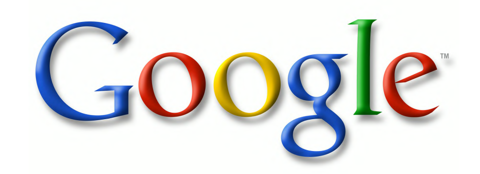
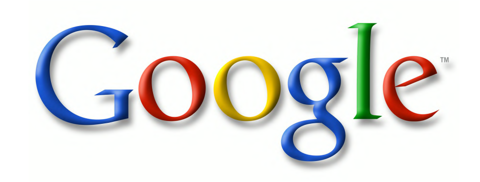
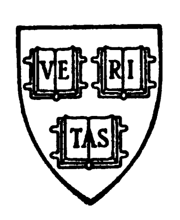





VE RI
TAS

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME VINGTIÈME.

A PARIS,

chez
Bélin, Libraire rue St. Jacques, n°. 26.
Caille, rue de la Harpe, n°. 150.
Grégoire, rue du Coq St. Honoré.
Volland, quai des Augustins, n°. 25.

1793.

DIALOGUES
DE ROUSSEAU
JUGE
DE JEAN-JACQUES.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

DU PREMIER DIALOGUE (*).

CET ouvrage me fut confié par son auteur dans le mois d'avril 1776, avec des conditions que je me suis fait un devoir sacré de remplir.

J'ai cru un moment que ce serait ici la place d'examiner l'effet que le traitement que l'auteur reçut de son siècle, devait nécessairement produire sur une ame aussi sensible que la mienne (**) ; mais après avoir

(*) L'éditeur de ce dialogue est M. *Brooke Boothby*, qui le fit imprimer à Londres en 1780, et qui en déposa ensuite l'original dans le British Museum.

(**) L'histoire des persécutions excitées contre

fait quelques progrès dans ce travail, une considération que je n'avais

M. *Rousseau* par les ecclésiastiques à Genève, à Motiers, à Berne, à Paris, est entre les mains de tout le monde; mais j'ai trouvé bien des personnes, sur-tout en Angleterre, où les livres de M. *Rousseau* sont plus connus que ceux de ses adversaires, qui ont ignoré avec quelle cruauté sa réputation a été déchirée. Pour leur information, je veux bien citer ici deux passages, pris au hasard, dans la quantité prodigieuse de libelles que les théologiens, les musiciens, les partisans du despotisme, les auteurs, les dévots, et surtout les philosophes de l'école moderne n'ont pas cessé de vomir contre lui depuis plus de seize ans. Le premier est pris d'une brochure anonyme, qui a pour titre *Sentimens des citoyens*, imprimée à Genève en 1763.

» Est-ce un savant qui dispute contre des « savans? non : c'est l'auteur d'un opéra et de « deux comédies siflées. Est-ce un homme de bien « qui, trompé par un faux zèle, fait des repro- « ches indiscrets à des hommes vertueux? Nous « avouons avec douleur, et en rougissant, que « c'est un homme qui porte encore les marques « funestes de ses débauches, et qui, déguisé en « saltimbanque, traîne avec lui de village en « village, et de montagne en montagne, la mal- « heureuse dont il fit mourir la mère, et dont il

pas

pas prévue, m'obligea à l'abandondonner : forcé de citer des faits et

« a exposé les enfans à la porte d'un hôpital, en
« rejetant les soins qu'une personne charitable
« voulait avoir d'eux, et en abjurant tous les
« sentimens de la nature, comme il avait dépouillé
« ceux de l'honneur et de la religion ».

A ce passage M. *Rousseau* a répondu de la manière suivante.

» Je veux faire, avec simplicité, la décla-
« ration que semble exiger de moi cet article.
« Jamais aucune maladie de celles dont parle
« ici l'auteur, ni petite, ni grande, n'a souillé
« mon corps. Celle dont je suis affligé n'y a pas
« le moindre rapport : elle est née avec moi,
« comme le savent les personnes encore vivantes
« qui ont pris soin de mon enfance. Cette mala-
« die est connue de MM. *Malouin*, *Morand*,
« *Thierry*, *Daran*, et du frère *Côme*. S'il s'y
« trouve la moindre marque de débauche, je les
« prie de me confondre, et de me faire honte
« de ma devise. La personne sage et généralement
« estimée, qui me soigne dans mes maux et me
« console dans mes afflictions, n'est malheureuse
« que parce qu'elle partage le sort d'un homme
« fort malheureux ; sa mère est actuellement
« pleine de vie et en bonne santé malgré sa vieil-
« lesse Je n'ai jamais exposé, ni fait exposer
« aucun enfant à la porte d'aucun hôpital, ni

d'entrer dans des détails, je voyais que je ne pouvais éviter d'y mettre

« ailleurs. Une personne qui aurait eu la charité « dont on parle, aurait eu celle d'en garder le « secret ; et chacun sent que ce n'est pas de « Genève, où je n'ai point vécu, et d'où tant « d'animosité se répand contre moi, qu'on doit « attendre des informations fidelles sur ma con- « duite. Je n'ajouterai rien sur ce passage, sinon « qu'au meurtre près, j'aimerais mieux avoir fait « ce dont son auteur m'accuse, que d'en avoir « écrit un pareil «.

L'autre se trouve dans une espèce de *Vie de Sénèque*, imprimée à Paris depuis la mort de M. *Rousseau ;* dans laquelle l'auteur anonyme, avec un zèle digne de son école, sous prétexte de défendre la mémoire d'un homme mort depuis 1500 ans, se permet de noircir impitoyablement celle d'un contemporain. Cet écrivain parle d'un *Suilius*, qu'il qualifie de *délateur par état ;* puis il ajoute cette note.

» Si par une bizarrerie qui n'est pas sans « exemple, il paraissait jamais un ouvrage où « d'honnêtes gens fussent impitoyablement dé- « chirés par un artificieux scélérat, qui pour « donner quelque vraisemblance à ses injustes et « cruelles imputations, se peindrait lui-même « de couleurs odieuses, anticipez sur le moment « et demandez-vous à vous-même si un impu-

un air d'apologie ; et le rôle d'apologiste est trop au-dessous des sen-

« dent, un *Cardan*, qui s'avouerait coupable de « mille méchancetés, serait un garant bien digne « de foi, ce que la calomnie aurait dû lui coûter, « et ce qu'un forfait de plus ou de moins ajou- « terait à la turpitude secrète d'une vie cachée « pendant plus de cinquante ans sous le masque « le plus épais de l'hypocrisie. Jetez loin de vous « son infâme libelle, et craignez que séduit par « une éloquence perfide, et entraîné par les « exclamations aussi puériles qu'insensées de ses « enthousiastes, vous ne finissiez par devenir ses « complices. Détestez l'ingrat qui dit du mal de « ses bienfaiteurs ; détestez l'homme atroce qui « ne balance pas à noircir ses anciens amis ; dé- « testez le lâche qui laisse sur sa tombe la révé- « lation des secrets qui lui ont été confiés, ou « qu'il a surpris de son vivant. Pour moi, je « jure que mes yeux ne seraient jamais souillés « de la lecture de son ouvrage ; je proteste que « je préférerais ses invectives à son éloge ».

Essai sur la vie de Sénèque, p. 128.

Qui peut lire ces deux passages, écrits à la distance de seize ans l'un de l'autre, dont tout l'intervalle a été rempli de pareilles horreurs, sans féliciter leur objet infortuné, d'avoir enfin trouvé le seul asile où il sera également à l'abri

timens de vénération que M. *Rousseau* m'a inspirés, pour que j'aie voulu paraître m'en charger un seul instant. Au reste, l'ouvrage est assez fortement frappé pour pouvoir se passer de commentaire. Les gens sensibles et vertueux, *les habitans du monde idéal*, reconnaîtront à l'instant leur compatriote, *qui parle si bien la langue du pays;* ils pleureront sur les angoisses d'une grande et belle ame, réduite à l'état affreux d'où elle devait voir toute la terre se liguer contre son repos et son honneur; et ils commenceront la vengeance qui attend ses lâches persécuteurs dans le mépris et l'exécration de toute la postérité.

Je dois avertir tous ceux à qui le nom célèbre de l'auteur pourrait

de la rage, du fanatisme et des traits empoisonnés de l'envie!

faire chercher de l'amusement dans ces feuilles, qu'ils n'y trouveront rien, ni pour flatter leur goût, ni pour satisfaire à leur curiosité. Le froid philosophe daignera peut-être y voir un morceau intéressant pour servir à l'histoire de l'esprit humain.

S'il est une plume capable de peindre les mœurs les plus simples et les plus sublimes, une bienveillance qui partageait toutes les misères du genre-humain; un courage toujours prêt à se sacrifier pour la cause de la vérité, et surtout ces aspirations continuelles après la plus haute vertu, trop élevée peut-être pour que notre faiblesse puisse y atteindre, mais qui tiennent celui qui les ressent dans une assiette bien au-dessus de celle des ames ordinaires, que cette

plume écrive la vie de *Jean-Jacques Rousseau* (2).

(2) *Socrate* vivait dans un siècle où ses préceptes et son exemple lui attirèrent une foule de disciples, et c'est à quelques-uns d'entre eux que nous devons tout ce que nous savons de cet homme admirable. *Rousseau* a été seul dans le sien; mais ses livres nous restent, et ceux qui savent les lire n'ont pas besoin d'autre histoire, ni de sa vie, ni de ses mœurs.

TABLE

DES MATIÈRES.

Qui que vous soyez que le ciel a fait l'arbitre de cet écrit, quelque usage que vous ayez résolu d'en faire, et quelque opinion que vous ayez de l'auteur, cet auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines, et par les angoisses qu'il a souffertes en l'écrivant, de n'en disposer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grâce que vous demande un cœur brisé de douleur, est un devoir d'équité que le ciel vous impose.

DU SUJET
ET DE LA FORME
DE CET ÉCRIT.

J'AI souvent dit que si l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me serais pas conduit avec lui comme ils font avec moi. Cette assertion a laissé tout le monde fort indifférent sur ce point, et je n'ai vu chez personne la moindre curiosité de savoir en quoi ma conduite eût différé de celle des autres, et quelles eussent été mes raisons. J'ai conclu de-là que le public, parfaitement sûr de l'impossibilité d'en user plus justement, ni plus honnêtement qu'il ne fait à mon égard, l'était par conséquent que dans ma supposition j'aurais eu tort de ne pas l'imiter. J'ai cru même appercevoir dans sa confiance une hauteur dédaigneuse, qui ne pouvait venir que d'une grande opinion de la vertu de ses guides et la sienne dans cette affaire. Tout cela, couvert pour moi d'un mystère impénétrable, ne pouvant s'accorder avec mes raisons, m'a engagé à les dire pour les soumettre aux réponses de quiconque aurait la charité de me détromper; car mon erreur, si elle existe, n'est pas ici sans conséquence; elle me force à mal penser

A 7

de tous ceux qui m'entourent ; et comme rien n'est plus éloigné de ma volonté que d'être injuste et ingrat envers eux, ceux qui me désabuseraient , en me ramenant à de meilleurs jugemens , substitueraient dans mon cœur la gratitude à l'indignation , et me rendraient sensible et reconnaissant en me montrant mon devoir à l'être : ce n'est pas là cependant le seul motif qui m'ait mis la plume à la main. Un autre encore plus fort et non moins légitime se fera sentir dans cet écrit. Mais je proteste qu'il n'entre plus dans ces motifs l'espoir, ni presque le désir d'obtenir enfin de ceux qui m'ont jugé la justice qu'ils me refusent, et qu'ils sont bien déterminés à me refuser toujours.

En voulant exécuter cette entreprise , je me suis vu dans un bien singulier embarras. Ce n'était pas de trouver des raisons en faveur de mon sentiment , c'était d'en imaginer de contraires , c'était d'établir sur quelque apparence d'équité des procédés où je n'en appercevais aucune. Voyant cependant tout Paris , toute la France , toute l'Europe se conduire à mon égard avec la plus grande confiance sur des maximes si nouvelles , si peu concevables pour moi , je ne pouvais supposer que cet accord unanime n'eût aucun fondement raisonnable ou du moins apparent ; et que toute une génération s'accordât à vouloir éteindre à plaisir toutes les lumières

naturelles, violer toutes les lois de la justice, toutes les règles du bon sens, sans objet, sans profit, sans prétexte, uniquement pour satisfaire une fantaisie dont je ne pouvais pas même appercevoir le but et l'occasion. Le silence profond, universel, non moins inconcevable que le mystère qu'il couvre, mystère que depuis quinze ans on me cache avec un soin que je m'abstiens de qualifier, et avec un succès qui tient du prodige; ce silence effrayant et terrible ne m'a pas laissé saisir la moindre idée qui pût m'éclairer sur ces étranges dispositions. Livré pour toute lumière à mes conjectures, je n'en ai su former aucune qui pût expliquer ce qui m'arrive de manière à pouvoir croire avoir démêlé la vérité. Quand de forts indices m'ont fait penser quelquefois avoir découvert avec le fond de l'intrigue son objet et ses auteurs, les absurdités sans nombre que j'ai vu naître de ces suppositions m'ont bientôt contraint de les abandonner, et toutes celles que mon imagination s'est tourmentée à leur substituer n'ont pas mieux soutenu le moindre examen.

Cependant, pour ne pas combattre une chimère, pour ne pas outrager toute une génération, il fallait bien supposer des raisons dans le parti approuvé et suivi par tout le monde. Je n'ai rien épargné pour en chercher, pour en imaginer de propre à séduire

la multitude ; et si je n'ai rien trouvé qui dût avoir produit cet effet, le ciel m'est témoin que ce n'est faute ni de volonté ni d'efforts, et que j'ai rassemblé soigneusement toutes les idées que mon entendement m'a pu fournir pour cela. Tous mes soins n'aboutissant à rien qui pût me satisfaire, j'ai pris le seul parti qui me restait à prendre pour m'expliquer : c'était, ne pouvant raisonner sur des motifs particuliers qui m'étaient inconnus et incompréhensibles, de raisonner sur une hypothèse générale qui pût tous les rassembler : c'était entre toutes les suppositions possibles de choisir la pire pour moi, la meilleure pour mes adversaires, et dans cette position, ajustée autant qu'il m'était possible aux manœuvres dont je me suis vu l'objet, aux allures que j'ai entrevues, aux propos mystérieux que j'ai pu saisir ça et là, d'examiner quelle conduite de leur part eût été la plus raisonnable et la plus juste. Epuiser tout ce qui se pouvait dire en leur faveur, était le seul moyen que j'eusse de trouver ce qu'ils disent en effet, et c'est ce que j'ai tâché de faire, en mettant de leur côté tout ce que j'y ai pu mettre de motifs plausibles et d'argumens spécieux, et cumulant contre moi toutes les charges imaginables. Malgré tout cela, j'ai souvent rougi, je l'avoue, des raisons que j'étais forcé de leur prêter. Si j'en avais trouvé de meilleures,

je les aurais employées de tout mon cœur et de toute ma force, et cela avec d'autant moins de peine qu'il me paraît certain qu'aucune n'aurait pu tenir contre mes réponses ; parce que celles-ci dérivent immédiatement des premiers principes de la justice, des premiers élémens du bon sens, et qu'elles sont applicables à tous les cas possibles d'une situation pareille à celle où je suis.

La forme du dialogue m'ayant paru la plus propre à discuter le pour et le contre, je l'ai choisie pour cette raison. J'ai pris la liberté de reprendre dans ces entretiens mon nom de famille que le public a jugé à propos de m'ôter, et je me suis désigné en tiers à son exemple par celui de baptême auquel il lui a plu de me réduire. En prenant un Français pour mon autre interlocuteur, je n'ai rien fait que d'honnête et d'obligeant pour le nom qu'il porte, puisque je me suis abstenu de le rendre complice d'une conduite que je désapprouve, et je n'aurais rien fait d'injuste en lui donnant ici le personnage que toute sa nation s'empresse de faire à mon égard. J'ai même eu l'attention de le ramener à des sentimens plus raisonnables que je n'en ai trouvés dans aucun de ses compatriotes, et celui que j'ai mis en scène est tel, qu'il serait aussi heureux pour moi qu'honorable à son pays qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitassent. Que si quelquefois

je l'engage en des raisonnemens absurdes, je proteste de rechef en sincérité de cœur que c'est toujours malgré moi, et je crois pouvoir défier toute la France d'en trouver de plus solides pour autoriser les singulières pratiques dont je suis l'objet, et dont elle paraît se glorifier si fort.

Ce que j'avais à dire était si clair et j'en étais si pénétré, que je ne puis assez m'étonner des longueurs, des redites, du verbiage et du désordre de cet écrit. Ce qui l'eût rendu vif et véhément sous la plume d'un autre est précisément ce qui l'a rendu tiède et languissant sous la mienne. C'était de moi qu'il s'agissait, et je n'ai plus trouvé pour mon propre intérêt ce zèle et cette vigueur de courage qui ne peut exalter une ame généreuse que pour la cause d'autrui. Le rôle humiliant de ma propre défense est trop au-dessous de moi, trop peu digne des sentimens qui m'animent pour que j'aime à m'en charger. Ce n'est pas non plus, on le sentira bientôt, celui que j'ai voulu remplir ici. Mais je ne pouvais examiner la conduite du public à mon égard, sans me contempler moi-même dans la position du monde la plus déplorable et la plus cruelle. Il fallait m'occuper d'idées tristes et déchirantes, de souvenirs amers et révoltans, de sentimens les moins faits pour mon cœur; et c'est en cet état de douleur et de détresse qu'il a

fallu me remettre, chaque fois que quelque nouvel outrage forçant ma répugnance, m'a fait faire un nouvel effort pour reprendre cet écrit si souvent abandonné. Ne pouvant souffrir la continuité d'une occupation si douloureuse, je ne m'y suis livré que durant des momens très-courts, écrivant chaque idée quand elle me venait et m'en tenant là, écrivant dix fois la même quand elle m'est venue dix fois sans me rappeler jamais ce que j'avais précédemment écrit, et ne m'en appercevant qu'à la lecture du tout, trop tard pour pouvoir rien corriger, comme je le dirai tout-à-l'heure. La colère anime quelquefois le talent, mais le dégoût et le serrement de cœur l'étouffent ; et l'on sentira mieux après m'avoir lu que c'étaient là les dispositions constantes où j'ai dû me trouver durant ce pénible travail.

Une autre difficulté me l'a rendu fatigant ; c'était, forcé de parler de moi sans cesse, d'en parler avec justice et vérité, sans louange et sans dépression. Cela n'est pas difficile à un homme à qui le public rend l'honneur qui lui est dû : il est par-là dispensé d'en prendre le soin lui-même. Il peut également et se taire sans s'avilir, et s'attribuer avec franchise les qualités que tout le monde reconnaît en lui. Mais celui qui se sent digne d'honneur et d'estime et que le public défigure et diffame à plaisir, de quel ton se rendra-t-il seul la

justice qui lui est due ? Doit-il se parler de lui-même avec des éloges mérités, mais généralement démentis ? Doit-il se vanter des qualités qu'il sent en lui, mais que tout le monde refuse d'y voir ? Il y aurait moins d'orgueil que de bassesse à prostituer ainsi la vérité. Se louer alors, même avec la plus rigoureuse justice, serait plutôt se dégrader que s'honorer, et ce serait bien mal connaître les hommes que de croire les ramener d'une erreur dans laquelle ils se complaisent, par de telles protestations. Un silence fier et dédaigneux est en pareil cas plus à sa place, et eût été bien plus de mon goût : mais il n'aurait pas rempli mon objet, et pour le remplir il fallait nécessairement que je disse de quel œil, si j'étais un autre, je verrais un homme tel que je suis. J'ai tâché de m'acquitter équitablement et impartialement d'un si difficile devoir, sans insulter à l'incroyable aveuglement du public, sans me vanter fièrement des vertus qu'il me refuse, sans m'accuser non plus des vices que je n'ai pas et dont il lui plaît de me charger, mais en expliquant simplement ce que j'aurais déduit d'une constitution semblable à la mienne, étudiée avec soin dans un autre homme. Que si l'on trouve dans mes descriptions de la retenue et de la modération, qu'on n'aille pas m'en faire un mérite. Je déclare qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus

de modestie pour parler de moi beaucoup plus honorablement.

Voyant l'excessive longueur de ces dialogues, j'ai tenté plusieurs fois de les élaguer, d'en ôter les fréquentes répétitions, d'y mettre un peu d'ordre et de suite ; jamais je n'ai pu soutenir ce nouveau tourment. Le vif sentiment de mes malheurs, ranimé par cette lecture, étouffe toute l'attention qu'elle exige. Il m'est impossible de rien retenir, de rapprocher deux phrases et de comparer deux idées. Tandis que je force mes yeux à suivre les lignes, mon cœur serré gémit et soupire. Après de fréquens et vains efforts, je renonce à ce travail dont je me sens incapable, et, faute de pouvoir faire mieux, je me borne à transcrire ces informes essais que je suis hors d'état de corriger. Si, tels qu'ils sont, l'entreprise en était encore à faire, je ne la ferais pas quand tous les biens de l'univers y seraient attachés ; je suis même forcé d'abandonner des multitudes d'idées meilleures et mieux rendues que ce qui tient ici leur place, et que j'avais jetées sur des papiers détachés dans l'espoir de les encadrer aisément ; mais l'abattement m'a gagné au point de me rendre même impossible ce léger travail. Après tout, j'ai dit à-peu-près ce que j'avais à dire : il est noyé dans un chaos de désordre et de redites, mais il y est : les bons esprits sauront l'y trouver. Quant à ceux qui ne

veulent qu'une lecture agréable et rapide, ceux qui n'ont cherché, qui n'ont trouvé que cela dans mes confessions, ceux qui ne peuvent souffrir un peu de fatigue, ni soutenir une attention suivie pour l'intérêt de la justice et de la vérité, ils feront bien de s'épargner l'ennui de cette lecture ; ce n'est pas à eux que j'ai voulu parler, et loin de chercher à leur plaire, j'éviterai du moins cette dernière indignité que le tableau des misères de ma vie soit pour personne un objet d'amusement.

Que deviendra cet écrit ? Quel usage en pourrai-je faire? Je l'ignore, et cette incertitude a beaucoup augmenté le découragement qui ne m'a point quitté en y travaillant. Ceux qui diposent de moi, en ont eu connaissance aussi-tôt qu'il a été commencé, et je ne vois dans ma situation aucun moyen possible d'empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains tôt ou tard. Ainsi selon le cours naturel des choses, toute la peine que j'ai prise est à pure perte. Je ne sais quel parti le ciel me suggèrera, mais j'espérerai jusqu'à la fin qu'il n'abandonnera point la cause juste. Dans quelques mains qu'il fasse tomber ces feuilles, si parmi ceux qui les liront peut-être il est encore un cœur d'homme, cela me suffit, et je ne mépriserai jamais assez l'espèce humaine pour ne trouver dans cette idée aucun sujet de confiance et d'espoir.

ROUSSEAU

JUGE DE

JEAN-JACQUES.

PREMIER DIALOGUE.

ROUSSEAU.

QUELLES incroyables choses je viens d'apprendre ! Je n'en reviens pas : non je n'en reviendrai jamais. Juste ciel ! quel abominable homme ! qu'il m'a fait de mal, que je le vais détester !

UN FRANÇAIS.

Et notez bien que c'est ce même homme dont les pompeuses productions vous ont si charmé, si ravi par les beaux préceptes de vertu qu'il y étale avec tant de faste.

ROUSSEAU.

Dites, de force. Soyons justes, même avec les méchans. Le faste n'excite tout au plus qu'une admiration froide et stérile, et sûrement ne me charmera jamais. Des écrits qui

élèvent l'ame et enflamment le cœur meritent un autre mot.

LE FRANÇAIS.

Faste ou force, qu'importe le mot, si l'idée est toujours la même? Si ce sublime jargon tiré par l'hypocrisie d'une tête exaltée n'en est pas moins dictée par une ame de boue.

ROUSSEAU.

Ce choix du mot me paraît moins indifférent qu'à vous. Il change beaucoup pour moi les idées, et s'il n'y avait que du faste et du jargon dans les écrits de l'auteur que vous m'avez peint, il m'inspirerait moins d'horreur. Tel homme pervers s'endurcit à la sécheresse des sermons et des prônes, qui rentrerait peut-être en lui-même, et deviendrait honnête homme, si l'on savait chercher et ranimer dans son cœur ces sentimens de droiture et d'humanité que la nature y mit en réserve et que les passions étouffent. Mais celui qui peut contempler de sang-froid la vertu dans toute sa beauté, celui qui sait la peindre avec ses charmes les plus touchans sans en être ému, sans se sentir épris d'aucun amour pour elle; un tel être, s'il peut exister, est un méchant sans ressource, c'est un cadavre moral.

LE FRANÇAIS.

Comment, s'il peut exister ? Sur l'effet qu'out produit en vous les écrits de ce misérable, qu'entendez-vous par ce doute, après les entretiens que nous venons d'avoir ? Expliquez-vous.

ROUSSEAU.

Je m'expliquerai; mais ce sera prendre le soin le plus inutile ou le plus superflu : car tout ce que je vous dirai ne saurait être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas besoin de le dire.

Figurez-vous donc un monde idéal semblable au nôtre, et néanmoins tout différent. La nature y est la même que sur notre terre, mais l'économie en est plus sensible, l'ordre en est plus marqué, le spectacle plus admirable; les formes sont plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus suaves, tous les objets plus intéressans. Toute la nature y est si belle que sa contemplation, enflammant les ames d'amour pour un si touchant tableau, leur inspire avec le désir de concourir à ce beau systême la crainte d'en troubler l'harmonie; et de-là naît une exquise sensibilité, qui donne à ceux qui en sont doués des jouissances im-

médiates, inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avivés.

Les passions y sont comme ici le mobile de toute action ; mais plus vives, plus ardentes, ou seulement plus simples et plus pures, elles prennent par cela seul un caractère tout différent. Tous les premiers mouvemens de la nature sont bons et droits. Ils tendent le plus directement qu'il est possible à notre conservation et à notre bonheur : mais bientôt manquant de force pour suivre à travers tant de résistance leur première direction, ils se laissent défléchir par mille obstacles qui, les détournant du vrai but, leur font prendre des routes obliques où l'homme oublie sa première destination. L'erreur du jugement, la force des préjugés, aident beaucoup à nous faire prendre ainsi le change ; mais cet effet vient principalement de la faiblesse de l'ame qui, suivant mollement l'impulsion de la nature, se détourne au choc d'un obstacle, comme une boule prend l'angle de réflection ; au-lieu que celle qui suit plus vigoureusement sa course ne se détourne point, mais, comme un boulet de canon, force l'obstacle, ou s'amortit et tombe à sa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle

ont le bonheur d'être maintenus par la nature, à laquelle ils sont plus attachés, dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous, et par cela seul leur ame garde toujours son caractère originel. Les passions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent, et n'ayant que l'amour de soi pour principe, sont toutes aimantes et douces par leur essence; mais quand, détournées de leur objet par des obstacles, elles s'occupent plus de l'obstacle pour l'écarter que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature, et deviennent irascibles et haineuses, et voilà comment l'amour de soi qui est un sentiment bon et absolu, devient amour-propre, c'est-à-dire un sentiment relatif par lequel on se compare, qui demande des préférences, dont la jouissance est purement négative, et qui ne cherche plus à se satisfaire par notre propre bien, mais seulement par le mal d'autrui.

Dans la société humaine, si-tôt que la foule des passions et des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, et que les obstacles qu'elle entasse l'ont détourné du vrai but de notre vie, tout ce que peut faire le sage, battu du choc continuel des passions d'autrui

et des siennes, et parmi tant de directions qui l'égarent, ne pouvant plus démêler celle qui le conduirait bien, c'est de se tirer de la foule autant qu'il lui est possible; et de se tenir sans impatience à la place où le hasard l'a posé; bien sûr qu'en n'agissant point, il évite au-moins de courir à sa perte et d'aller chercher de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie qu'il veut éviter, il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne hait leur malice; il ne se tourmente point à leur rendre mal pour mal, outrage pour outrage, et si quelquefois il cherche à repousser les atteintes de ses ennemis, c'est sans chercher à les leur rendre, sans se passionner contre eux, sans sortir ni de sa place, ni du calme où il veut rester.

Nos habitans suivant des vues moins profondes, arrivent presque au même but par la route contraire, et c'est leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleste auquel ils aspirent, et qui fait leur premier besoin par la force avec laquelle il s'offre à leurs cœurs, leur fait rassembler et tendre sans cesse toutes les puissances de leur ame pour y parvenir. Les obstacles qui les retiennent ne sauraient les occuper au point de le

leur faire oublier un moment ; et de-là ce mortel dégoût pour tout le reste, et cette inaction totale quand ils désespèrent d'atteindre au seul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas seulement du genre des passions, mais aussi de leur force ; car les passions fortes ne se laissent pas dévoyer comme les autres. Deux amans, l'un très-épris, l'autre assez tiède, souffriront néanmoins un rival avec la même impatience, l'un à cause de son amour, l'autre à cause de son amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine du second, devenue sa passion principale, survive à son amour et même s'accroisse après qu'il est éteint; au-lieu que le premier qui ne hait qu'à cause qu'il aime, cesse de haïr son rival si-tôt qu'il ne le craint plus. Or si les ames faibles et tièdes sont plus sujettes aux passions haineuses qui ne sont que des passions secondaires et défléchies, et si les ames grandes et fortes se tenant dans leur première direction, conservent mieux les passions douces et primitives, qui naissent directement de l'amour de soi, vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les facultés et d'un premier rapport mieux senti, dérivent dans les habitans de cet autre monde

des passions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'est-on pas dans ces contrées plus vertueux qu'on ne l'est autour de nous, mais on y sait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils sont bons eux-mêmes; mais la vertu parmi nous oblige souvent à combattre et à vaincre la nature, et rarement sont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de résister peut même amollir leurs ames au point de faire le mal par faiblesse, par crainte, par nécessité : ils ne sont exempts ni de fautes ni de vices; le crime même ne leur est pas étranger, puisqu'il est des situations déplorables où la plus haute vertu suffit à peine pour s'en défendre, et qui forcent au mal l'homme faible malgré son cœur. Mais l'expresse volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur, la trahison, la fourberie y sont inconnues; trop souvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin s'ils ne sont pas plus vertueux qu'on ne l'est ici, du-moins par cela seul qu'ils savent mieux s'aimer eux-mêmes, ils sont moins malveillans pour autrui.

Ils sont aussi moins actifs, ou pour mieux

dire, moins remuans. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent consistent en des élans vigoureux; mais si-tôt qu'ils en sentent l'impuissance ils s'arrêtent sans chercher à leur portée des équivalens à cet objet unique, lequel seul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence mais dans le sentiment intime, en quelque rang que les ait placés la fortune, ils s'agitent peu pour en sortir; ils ne cherchent guère à s'élever, et descendraient sans répugnance à des relations plus de leur goût, sachant bien que l'état le plus heureux n'est pas le plus honoré de la foule, mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont sur eux très-peu de prise, l'opinion ne les mène point, et quand ils en sentent l'effet, ce n'est pas eux qu'elle subjugue, mais ceux qui influent sur leur sort.

Quoique sensuels et voluptueux, ils font peu de cas de l'opulence, et ne font rien pour y parvenir, connaissant trop bien l'art de jouir pour ignorer que ce n'est pas à prix d'argent que le vrai plaisir s'achète; et quant au bien que peut faire un riche, sachant aussi que ce n'est pas lui qui le fait, mais sa richesse, qu'elle le ferait sans lui mieux encore

répartie entre plus de mains, ou plutôt anéantie par ce partage, et que tout ce bien qu'il croit faire par elle, équivaut rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs aimant encore plus leur liberté que leurs aises, ils craindraient de les acheter par la fortune, ne fût-ce qu'à cause de la dépendance et des embarras attachés au soin de la conserver. Le cortége inséparable de l'opulence leur serait cent fois plus à charge que les biens qu'elle procure ne leur seraient doux. Le tourment de la possession empoisonnerait pour eux tout le plaisir de la jouissance.

Ainsi bornés de toutes parts par la nature et par la raison, ils s'arrêtent et passent la vie à en jouir, en fesant chaque jour ce qui leur paraît bon pour eux et bien pour autrui, sans égard à l'estimation des hommes et aux caprices de l'opinion.

LE FRANÇAIS.

Je cherche inutilement dans ma tête ce qu'il peut y avoir de commun entre les êtres fantastiques que vous décrivez et le monstre dont nous parlions tout-à-l'heure.

ROUSSEAU.

Rien, sans doute, et je le crois ainsi : mais permettez que j'achève.

Des êtres si singulièrement constitués doivent nécessairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il est impossible qu'avec des ames si différemment modifiées, ils ne portent pas dans l'expression de leurs sentimens et de leurs idées l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échappe à ceux qui n'ont aucune notion de cette manière d'être, elle ne peut échapper à ceux qui la connaissent et qui en sont affectés eux-mêmes. C'est un signe caractéristique auquel les initiés se reconnaissent entr'eux, et ce qui donne un grand prix à ce signe si peu connu et encore moins employé, est qu'il ne peut se contrefaire, que jamais il n'agit qu'au niveau de sa source, et que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent, il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le distinguer ; mais si-tôt qu'il y parvient, on ne saurait s'y méprendre, il est vrai, dès qu'il est senti. C'est dans toute la conduite de la vie, plutôt que dans quelques actions éparses, qu'il se manifeste le plus sûrement. Mais dans des situations vives où l'ame s'exalte

involontairement, l'initié distingue bientôt son frère de celui qui sans l'être veut seulement en prendre l'accent, et cette distinction se fait sentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté font généralement peu de livres, et ne s'arrangent point pour en faire; ce n'est jamais un métier pour eux. Quand ils en font, il faut qu'ils y soient forcés par un stimulant plus fort que l'intérêt et même que la gloire. Ce stimulant, difficile à contenir, impossible à contrefaire, se fait sentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuse découverte à publier, quelque belle et grande vérité à répandre, quelque erreur générale et pernicieuse à combattre, enfin quelque point d'utilité publique à établir; voilà les seuls motifs qui puissent leur mettre la plume à la main : encore faut-il que les idées en soient assez neuves, assez belles, assez frappantes pour mettre leur zèle en effervescence et le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela chez eux de tems ni d'âge propres. Comme écrire n'est point pour eux un métier, ils commenceront ou cesseront de bonne heure ou tard, selon que le stimulant les poussera. Quand chacun aura dit ce qu'il avait à dire,

il restera tranquille comme auparavant, sans s'aller fourrant dans le tripot littéraire, sans sentir cette ridicule démangeaison de rabâcher, et barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'auteur; et tel, né peut-être avec du génie, ne s'en doutera pas lui-même et mourra sans être connu de personne, si nul objet ne vient animer son zèle au point de le contraindre à se montrer.

LE FRANÇAIS.

Mon cher monsieur *Rousseau*, vous m'avez bien l'air d'être un des habitans de ce monde-là.

ROUSSEAU.

J'en reconnais un du moins sans le moindre doute dans l'auteur d'Emile et d'Héloïse.

LE FRANÇAIS.

J'ai vu venir cette conclusion; mais pour vous passer toutes ces fictions peu claires, il faudrait premièrement pouvoir vous accorder avec vous-même : mais après avoir paru convaincu des abominations de cet homme, vous voilà maintenant le plaçant dans les astres parce qu'il a fait des romans. Pour moi, je n'entends rien à ces énigmes. De grâce,

dites-moi donc une fois votre vrai sentiment sur son compte.

ROUSSEAU.

Je vous l'ai dit sans mystère et je vous le répéterai sans détour. La force de vos preuves ne me laisse pas douter un moment des crimes qu'elles attestent, et là-dessus je pense exactement comme vous : mais vous unissez des choses que je sépare. L'auteur des livres et celui des crimes vous paraît la même personne ; je me crois fondé à en faire deux. Voilà, Monsieur, le mot de l'énigme.

LE FRANÇAIS.

Comment cela, je vous prie ? Voici qui me paraît tout nouveau.

ROUSSEAU.

A tort, selon moi ; car ne m'avez-vous pas dit qu'il n'est pas l'auteur du Devin du village.

LE FRANÇAIS.

Il est vrai, et c'est un fait dont personne ne doute plus : mais quant à ses autres ouvrages, je n'ai point encore ouï les lui disputer.

ROUSSEAU.

Le second dépouillement me paraît pourtant une conséquence assez prochaine de l'autre : mais pour mieux juger de leur liaison, il faudrait connaître la preuve qu'on a qu'il n'est pas l'auteur du Devin.

LE FRANÇAIS.

La preuve! Il y en a cent, toutes péremptoires.

ROUSSEAU.

C'est beaucoup. Je me contente d'une, mais je la veux, et pour cause, indépendante du témoignage d'autrui.

LE FRANÇAIS.

Ah très-volontiers! Sans vous parler donc des pillages bien attestés dont on a prouvé d'abord que cette pièce était composée, sans même insister sur le doute s'il sait faire des vers, et par conséquent s'il a pu faire ceux du Devin du village, je me tiens à une chose plus positive et plus sûre, c'est qu'il ne sait pas la musique ; d'où l'on peut, à mon avis, conclure avec certitude qu'il n'a pas fait celle de cet opéra.

ROUSSEAU.

Il ne sait pas la musique ? Voilà encore une de ces découvertes auxquelles je ne me serais pas attendu.

LE FRANÇAIS.

N'en croyez là-dessus ni moi ni personne, mais vérifiez par vous-même.

ROUSSEAU.

Si j'avais à surmonter l'horreur d'approcher du personnage que vous venez de peindre, ce ne serait assurément pas pour vérifier s'il sait la musique ; la question n'est pas assez intéressante lorsqu'il s'agit d'un pareil scélérat.

LE FRANÇAIS.

Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos messieurs qu'à vous ; car les peines incroyables qu'ils ont prises et prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve, passent encore ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celles de ses crimes.

ROUSSEAU.

Cela me paraît assez bizarre ; car quand on a si bien prouvé le plus, d'ordinaire on ne s'agite pas si fort pour prouver le moins.

LE FRANÇAIS.

Oh vis-à-vis d'un tel homme on ne doit négliger ni le plus ni le moins. A l'horreur du vice se joint l'amour de la vérité, pour détruire dans toutes ses branches une réputation usurpée ; et ceux qui se sont empressés de montrer en lui un monstre exécrable ne doivent pas moins s'empresser aujourd'hui d'y montrer un petit pillard sans talent.

ROUSSEAU.

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différens, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire le temps où il a publié des livres, marque la mort de l'un et la naissance de l'autre.

Le premier, homme paisible et doux, fut bien voulu de tous ceux qui le connurent, et ses amis lui restèrent toujours. Peu propre aux grandes sociétés par son humeur timide et son naturel tranquille, il aima la retraite, non pour y vivre seul, mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il consacra sa jeunesse à la culture des belles connaissances et des talens agréa-

bles, et quand il se vit forcé de faire usage de cet acquis pour subsister, ce fut avec si peu d'ostentation et de prétention, que les personnes auprès desquelles il vivait le plus n'imaginaient pas même qu'il eût assez d'esprit pour faire des livres. Son cœur fait pour s'attacher se donnait sans réserve ; complaisant pour ses amis jusqu'à la faiblesse, il se laissait subjuguer par eux au point de ne pouvoir plus secouer ce joug impunément.

Le second, homme dur, farouche et noir, se fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit, et dans son affreuse misanthropie, ne se plaît qu'à marquer sa haine pour le genre-humain. Le premier, seul, sans étude et sans maître, vainquit toutes les difficultés à force de zèle, et consacra ses loisirs, non à l'oisiveté, encore moins à des travaux nuisibles, mais à remplir sa tête d'idées charmantes, son cœur de sentimens délicieux, et à former des projets, chimériques peut-être à force d'être utiles, mais dont l'exécution, si elle eût été possible, eût fait le bonheur du genre-humain. Le second, tout occupé de ses odieuses trames, n'a su rien donner de son temps ni de son esprit à d'agréables occupations, encore moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches,

débauches, il a passé sa vie dans les tavernes et les mauvais lieux, chargé de tous les vices qu'on y porte ou qu'on y contracte ; n'ayant nourri que les goûts crapuleux et bas qui en sont inséparables, il fait ridiculement contraster ses inclinations rampantes avec les altières productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres et s'occuper de recherches philosophiques, il n'a rien saisi, rien conçu que ses horribles systêmes ; et après de prétendus essais qui n'avaient pour but que d'en imposer au genre-humain, il a fini comme il avait commencé, par ne rien savoir que mal faire.

Enfin, sans vouloir suivre cette opposition dans toutes ses branches, et pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit ; le premier, d'une timidité qui allait jusqu'à la bêtise, osait à peine montrer à ses amis les productions de ses loisirs ; le second, d'une impudence encore plus bête, s'appropriait fièrement et publiquement les productions d'autrui sur les choses qu'il entendait le moins. Le premier aima passionnément la musique, en fit sa passion favorite et avec assez de succès pour y faire des découvertes, trouver les défauts,

indiquer les corrections. Il passa une grande partie de sa vie parmi les artistes et les amateurs, tantôt composant de la musique dans tous les genres en diverses occasions, tantôt écrivant sur cet art, proposant des vues nouvelles, donnant des leçons de composition, constatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il proposait, et toujours se montrant instruit dans toutes les parties de l'art, plus que la plupart de ses contemporains, dont plusieurs étaient à la vérité plus versés que lui dans quelque partie, mais dont aucun n'en avait si bien saisi l'ensemble et suivi la liaison. Le second, inepte au point de s'être occupé de musique pendant quarante ans, sans pouvoir l'apprendre, s'est réduit à l'occupation d'en copier faute d'en savoir faire ; encore lui-même ne se trouve-t-il pas assez savant pour le métier qu'il a choisi, ce qui ne l'empêche pas de se donner avec la plus stupide effronterie pour l'auteur de choses qu'il ne peut exécuter. Vous m'avouerez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

LE FRANÇAIS.

Moins que vous ne croyez, et si vos autres

énigmes ne m'étaient pas plus obscures que celle-là, vous me tiendriez moins en haleine.

ROUSSEAU.

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira, car pour moi, je déclare que je n'y comprends rien.

LE FRANÇAIS.

De tout mon cœur, et très-facilement ; mais commencez vous-même par m'éclaircir votre question.

ROUSSEAU.

Il n'y a plus de question sur le fait que vous venez d'exposer. A cet égard nous sommes parfaitement d'accord, et j'adopte pleinement votre conséquence, mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne sait faire ni musique ni vers n'a pas fait le Devin du village, et cela est incontestable : moi j'ajoute que celui qui se donne faussement pour l'auteur de cet opéra, n'est pas même l'auteur des autres écrits qui portent son nom, et cela n'est guère moins évident ; car s'il n'a pas fait les paroles du Devin, puisqu'il ne sait pas faire des vers, il n'a pas fait non plus l'Allée de Sylvie, qui difficilement en effet peut être l'ouvrage d'un scélérat ;

et s'il n'en a pas fait la musique, puisqu'il ne sait pas la musique, il n'a pas fait non plus la lettre sur la musique française, encore moins le dictionnaire de musique qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme versé dans cet art et sachant la composition.

LE FRANÇAIS.

Je ne suis pas là-dessus de votre sentiment non plus que le public, et nous avons pour surcroît celui d'un grand musicien étranger venu depuis peu dans ce pays.

ROUSSEAU.

Et, je vous prie, le connaissez-vous bien ce grand musicien étranger ? Savez-vous par qui et pourquoi il a été appelé en France, quels motifs l'ont porté tout-d'un-coup à ne faire que de la musique française, et à venir s'établir à Paris ?

LE FRANÇAIS.

Je soupçonne quelque chose de tout cela ; mais il n'en est pas moins vrai que *J. J.* étant plus que personne son admirateur, donne lui-même du poids à son suffrage.

ROUSSEAU.

Admirateur de son talent, d'accord, je le suis aussi ; mais quant à son suffrage, il

faudrait premièrement être au fait de bien des choses avant de savoir quelle autorité on doit lui donner.

LE FRANÇAIS.

Je veux bien, puisqu'il vous est suspect, ne m'en pas étayer ici, ni même de celui d'aucun musicien ; mais je n'en dirai pas moins de moi-même, que pour composer de la musique, il faut la savoir sans doute ; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut sur cet art sans y rien entendre, et que tel qui se mêle d'écrire fort doctement sur la musique, serait bien embarrassé de faire une bonne basse sous un menuet, et même de le noter.

ROUSSEAU.

Je me doute bien aussi de cela. Mais votre intention est-elle d'appliquer cette idée au dictionnaire et à son auteur ?

LE FRANÇAIS.

Je conviens que j'y pensais.

ROUSSEAU.

Vous y pensiez ! Cela étant, permettez-moi de grâce encore une question. Avez-vous lu ce livre ?

LE FRANÇAIS.

Je serais bien fâché d'en avoir lu jamais une seule ligne, non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom.

ROUSSEAU.

En ce cas, je suis moins surpris que nous pensions vous et moi si différemment sur les points qui s'y rapportent. Ici, par exemple, vous ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez, et qui ne roulant que sur des principes généraux ne contiennent que des idées vagues ou des notions élémentaires tirées peut-être d'autres écrits, et qu'ont tous ceux qui savent un peu de musique ; au-lieu que le dictionnaire entre dans le détail des règles pour en montrer la raison, l'application, l'exception, et tout ce qui doit guider le compositeur dans leur emploi. L'auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui jusqu'alors étaient restées confuses dans la tête des musiciens et presqu'inintelligibles dans leurs écrits. L'article *enharmonique*, par exemple, explique ce genre avec une si grande clarté qu'on est étonné de l'obscurité avec laquelle en avaient parlé tous ceux qui jusqu'alors avaient écrit sur cette matière.

On ne me persuadera jamais que cet article, ceux *d'expression*, *fugue*, *harmonie*, *licence*, *mode*, *modulation*, *préparation*, *récitatif*, *trio* (1), et grand nombre d'autres répandus dans ce dictionnaire, et qui sûrement ne sont pillés de personne, soient l'ouvrage d'un ignorant en musique qui parle de ce qu'il n'entend point, ni qu'un livre, dans lequel on peut apprendre la composition, soit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la savait pas.

(1) Tous les articles de musique que j'avais promis pour l'Encyclopédie furent faits dès l'année 1749 et remis par M. *Diderot* l'année suivante à M. d'*Alembert*, comme entrant dans la partie mathématique dont il était chargé; quelque temps après parurent ses élémens de musique qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768 parut mon dictionnaire et quelque temps après une nouvelle édition de ses élémens avec des augmentations. Dans l'intervalle avait aussi paru un dictionnaire des beaux-arts, où je reconnus plusieurs des articles que j'avais faits pour l'Encyclopédie. M. d'*Alembert* avait des bontés si tendres pour mon dictionnaire encore manuscrit, qu'il offrit obligeamment au sieur *Guy* d'en revoir les épreuves, faveur que, sur l'avis que celui-ci m'en donna, je le priai de ne pas accepter.

Il est vrai que plusieurs autres articles également importans sont restés seulement indiqués, pour ne pas laisser le vocabulaire imparfait, comme il en avertit dans sa préface. Mais serait-il raisonnable de le juger sur les articles qu'il n'a pas eu le temps de faire, plutôt que sur ceux où il a mis la dernière main et qui demandaient assurément autant de savoir que les autres? L'auteur convient, il avertit même de ce qui manque à son livre et il dit la raison de ce défaut. Mais tel qu'il est, il serait cent fois plus croyable encore qu'un homme qui ne sait pas la musique eût fait le Devin que le dictionnaire. Car, combien ne voit-on pas, sur-tout en Suisse et en Allemagne, de gens qui ne sachant pas une note de musique, et guidés uniquement par leur oreille et leur goût, ne laissent pas de composer des choses très-agréables et même très-régulières, quoiqu'ils n'aient nulle connaissance des règles et qu'ils ne puissent déposer leur composition que dans leur mémoire. Mais il est absurde de penser qu'un homme puisse enseigner et même éclaircir dans un livre une science qu'il n'entend point, et bien plus encore dans un art dont la seule langue exige une étude de plusieurs années

avant qu'on puisse l'entendre et la parler. Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du village, parce qu'il ne savait pas la musique, n'a pu faire à plus forte raison le Dictionnaire qui demandait beaucoup plus de savoir.

LE FRANÇAIS.

Ne connaissant ni l'un ni l'autre ouvrages, je ne puis par moi-même juger de votre raisonnement. Je sais seulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'estimation du public, que le dictionnaire passe pour un ramassis de phrases sonores et intelligibles, qu'on en cite un article *Génie* que tout le monde prône et qui ne dit rien sur la musique. Quant à votre article *enharmonique* et aux autres qui, selon vous, traitent pertinemment de l'art, je n'en ai jamais ouï parler à personne, si ce n'est à quelques musiciens ou amateurs étrangers qui paraissaient en faire cas avant qu'on les eût mieux instruits; mais les nôtres disent et ont toujours dit ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les transports d'admiration excités par la dernière

reprise ; l'enthousiasme du public poussé jusqu'au délire fait foi de la sublimité de cet ouvrage. C'était le divin *J. J.*, c'était le moderne *Orphée* ; cet opéra était le chef-d'œuvre de l'art et de l'esprit humain, et jamais cet enthousiasme ne fut si vif que lorsqu'on sut que le divin *J. J.* ne savait pas la musique. Or, quoi que vous en puissiez dire, de ce qu'un homme qui ne sait pas la musique n'a pu faire un prodige de l'art universellement admiré, il ne s'ensuit pas, selon moi, qu'il n'a pu faire un livre peu lu, peu entendu, et encore moins estimé.

ROUSSEAU.

Dans les choses dont je peux juger par moi-même, je ne prendrai jamais pour règles de mes jugemens ceux du public, et surtout quand il s'engoue, comme il a fait tout d'un coup pour le Devin du village, après l'avoir entendu pendant vingt ans avec un plaisir plus modéré. Cet engouement subit, quelle qu'en ait été la cause au moment où le soi-disant auteur était l'objet de la dérision publique, n'a rien eu d'assez naturel pour faire autorité chez les gens sensés. Je vous ai dit ce que je pensais du diction-

naire, et cela, non pas sur l'opinion publique, ni sur ce célèbre article *Génie*, qui, n'ayant nulle application particulière à l'art n'est là que pour la plaisanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plupart des articles feront faire de meilleure musique, quand les artistes en sauront profiter.

Quant au Devin, quoique je sois bien sûr que personne ne sent mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je suis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoué les place. Ce ne sont point de celles que l'étude et le savoir produisent, mais de celles qu'inspirent le goût et la sensibilité; et l'on prouverait beaucoup mieux qu'un savant compositeur n'a point fait cette pièce, si la partie du beau chant et de l'invention lui manque, qu'on ne prouverait qu'un ignorant ne l'a pu faire, parce qu'il n'a pas cet acquis qui supplée au génie et ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien dans le Devin du village qui passe, quant à la partie scientifique, les principes élémentaires de la composition; et non-seulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui dans ce sens ne fût en état d'en faire autant, mais

on peut bien douter qu'un savant compositeur pût se résoudre à être aussi simple. Il est vrai que l'auteur de cet ouvrage y a suivi un principe caché qui se fait sentir sans qu'on le remarque, et qui donne à ses chants un effet qu'on ne sent dans aucune autre musique française. Mais ce principe, ignoré de tous nos compositeurs, dédaigné de ceux qui en ont entendu parler, posé seulement par l'auteur de la lettre sur la musique française qui en a fait ensuite un article du Dictionnaire, et suivi seulement par l'auteur du Devin, est une grande preuve de plus que ces deux auteurs sont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi sur l'art, plutôt que la routine d'un professeur qui le possède supérieurement. Ce qui peut faire honneur au musicien dans cette pièce est le récitatif: il est bien modulé, bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif français peut l'être. Le tour en est neuf, du moins il l'était alors à tel point qu'on ne voulut point hasarder ce récitatif à la cour, quoiqu'adapté à la langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment du récitatif peut être pillé, à moins qu'on ne pille aussi les pa-

roles ; et quand il n'y aurait que cela de la main de l'auteur de la pièce, j'aimerais mieux, quant à moi, avoir fait le récitatif sans les airs, que les airs sans le récitatif ; mais je sens trop bien la même main dans le tout pour pouvoir le partager à différens auteurs. Ce qui rend même cet opéra prisable pour les gens de goût, c'est le parfait accord des paroles et de la musique, c'est l'étroite liaison des parties qui le composent, c'est l'ensemble exact du tout qui en fait l'ouvrage le plus un que je connaisse en ce genre. Le musicien a par-tout pensé, senti, parlé comme le poëte, l'expression de l'un répond toujours si fidèlement à celle de l'autre qu'on voit qu'ils sont toujours animés du même esprit ; et l'on me dit que cet accord si juste et si rare résulte d'un tas de pillages fortuitement rassemblés ! Monsieur, il y aurait cent fois plus d'art à composer un pareil tout de morceaux épars et décousus qu'à le créer soi-même d'un bout à l'autre.

LE FRANÇAIS.

Votre objection ne m'est pas nouvelle ; elle paraît même si solide à beaucoup de gens, que revenus des vols partiels, quoi-

que tous si bien prouvés, ils sont maintenant persuadés que la pièce entière, paroles et musique, est d'une autre main, et que le charlatan a eu l'adresse de s'en emparer et l'impudence de se l'attribuer. Cela paraît même si bien établi que l'on n'en doute plus guère, car enfin il faut bien nécessairement recourir à quelque explication semblable; il faut bien que cet ouvrage qu'il est incontestablement hors d'état d'avoir fait, ait été fait par quelqu'un. On prétend même en avoir découvert le véritable auteur.

ROUSSEAU.

J'entends: après avoir d'abord découvert et très-bien prouvé les vols partiels dont le Devin du village était composé, on prouve aujourd'hui non moins victorieusement qu'il n'y a point eu de vols partiels, que cette pièce, toute de la même main, a été volée en entier par celui qui se l'attribue. Soit donc; car l'une et l'autre de ces vérités contradictoires est égale pour mon objet. Mais enfin quel est-il donc ce véritable auteur? est-il français, suisse, italien, chinois?

LE FRANÇAIS.

C'est ce que j'ignore; car on ne peut guère

attribuer cet ouvrage à *Pergolèse*, comme un *Salve Regina*.....

ROUSSEAU.

Oui, j'en connais un de cet auteur, et qui même a été gravé.....

LE FRANÇAIS.

Ce n'est pas celui-là. Le *Salve* dont vous parlez, *Pergolèse* l'a fait de son vivant, et celui dont je parle en est un autre qu'il a fait vingt ans après sa mort, et que *J. J.* s'appropriait en disant l'avoir fait pour mademoiselle *Fel*, comme beaucoup d'autres motets que le même *J. J.* dit ou dira de même avoir fait depuis lors, et qui, par autant de miracles de M. d'*Alembert*, sont et seront toujours tous de *Pergolèse* dont il évoque l'ombre quand il lui plaît.

ROUSSEAU.

Voilà qui est vraiment admirable. Oh je me doutais depuis long-temps que ce M. d'*Alembert* devait être un saint à miracles, et je parierais bien qu'il ne s'en tient pas à ceux-là. Mais, comme vous dites, il lui sera néanmoins difficile, tout saint qu'il est, d'avoir aussi fait faire le Devin du village

à *Pergolèse*, et il ne faudrait pas multiplier les auteurs sans nécessité.

LE FRANÇAIS.

Pourquoi non ? Qu'un pillard prenne à droite et à gauche, rien au monde n'est plus naturel.

ROUSSEAU.

D'accord ; mais dans toutes ces musiques ainsi pillées on sent les coutures et les pièces de rapport, et il me semble que celle qui porte le nom de *J. J.* n'a pas cet air-là. On n'y trouve même aucune physionomie nationale. Ce n'est pas plus de la musique italienne que de la musique française : elle a le ton de la chose et rien de plus.

LE FRANÇAIS.

Tout le monde convient de cela. Comment l'auteur du Devin a-t-il pris dans cette pièce un accent alors si neuf qu'il n'ait employé que là ? et si c'est son unique ouvrage, comment en a-t-il tranquillement cédé la gloire à un autre, sans tenter de la revendiquer, ou du moins de la partager par un second opéra semblable ? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela ; car j'avoue

de bonne foi y avoir trouvé jusqu'ici quelque obscurité.

ROUSSEAU.

Bon ! vous voilà bien embarrassé ! Le pillard aura fait accointance avec l'auteur ; il se sera fait confier sa pièce, on la lui aura volée, et puis il l'aura empoisonné ; cela est tout simple.

LE FRANÇAIS.

Vraiment, vous avez là de jolies idées !

ROUSSEAU.

Ah ! ne me faites pas honneur de votre bien ! Ces idées vous appartiennent ; elles sont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reste, et quoi qu'il en soit du véritable auteur de la pièce, il me suffit que celui qui s'est dit l'être, soit par son ignorance et son incapacité hors d'état de l'avoir faite, pour que j'en conclue à plus forte raison qu'il n'a fait ni le dictionnaire qu'il s'attribue aussi, ni la lettre sur la musique française, ni aucun des autres livres qui portent son som et dans lesquels il est impossible de ne pas sentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme doué d'assez de talens pour faire de pareils ouvrages, aille au

fort même de son effervescence piller et s'attribuer ceux d'autrui dans un genre qui non-seulement n'est pas le sien, mais auquel il n'entend absolument rien ; qu'un homme qui, selon vous, eut assez de courage, d'orgueil, de fierté, de force pour résister à la démangeaison d'écrire si naturelle aux jeunes gens qui se sentent quelque talent, pour laisser mûrir vingt-ans sa tête dans le silence, afin de donner plus de profondeur et de poids à ses productions long-temps méditées, que ce même homme, l'ame toute remplie de ses grandes et sublimes vues, aille en interrompre le développement, pour chercher par des manœuvres aussi lâches que puériles une réputation usurpée et très-inférieure à celle qu'il peut obtenir légitimement ? Ce sont des gens pourvus de bien petits talens par eux-mêmes qui se parent ainsi de ceux d'autrui ; et quiconque avec une tête active et pensante a senti le délire et l'attrait du travail d'esprit, ne va pas servilement sur la trace d'un autre pour se parer ainsi de productions étrangères par préférence à celles qu'il peut tirer de son propre fonds. Allez, Monsieur, celui qui a pû être assez vil et assez sot pour s'attribuer le Devin du village sans l'avoir fait et même

sans savoir la musique, n'a jamais fait une ligne du Discours sur l'inégalité, ni de l'Emile, ni du Contrat social. Tant d'audace et de vigueur d'un côté, tant d'ineptie et de lâcheté de l'autre, ne s'associeront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme sensé. Que d'autres qui ne sont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en suis fâché pour mon espèce ; elles devraient parler à toute ame sensible et douée de l'instinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent, me touchent, m'attendrissent, me donnent la volonté sincère d'être meilleur, sont uniquement des productions d'une tête exaltée conduite par un cœur hypocrite et fourbe. La figure de mes êtres surlunaires vous aura déjà fait entendre que je n'étais pas là-dessus de votre avis. Ce qui me confirme encore dans le mien est le nombre et l'étendue de ces écrits, où je sens toujours et par-tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes sentimens. Quoi ! ce fléau du genre-humain, cet ennemi de toute droiture, de toute justice, de toute bonté, s'est captivé dix à douze ans dans le cours de quinze volumes à parler toujours le plus

doux, le plus pur, le plus énergique langage de la vertu, à plaindre les misères humaines, à en montrer la source dans les erreurs, dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai bonheur, à leur apprendre à rentrer dans leurs propres cœurs pour y retrouver le germe des vertus sociales qu'ils étouffent sous un faux simulacre dans le progrès mal entendu des sociétés, à consulter toujours leur conscience pour redresser les erreurs de leur raison, et à écouter dans le silence des passions cette voix intérieure que tous nos philosophes ont tant à cœur d'étouffer, et qu'ils traitent de chimère parce qu'elle ne leur dit plus rien : il s'est fait siffler d'eux et de tout son siècle pour avoir toujours soutenu que l'homme était bon quoique les hommes fussent méchans, que ses vertus lui venaient de lui-même, que ses vices lui venaient d'ailleurs : il a consacré son plus grand et meilleur ouvrage à montrer comment s'introduisent dans notre ame les passions nuisibles, à montrer que la bonne éducation doit être purement négative, qu'elle doit consister non à guérir les vices du cœur humain, puisqu'il n'y en a point naturellement, mais à les empêcher de naître, et à tenir exacte-

ment fermées les portes par lesquelles ils s'introduisent. Enfin, il a établi tout cela avec une clarté si lumineuse, avec un charme si touchant, avec une vérité si persuasive, qu'une ame non dépravée ne peut résister à l'attrait de ses images, et à la force de ses raisons; et vous voulez que cette longue suite d'écrits où respirent toujours les mêmes maximes, où le même langage se soutient toujours avec la même chaleur, soit l'ouvrage d'un fourbe qui parle toujours non-seulement contre sa pensée, mais aussi contre son intérêt, puisque mettant tout son bonheur à remplir le monde de malheurs et de crimes, il devait conséquemment chercher à multiplier les scélérats pour se donner des aides et des complices dans l'exécution de ses horribles projets; au-lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à se susciter des obstacles et des adversaires dans tous les prosélytes que ses livres feraient à la vertu.

Autres raisons non moins fortes dans mon esprit. Cet auteur putatif, reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies, le plus crapuleux, le plus vil débauché qui puisse exister, a passé sa vie avec les traînées des rues dans les plus infâmes réduits; il est

hébété de débauche, il est pourri de vérole, et vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour si brûlant et si pur qui ne germa jamais que dans les cœurs aussi chastes que tendres ? Ignorez-vous que rien n'est moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'est pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaise vie, que la crapule endurcit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens, grossiers, brutaux, cruels ; que leur sang appauvri, dépouillé de cet esprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivresse de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les âcres picotemens du besoin, sans y joindre ces douces impressions qui rendent la sensualité aussi tendre que vive? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je suis assuré de reconnaître à sa lecture si celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'est qu'aux yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent briller de ces charmes touchans et chastes qui seuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des instrumens de plaisir qui leur sont aussi méprisables que nécessaires, comme ces vases dont on se sert tous les jours pour les plus indis-

pensables besoins. J'aurais défié tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une seule des lettres de l'Héloïse, et le livre entier, ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extases, serait l'ouvrage d'un vil débauché ! comptez, Monsieur, qu'il n'en est rien : ce n'est pas avec de l'esprit et du jargon que ces choses-là se trouvent. Vous voulez qu'un hypocrite adroit, qui ne marche à ses fins qu'à force de ruse et d'astuce, aille étourdiment se livrer à l'impétuosité de l'indignation contre tous les états, contre tous les partis sans exception, et dire également les plus dures vérités aux uns et aux autres. Papistes, huguenots, grands, petits, hommes, femmes, robins, soldats, moines, prêtres, dévots, médecins, philosophes, *Tros Rutulusve fuat*, tout est peint, tout est démasqué sans jamais un mot d'aigreur ni de personnalité contre qui que ce soit, mais sans ménagement pour aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours suivi sa fougue au point d'avoir tout soulevé contre lui, tout réuni pour l'accabler dans sa disgrace, et tout cela sans se ménager ni défenseur ni appui, sans s'embarrasser même du succès de ses livres, sans s'informer au-moins de l'effet qu'ils pro-

duisaient et de l'orage qu'ils attiraient sur sa tête, et sans en concevoir le moindre souci quand le bruit commença d'en arriver jusqu'à lui? Cette intrépidité, cette imprudence, cette incurie est-elle de l'homme faux et fin que vous m'avez peint? Enfin vous voulez qu'un *misérable* à qui l'on a ôté le nom de *scélérat* qu'on ne trouvait pas encore assez abject, pour lui donner celui de *coquin* comme exprimant mieux la bassesse et l'indignité de son ame; vous voulez que ce reptile ait pris et soutenu pendant quinze volumes le langage intrépide et fier d'un écrivain qui, consacrant sa plume à la vérité, ne quête point les suffrages du public et que le témoignage de son cœur met au-dessus des jugemens des hommes? Vous voulez que parmi tant de si beaux livres modernes, les seuls qui pénètrent jusqu'à mon cœur, qui l'enflamment d'amour pour la vertu, qui l'attendrissent sur les misères humaines, soient précisément les jeux d'un détestable fourbe qui se moque de ses lecteurs et ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur et de force, tandis que tous les autres, écrits, à ce que vous m'assurez, par de vrais sages dans de si pures intentions, me glacent
le

le cœur, le resserrent, et ne m'inspirent avec des sentimens d'aigreur, de peine et de haine, que le plus intolérant esprit de parti ? Tenez, Monsieur, s'il n'est pas impossible que tout cela soit, il l'est du moins que jamais je le croie, fût-il mille fois démontré. Encore un coup, je ne résiste point à vos preuves ; elles m'ont pleinement convaincu : mais ce que je ne crois ni ne croirai de ma vie, c'est que l'Emile, et sur-tout l'article du goût dans le quatrième livre, soit l'ouvrage d'un cœur dépravé, que l'Héloïse et sur-tout la lettre sur la mort de *Julie* ait été écrite par un scélérat, que celle à M. d'*Alembert* sur les spectacles soit la production d'une ame double, que le sommaire du projet de paix perpétuelle soit celle d'un ennemi du genre-humain, que le recueil entier des écrits du même auteur soit sorti d'une ame hypocrite et d'une mauvaise tête, non du pur zèle d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non, Monsieur, non, Monsieur; le mien ne se prêtera jamais à cette absurde et fausse persuasion. Mais je dis et je soutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux *J. J.*, et que l'auteur des livres et celui des crimes ne sont pas le même homme. Voilà un sentiment si bien

enraciné dans le fond de mon cœur que rien ne me l'ôtera jamais.

LE FRANÇAIS.

C'est pourtant une erreur sans le moindre doute ; et une autre preuve qu'il a fait des livres est qu'il en fait encore tous les jours.

ROUSSEAU.

Voilà ce que j'ignorais, et l'on m'avait dit au contraire qu'il s'occupait uniquement depuis quelques années à copier de la musique.

LE FRANÇAIS.

Bon, copier ! Il en fait le semblant pour fait le pauvre quoiqu'il soit riche, et couvrir sa rage de faire des livres et de barbouiller du papier. Mais personne d'ici n'en est la dupe, et il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

ROUSSEAU.

Sur quoi, je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il se cache si bien, si à propos, et avec tant de succès ?

LE FRANÇAIS.

Ce sont des fadaises de toute espèce, des

leçons d'athéisme, des éloges de la philosophie moderne, des oraisons funèbres, des traductions, des satires....

ROUSSEAU.

Contre ses ennemis, sans doute ?

LE FRANÇAIS.

Non, contre les ennemis de ses ennemis.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne me serais pas douté.

LE FRANÇAIS.

Oh vous ne connaissez pas la ruse du drôle ! Il fait tout cela pour le mieux déguiser. Il fait de violentes sorties contre la présente administration (en 1772) dont il n'a point à se plaindre, en faveur du parlement qui l'a si indignement traité, et de l'auteur de toutes ses misères, qu'il devrait avoir en horreur. Mais à chaque instant sa vanité se décèle par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple, il a fait dernièrement un livre fort plat, intitulé *l'an deux mille deux cents quarante*, dans lequel il consacre avec soin tous ses écrits à la postérité sans même excepter Narcisse, et sans qu'il en manque une seule ligne.

ROUSSEAU.

C'est en effet une bien étonnante balourdise. Dans les livres qui portent son nom, je ne vois pas un orgueil aussi bête.

LE FRANÇAIS.

En se nommant il se contraignait ; à présent qu'il se croit bien caché, il ne se gêne plus.

ROUSSEAU.

Il a raison, cela lui réussit si bien ! Mais, Monsieur, quel est donc le vrai but de ses livres que cet homme si fin publie avec tant de mystère en faveur des gens qu'il devrait haïr, et de la doctrine à laquelle il a paru si contraire ?

LE FRANÇAIS.

En doutez-vous ? C'est de se jouer du public et de faire parade de son éloquence, en prouvant successivement le pour et le contre, et promenant ses lecteurs du blanc au noir pour se moquer de leur crédulité.

ROUSSEAU.

Par ma foi ! voilà, pour la détresse où il se trouve, un homme de bien bonne humeur, et qui, pour être aussi haineux que

vous le faites, n'est guère occupé de ses ennemis ! Pour moi, sans être vain ni vindicatif, je vous déclare que si j'étais à sa place, et que je voulusse encore faire des livres, ce ne serait pas pour faire triompher mes persécuteurs et leur doctrine aux dépens de ma réputation et de mes propres écrits. S'il est réellement l'auteur de ceux qu'il n'avoue pas, c'est une forte et nouvelle preuve qu'il ne l'est pas de ceux qu'il avoue. Car assurément il faudrait le supposer bien stupide et bien ennemi de lui-même, pour chanter la palinodie si mal à propos.

LE FRANÇAIS.

Il faut avouer que vous êtes un homme bien obstiné, bien tenace dans vos opinions ; au peu d'autorité qu'ont sur vous celles du public, on voit bien que vous n'êtes pas français. Parmi tous nos sages si vertueux, si justes, si supérieurs à toute partialité ; parmi toutes nos dames si sensibles, si favorables à un auteur qui peint si bien l'amour, il ne s'est trouvé personne qui ait fait la moindre résistance aux argumens triomphans de nos messieurs, personne qui ne se soit rendu avec empressement, avec joie, aux

preuves que ce même auteur qu'on disait tant aimer, que ce même *J. J.* si fêté, mais si rogue et si haïssable, était la honte et l'opprobre du genre-humain; et maintenant qu'on s'est si bien passionné pour cette idée, qu'on n'en voudrait pas changer quand la chose serait possible, vous seul, plus difficile tout le monde, venez ici nous proposer une distinction neuve et imprévue, qui ne le serait pas si elle avait la moindre solidité. Je conviens pourtant qu'à travers tout ce pathos, qui, selon moi, ne dit pas grand chose, vous ouvrez de nouvelles vues qui pourraient avoir leur usage, communiquées à nos messieurs. Il est certain que si l'on pouvait prouver que *J. J.* n'a fait aucun des livres qu'il s'attribue, comme on prouve qu'il n'a pas fait le Devin, on ôterait une difficulté qui ne laisse pas d'arrêter, ou du moins d'embarrasser encore bien des gens, malgré les preuves convaincantes des forfaits de ce misérable. Mais je serais aussi fort surpris, pour peu qu'on pût appuyer cette idée, qu'on se fût avisé si tard de la proposer. Je vois qu'en s'attachant à le couvrir de tout l'opprobre qu'il mérite, nos messienrs ne laissent pas de s'inquiéter quelquefois de ces

livres qu'ils détestent, qu'ils tournent même en ridicule de toute leur force, mais qui leur attirent souvent des objections incommodes, qu'on leverait tout d'un coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un seul mot de tout cela, et qu'il en est incapable comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut guère ramener à celle-là ; et l'on croit si bien que ces écrits sont de lui, que nos messieurs s'occupent depuis long-temps à les éplucher, pour en extraire le poison.

ROUSSEAU.

Le poison !

LE FRANÇAIS.

Sans doute. Ces beaux livres vous ont séduit comme bien d'autres, et je suis peu surpris qu'à travers toute cette ostentation de belle morale, vous n'ayez pas senti les doctrines pernicieuses qu'il y répand ; mais je le serais fort qu'elles n'y fussent pas. Comment un tel serpent n'infecterait-il pas de son venin tout ce qu'il touche ?

ROUSSEAU.

Hé bien, Monsieur, ce venin, en a-t-on déjà beaucoup extrait de ces livres ?

LE FRANÇAIS.

Beaucoup, à ce qu'on m'a dit; et même il s'y met tout à découvert dans nombre de passages horribles, que l'extrême prévention qu'on avait pour ces livres empêcha d'abord de remarquer, mais qui frappent maintenant de surprise et d'effroi tous ceux qui, mieux instruits, les lisent comme il convient.

ROUSSEAU.

Des passages horribles! J'ai lu ces livres avec grand soin, mais je n'y en ai point trouvé de tel, je vous jure. Vous m'obligeriez de m'en indiquer quelqu'un.

LE FRANÇAIS.

Ne les ayant pas lus, c'est ce que je ne saurais faire: mais j'en demanderai la liste à nos messieurs qui les ont recueillis, et je vous la communiquerai. Je me rappelle seulement qu'on cite une note de l'Emile, où il enseigne ouvertement l'assassinat.

ROUSSEAU.

Comment, Monsieur, il enseigne ouvertement l'assassinat, et cela n'a pas été remarqué dès la première lecture! Il fallait qu'il eût en effet des lecteurs bien prévenus ou bien distraits. Et où donc avaient les

yeux les auteurs de ces sages et graves réquisitoires sur lesquels on l'a si régulièrement décrété ? Quelle trouvaille pour eux ! quel regret de l'avoir manquée !

LE FRANÇAIS.

Ah ! c'est que ces livres étaient trop pleins de choses à reprendre pour qu'on pût tout relever.

ROUSSEAU.

Il est vrai que le bon, le judicieux *Joli de Fleuri*, tout plein de l'horreur que lui inspirait *le système criminel de la religion naturelle*, ne pouvait guère s'arrêter à des bagatelles comme des leçons d'assassinat ; ou peut-être, comme vous dites, son extrême prévention pour le livre l'empêchait-elle de les remarquer. Dites, dites, Monsieur, que vos chercheurs de poison sont bien plutôt ceux qui l'y mettent, et qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt fois la note dont vous parlez, sans y voir autre chose qu'une vive indignation contre un préjugé gothique, non moins extravagant que funeste, et je ne me serais jamais douté du sens que vos messieurs lui donnent, si je n'avais vu par hasard une

lettre insidieuse qu'on a fait écrire à l'auteur à ce sujet, et la réponse qu'il a eu la faiblesse d'y faire, où il explique le sens de cette note, qui n'avait pas besoin d'autre explication que d'être lue à sa place par d'honnêtes gens. Un auteur qui écrit d'après son cœur, est sujet, en se passionnant, à des fougues qui l'entraînent au-delà du but, et à des écarts où ne tombent jamais ces écrivains subtils et méthodistes qui, sans s'animer sur rien au monde, ne disent jamais que ce qu'il leur est avantageux de dire, et qu'ils savent tourner sans se commettre, pour produire l'effet qui convient à leur intérêt. Ce sont les imprudences d'un homme confiant en lui-même, et dont l'ame généreuse ne suppose pas même que l'on puisse douter de lui. Soyez sûr que jamais hypocrite ni fourbe n'ira s'exposer à découvert. Nos philosophes ont bien ce qu'ils appelent leur doctrine intérieure, mais ils ne l'enseignent au public qu'en se cachant, et à leurs amis qu'en secret. En prenant toujours tout à la lettre, on trouverait peut-être en effet moins à reprendre dans les livres les plus dangereux, que dans ceux dont nous parlons ici, et en général que dans tous

ceux où l'auteur, sûr de lui-même, et parlant d'abondance de cœur, s'abandonne à toute sa véhémence, sans songer aux prises qu'il peut laisser au méchant qui le guète de sang-froid, et qui ne cherche dans tout ce qu'il offre de bon et d'utile qu'un côté mal gardé par lequel il puisse enfoncer le poignard. Mais lisez tous ces passages dans le sens qu'ils présentent naturellement à l'esprit du lecteur, et qu'ils avaient dans celui de l'auteur en les écrivant, lisez-les à leur place avec ce qui précède et ce qui suit, consultez la disposition de cœur où ces lectures vous mettent ; c'est cette disposition qui vous éclairera sur leur véritable sens. Pour toute réponse à ces sinistres interprétateurs et pour leur juste peine, je ne voudrais que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirent ainsi par lambeaux pour les teindre de leur venin ; je doute qu'en finissant cette lecture, il s'en trouvât un seul assez impudent pour oser renouveler son accusation.

LE FRANÇAIS.

Je sais qu'on blâme en général cette manière d'isoler et défigurer les passages d'un

auteur pour les interpréter au gré de la passion d'un censeur injuste ; mais par vos propres principes, nos messieurs vous mettront ici loin de votre compte, car c'est encore moins dans des traits épars que dans toute la substance des livres dont il s'agit, qu'ils trouvent le poison que l'auteur a pris soin d'y répandre : mais il y est fondu aveo tant d'art, que ce n'est que par les plus subtiles analyses qu'on vient à bout de le découvrir.

ROUSSEAU.

En ce cas il était fort utile de l'y mettre : car, encore un coup, s'il faut chercher ce venin pour le sentir, il n'y est que pour ceux qui l'y cherchent ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi, par exemple, qui ne me suis point avisé d'y en chercher, je puis bien jurer n'y en avoir point trouvé.

LE FRANÇAIS.

Eh qu'importe, s'il fait son effet sans être apperçu ? effet qui ne résulte pas d'un tel ou d'un tel passage en particulier, mais de la lecture entière du livre, Qu'avez-vous à dire à cela ?

ROUSSEAU.

ROUSSEAU.

Rien, sinon qu'ayant lu plusieurs fois en entier les écrits que *J. J.* s'attribue, l'effet total qu'il en a résulté dans mon ame a toujours été de me rendre plus humain, plus juste, meilleur que je n'étais auparavant; jamais je ne me suis occupé de ces livres sans profit pour la vertu.

LE FRANÇAIS.

Oh je vous certifie que ce n'est pas là l'effet que leur lecture a produit sur nos messieurs.

ROUSSEAU.

Ah, je le crois! mais ce n'est pas la faute des livres : car pour moi, plus j'y ai livré mon cœur, moins j'y ai senti ce qu'ils y trouvent de pernicieux; et je suis sûr que cet effet qu'ils ont produit sur moi sera le même sur tout honnête homme qui les lira avec la même impartialité.

LE FRANÇAIS.

Dites, avec la même prévention; car ceux qui ont senti l'effet contraire, et qui s'occupent pour le bien public de ces utiles recherches, sont tousdes hommes de la plus sublime vertu et de grands philosophes qui ne se trompent jamais.

ROUSSEAU.

Je n'ai rien à dire encore à cela. Mais faites une chose ; imbu des principes de ces grands philosophes qui ne se trompent jamais, mais sincère dans l'amour de la vérité, mettez-vous en état de prononcer comme eux avec connaissance de cause, et de décider sur cet article entr'eux d'un côté, escortés de tous leurs disciples qui ne jurent que par les maîtres, et de l'autre tout le public avant qu'ils l'eussent si bien endoctriné. Pour cela, lisez vous-même les livres dont il s'agit, et sur les dispositions où vous laissera leur lecture, jugez de celle où était l'auteur en les écrivant, et de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'est, je crois, le moyen le plus sûr de porter sur ce point un jugement équitable.

LE FRANÇAIS.

Quoi ! vous voulez m'imposer le supplice de lire une immense compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin ?

ROUSSEAU.

Non, Monsieur, je veux que vous lisiez le vrai systême du cœur humain rédigé par un honnête homme, et publié sous un autre nom.

Je veux que vous ne vous préveniez point contre des livres bons et utiles, uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a l'audace de s'en dire l'auteur.

LE FRANÇAIS.

Sous ce point de vue, on pourrait se résoudre à lire ces livres, si ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordaient tous, excepté vous seul, à les trouver nuisibles et dangereux; ce qui prouve assez que ces livres ont été composés, non, comme vous dites, par un honnête homme dans des intentions louables, mais par un fourbe adroit, plein de mauvais sentimens masqués d'un extérieur hypocrite, à la faveur duquel ils surprennent, séduisent, et trompent les gens.

ROUSSEAU.

Tant que vous continuerez de la sorte à mettre en fait sur l'autorité d'autrui l'opinion contraire à la mienne, nous ne saurions être d'accord. Quand vous voudrez juger par vous-même, nous pourrons alors comparer nos raisons, et choisir l'opinion la mieux fondée. Mais dans une question de fait comme celle-ci, je ne vois point pourquoi je serais obligé

de croire, sans aucune raison probante, que d'autres ont ici mieux vu que moi.

LE FRANÇAIS.

Comptez-vous pour rien le calcul des voix quand vous êtes seul à voir autrement que tout le monde ?

ROUSSEAU.

Pour faire ce calcul avec justesse, il faudrait auparavant savoir combien de gens dans cette affaire ne voient, comme vous, que par les yeux d'autrui. Si du nombre de ces bruyantes voix on ôtait les échos qui ne font que répéter celles des autres, et que l'on comptât celles qui restent dans le silence, faute d'oser se faire entendre, il y aurait peut-être moins de disproportion que vous ne pensez. En réduisant toute cette multitude au petit nombre de gens qui mènent les autres, il me resterait encore une forte raison de ne pas préférer leur avis au mien. Car je suis ici parfaitement sûr de ma bonne foi, et je n'en puis dire autant avec la même assurance d'aucun de ceux qui, sur cet article, disent penser autrement que moi. En un mot, je juge ici par moi-même. Nous ne pouvons donc raisonner au pair vous et moi,

que vous ne vous mettiez en état de juger par vous même aussi.

LE FRANÇAIS.

J'aime mieux pour vous complaire faire plus que vous ne demandez, en adoptant votre opinion préférablement à l'opinion publique; car je vous avoue que le seul doute si ces livres ont été faits par ce misérable, m'empêcherait d'en supporter la lecture aisément.

ROUSSEAU.

Faites mieux encore. Ne songez point à l'auteur en les lisant, et sans vous prévenir ni pour ni contre, livrez votre ame aux impressions qu'elle en recevra. Vous vous assurerez ainsi par vous-même de l'intention dans laquelle ont été écrits ces livres, et s'ils peuvent être l'ouvrage d'un scélérat qui couvait de mauvais desseins.

LE FRANÇAIS.

Si je fais pour vous cet effort, n'espérez pas du-moins que ce soit gratuitement. Pour m'engager à lire ces livres malgré ma répugnance, il faut, malgré la vôtre, vous engager vous-même à voir l'auteur, ou selon vous celui qui se donne pour tel, à l'examiner avec soin, et à démêler à travers son hypocrisie

le fourbe adroit qu'elle a masqué si long-temps.

ROUSSEAU.

Que m'osez-vous proposer? Moi que j'aille chercher un pareil homme! que je le voie! que je le hante! Moi qui m'indigne de respirer l'air qu'il respire, moi qui voudrais mettre le diamètre de la terre entre lui et moi et m'en trouverais trop près encore! *Rousseau* vous a-t-il donc paru facile en liaisons, au point d'aller chercher la fréquentation des méchans? Si jamais j'avais le malheur de trouver celui-ci sur mes pas, je ne m'en consolerais qu'en le chargeant des noms qu'il mérite, en confondant sa morgue hypocrite par les plus cruels reproches, en l'accablant de l'affreuse liste de ses forfaits.

LE FRANÇAIS.

Que dites-vous là? Que vous m'effrayez! Avez-vous oublié l'engagement sacré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond silence, et de ne lui jamais laisser connaître que vous ayez même aucun soupçon de tout ce que je vous ai dévoilé!

ROUSSEAU.

Comment, vous m'étonnez. Cet engage-

ment regardait uniquement, du-moins je l'ai cru, le temps qu'il a fallu mettre à m'expliquer les secrets affreux que vous m'avez révélés. De peur d'en brouiller le fil, il fallait ne pas l'interrompre jusqu'au bout, et vous ne vouliez pas que je m'exposasse à des discussions avec un fourbe, avant d'avoir toutes les instructions nécessaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le silence que vous m'avez imposé, et je n'ai pu supposer que l'obligation de ce silence allât plus loin que ne le permettent la justice et la loi.

LE FRANÇAIS.

Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement, auquel vous ne pouvez manquer sans violer votre foi, n'a, quant à sa durée, d'autres bornes que celle de la vie. Vous pouvez, vous devez même répandre, publier par-tout l'affreux détail de ses vices et de ses crimes, travailler avez zèle à étendre et accroître de plus en plus sa diffamation, le rendre autant qu'il est possible, odieux, méprisable, exécrable à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne œuvre un air de mystère et de commisération qui en

augmente l'effet; et loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre et de se défendre, vous devez concourir avec tout le monde à lui faire ignorer toujours ce qu'on sait, et comment on le sait.

ROUSSEAU.

Voilà des devoirs que j'étais bien éloigné de comprendre, quand vous me les avez imposés, et maintenant qu'il vous plaît de me les expliquer, vous ne pouvez douter qu'ils ne me surprennent, et que je ne sois curieux d'apprendre sur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc, je vous prie, et comptez sur toute mon attention.

LE FRANÇAIS.

O mon bon ami! qu'avec plaisir votre cœur, navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'aurait jamais dû naître, va s'ouvrir à des sentimens qui en font la gloire dans les nobles ames de ceux qui ont démasqué ce malheureux; ils étaient ses amis, ils fesaient profession de l'être. Séduits par un extérieur honnête et simple, par une humeur crue alors facile et douce, par la mesure de talens qu'il fallait pour sentir les leurs, sans prétendre à la concurrence, ils le recherchèrent,

se l'attachèrent, et l'eurent bientôt subjugué; car il est certain que cela n'était pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme si simple et si doux, prenant tout-d'un-coup l'essor, s'élevait d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvaient atteindre, eux qui avaient tant de hautes prétentions si bien fondées, ils se doutèrent bientôt qu'il y avait là-dessous quelque chose qui n'allait pas bien, que cet esprit bouillant n'avait pas si long-temps contenu son ardeur sans mystère, et dès-lors, persuadés que cette apparente simplicité n'était qu'un voile qui cachait quelque projet dangereux, ils formèrent la ferme résolution de trouver ce qu'ils cherchaient, et prirent à loisir les mesures les plus sûres pour ne pas perdre leurs peines.

Ils se concertèrent donc pour éclairer toutes ses allures, de manière que rien ne leur pût échapper. Il les avait mis lui-même sur la voie par la déclaration d'une faute grave qu'il avait commise, et dont il leur confia le secret sans nécessité, sans utilité, non comme disait l'hypocrite, pour ne rien cacher à l'amitié, et ne pas paraître à leurs yeux meilleur qu'il n'était; mais plutôt, comme ils disent très-

sensément eux-mêmes, pour leur donner le change, occuper ainsi leur attention, et les détourner de vouloir pénétrer plus avant dans le mystère obscur de son caractère. Cette étourderie de sa part fut sans doute un coup du ciel qui voulut forcer le fourbe à se démasquer lui-même, ou du-moins à leur fournir la prise dont ils avaient besoin pour cela. Profitant habilement de cette ouverture pour tendre leurs piéges autour de lui, ils passèrent aisément de sa confidence à celle des complices de sa faute, desquels ils se firent bientôt autant d'instrumens pour l'exécution de leur projet. Avec beaucoup d'adresse, un peu d'argent et de grandes promesses, ils gagnèrent tout ce qui l'entourait, et parvinrent ainsi par degrés à être instruits de ce qui le regardait aussi-bien et mieux que lui-même. Le fruit de tous ces soins fut la découverte et la preuve de ce qu'ils avaient pressenti si-tôt que ces livres firent du bruit, savoir, que ce grand prêcheur de vertu n'était qu'un monstre chargé de crimes cachés, qui depuis quarante ans masquait l'ame d'un scélérat sous les dehors d'un honnête homme.

ROUSSEAU.

Continuez, de grâce. Voilà vraiment des choses surprenantes que vous me racontez là.

LE FRANÇAIS.

Vous avez vu en quoi consistaient ces découvertes. Vous pouvez juger de l'embarras de ceux qui les avaient faites. Elles n'étaient pas de nature à pouvoir être tues, et l'on n'avait pas pris tant de peines pour rien ; cependant, quand il n'y aurait eu à les publier d'autre inconvénient que d'attirer au coupable les peines qu'il avait méritées, c'en était assez pour empêcher ces hommes généreux de l'y vouloir exposer. Ils devaient, ils voulaient le démasquer, mais ils ne voulaient pas le perdre, et l'un semblait pourtant suivre nécessairement de l'autre. Comment le confondre sans le punir ? Comment l'épargner sans se rendre responsable de la continuation de ses crimes : car pour du repentir, ils savaient bien qu'ils n'en devaient point attendre de lui. Ils savaient ce qu'ils devaient à la justice, à la vérité, à la sûreté publique, mais ils ne savaient pas moins ce qu'ils se devaient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre avec ce scélérat dans l'inti-

mité, ils ne pouvaient le livrer à la vindicte publique sans s'exposer à quelque blâme, et leurs honnêtes ames, pleines encore de commisération pour lui, voulaient sur-tout éviter le scandale, et faire qu'aux yeux de toute la terre, il leur dût son bien-être et sa conservation. Ils concertèrent donc soigneusement leurs démarches, et résolurent de graduer si bien le développement de leurs découvertes, que la connaissance ne s'en répandît dans le public qu'à mesure qu'on y reviendrait des préjugés qu'on avait en sa faveur. Car son hypocrisie avait alors le plus grand succès. La route nouvelle qu'il s'était frayée, et qu'il paraissait suivre avec assez de courage pour mettre sa conduite d'accord avec ses principes, son audacieuse morale qu'il semblait prêcher par son exemple encore plus que par ses livres, et sur-tout son désintéressement apparent dont tout le monde alors était la dupe; toutes ces singularités, qui supposaient du-moins une ame ferme, excitaient l'admiration de ceux mêmes qui les désapprouvaient. On applaudissait à ses maximes sans les admettre, et à son exemple sans vouloir le suivre.

Comme ces dispositions du public auraient

pu l'empêcher de se rendre aisément à ce qu'on lui voulait apprendre, il fallut commencer par les changer. Ses fautes mises dans le jour le plus odieux commencèrent l'ouvrage; son imprudence à les déclarer aurait pu paraître franchise ; il la fallut déguiser. Cela paraissait difficile ; car on m'a dit qu'il en avait fait dans l'Emile un aveu presque formel avec des regrets qui devaient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes gens. Heureusement le public qu'on animait alors contre lui, et qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voie, n'apperçut point tout cela, et bientôt avec les renseignemens suffisans poûr l'accuser et le convaincre, sans qu'il parût que ce fût lui qui les eût fournis, on eut la prise nécessaire pour commencer l'œuvre de sa diffamation. Tout se trouvait merveilleusement disposé pour cela. Dans ses brutales déclamations il avait, comme vous le remarquez vous-même, attaqué tous les états : tous ne demandaient pas mieux que de concourir à cette œuvre qu'aucun n'osait entamer de peur de paraître écouter uniquement la vengeance. Mais à la faveur de ce premier fait bien établi et suffisamment agravé, tout le reste devint facile. On put,

sans soupçon d'animosité, se rendre l'écho de ses amis, qui même ne le chargeaient qu'en le plaignant et seulement pour l'acquit de leur conscience ; et voilà comment, dirigé par des gens instruits du caractère affreux de ce monstre, le public, revenu peu-à-peu des jugemens favorables qu'il en avait portés si long-temps, ne vit plus que du faste où il avait vu du courage, de la bassesse où il avait vu de la simplicité, de la forfanterie où il avait vu du désintéressement, et du ridicule où il avait vu de la singularité.

Voilà l'état où il fallut amener les choses pour rendre croyables, même avec toutes leurs preuves, les noirs mystères qu'on avait à révéler, et pour le laisser vivre dans une liberté du-moins apparente, et dans une absolue impunité. Car une fois bien connu, l'on n'avait plus à craindre qu'il pût ni tromper ni séduire personne, et ne pouvant plus se donner des complices, il était hors d'état, surveillé comme il l'était par ses amis et par leurs amis, de suivre ses projets exécrables, et de faire aucun mal dans la société. Dans cette situation, avant de révéler les découvertes qu'on avait faites, on capitula qu'elles ne porteraient aucun préjudice à sa personne,

et que pour le laisser même jouir d'une parfaite sécurité, on ne lui laisserait jamais connaître qu'on l'eût démasqué. Cet engagement contracté avec toute la force possible a été rempli jusqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier à l'enfreindre, tandis que le public entier, sans distinction de rang, d'âge, de sexe, de caractère, et sans aucune exception, pénétré d'admiration pour la générosité de ceux qui ont conduit cette affaire, s'est empressé d'entrer dans leurs plus nobles vues, et de les favoriser par pitié pour ce malheureux : car vous devez sentir que là-dessus sa sûreté tient à son ignorance, et que s'il pouvait jamais croire que ses crimes sont connus, il se prévaudrait infailliblement de l'indulgence dont on les couvre pour en tramer de nouveaux avec la même impunité, que cette impunité serait alors d'un trop dangereux exemple, et que ces crimes sont de ceux qu'il faut punir sévèrement, ou laisser dans l'obscurité.

ROUSSEAU.

Tout ce que vous venez de me dire m'est si nouveau, qu'il faut que j'y rêve long-temps

pour arranger là-dessus mes idées. Il y a même quelques points sur lesquels j'aurais besoin de plus grande explication. Vous dites, par exemple, qu'il n'est pas à craindre que cet homme une fois bien connu séduise personne, qu'il se donne des complices, qu'il fasse aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez raconté vous-même de la continuation de ses crimes, et je craindrais fort au contraire qu'affiché de la sorte, il ne servît d'enseigne aux méchans pour former leurs associations criminelles, et pour employer ses funestes talens à les affermir. Le plus grand mal et la plus grande honte de l'état social est que le crime y fasse des liens plus indissolubles que n'en fait la vertu. Les méchans se lient entr'eux plus fortement que les bons, et leurs liaisons sont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaisons dépend le secret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, et qu'ils ont le plus grand intérêt à se ménager toujours réciproquement. Au-lieu que les bons, unis seulement par des affections libres qui peuvent changer sans conséquence, rompent et se séparent sans crainte et sans risque dès qu'ils cessent de se

convenir. Cet homme, tel que vous me l'avez décrit, intrigant, actif, dangereux, doit être le foyer des complots de tous les scélérats. Sa liberté, son impunité, dont vous faites un si grand mérite aux gens de bien qui le ménagent, est un très-grand malheur public : ils sont responsables de tous les maux qui peuvent en arriver, et qui même en arrivent journellement selon vos propres récits. Est-il donc louable à des hommes justes de favoriser ainsi les méchans aux dépens des bons ?

LE FRANÇAIS.

Votre objection pourrait avoir de la force, s'il s'agissait ici d'un méchant d'une cathégorie ordinaire : mais songez toujours qu'il sagit d'un monstre, l'horreur du genre-humain, auquel personne au monde ne peut se fier en aucune sorte, et qui n'est pas même capable du pacte que les scélérats font entr'eux. C'est sous cet aspect qu'également connu de tous, il ne peut être à craindre à qui que ce soit par ses trames. Déteste des bons pour ses œuvres, il l'est encore plus des méchans pour ses livres : par un juste châtiment de sa damnable hypocrisie, les fripons, qu'il démasque pour se masquer, ont tous pour lui

la plus invincible antipathie. S'ils cherchent à l'approcher, c'est seulement pour le surprendre et le trahir, mais comptez qu'aucun d'eux ne tentera jamais de l'associer à quelque mauvaise entreprise.

ROUSSEAU.

C'est en effet un méchant d'une espèce bien particulière que celui qui se rend encore plus odieux aux méchans qu'aux bons, et à qui personne au monde n'oserait proposer une injustice.

LE FRANÇAIS.

Oui, sans doute, d'une espèce particulière ; et si particulière que la nature n'en a jamais produit, et j'espère n'en reproduira plus un semblable. Ne croyez pourtant pas qu'on se repose avec une aveugle confiance sur cette horreur universelle. Elle est un des principaux moyens employés par les sages qui l'ont excitée, pour l'empêcher d'abuser par des pratiques pernicieuses de la liberté qu'on voulait lui laisser, mais elle n'est pas le seul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces, en le surveillant à tel point qu'il ne puisse dire un mot qui ne soit écrit, ni faire un pas qui ne soit marqué, ni former un projet qu'on

ne pénètre à l'instant qu'il est conçu. Ils ont fait en sorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il n'eût avec eux aucune société réelle, qu'il vécût seul dans la foule, qu'il ne sût rien de ce qui se fait, rien de ce qui se dit autour de lui, rien sur-tout de ce qui le regarde et l'intéresse le plus, qu'il se sentît par-tout chargé de chaînes dont il ne pût ni montrer ni voir le moindre vestige. Ils ont élevé autour de lui des murs de ténèbres impénétrables à ses regards; ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus singulière, la plus étonnante entreprise qui jamais ait été faite. Son plein succès atteste la force du génie qui l'a conçue, et de ceux qui en ont dirigé l'exécution; et ce qui n'est pas moins étonnant encore, c'est le zèle avec lequel le public entier s'y prête, sans appercevoir lui-même la grandeur, la beauté du plan dont il est l'aveugle et fidèle exécuteur.

Vous sentez bien néanmoins qu'un projet de cette espèce, quelque bien concerté qu'il pût être, n'aurait pu s'exécuter sans le concours du gouvernement : mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer, qu'il s'agissait d'un homme odieux à ceux qui en te-

naient les rènes, d'un auteur dont les séditieux écrits respiraient l'austérité républicaine, et qui, dit-on, haïssait le visirat, méprisait les visirs, voulait qu'un roi gouvernât par lui-même, que les princes fussent justes, que les peuples fussent libres, et que tout obéît à la loi. L'administration se prêta donc aux manœuvres nécessaires pour l'enlacer et le surveiller ; entrant dans toutes les vues de l'auteur du projet, elle pourvut à la sûreté du coupable autant qu'à son avilissement, et sous un air bruyant de protection, rendant sa diffamation plus solemnelle, parvint par degrés à lui ôter avec toute espèce de crédit, de considération, d'estime, tout moyen d'abuser de ses pernicieux talens pour le malheur du genre-humain.

Afin de le démasquer plus complétement, on n'a épargné ni soins, ni temps, ni dépense pour éclairer tous les momens de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Tous ceux dont les cajolleries l'ont attiré dans leurs pièges, tous ceux qui, l'ayant connu dans sa jeunesse, ont fourni quelque nouveau fait contre lui, quelque nouveau trait à sa charge, tous ceux en un mot qui ont contribué à le peindre comme on voulait, ont été récom-

pensés de manière ou d'autre, et plusieurs ont été avancés eux ou leurs proches, pour être entrés de bonne grâce dans toutes les vues de nos messieurs. On a envoyé des gens de confiance chargés de bonnes instructions et de beaucoup d'argent à Venise, à Turin, en Savoye, en Suisse, à Genève, par-tout où il a demeuré. On a largement récompensé tous ceux qui travaillant avec succès, ont laissé de lui, dans ces pays, les idées qu'on en voulait donner, et en ont rapporté les anecdotes qu'on voulait avoir. Beaucoup même de personnes de tous les états, pour faire de nouvelles découvertes et contribuer à l'œuvre commune, ont entrepris à leurs propres frais, et de leur propre mouvement, de grands voyages pour bien constater la scélératesse de *J. J.* avec un zèle. . . .

ROUSSEAU.

Qu'ils n'auraient sûrement pas eu dans le cas contraire pour le constater honnête homme. Tant l'aversion pour les méchans a plus de force dans les belles ames que l'attachement pour les bons !

Voilà, comme vous le dites, un projet non moins admirable qu'admirablement exécuté. Il serait bien curieux, bien intéressant de

suivre dans leur détail toutes les manœuvres qu'il a fallu mettre en usage pour en amener le succès à ce point. Comme c'est ici un cas unique depuis que le monde existe, et d'où naît une loi toute nouvelle dans le code du genre-humain, il importerait qu'on connût à fond toutes les circonstances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu et de l'eau chez les Romains tombait sur les choses nécessaires à la vie, celle-ci tombe sur tout ce qui peut la rendre supportable et douce, l'honneur, la justice, la vérité, la société, l'attachement, l'estime. L'interdiction romaine menait à la mort; celle-ci sans la donner la rend désirable, et ne laisse la vie que pour en faire un supplice affreux. Mais cette interdiction romaine était décernée dans une forme légale par laquelle le criminel était juridiquement condamné. Je ne vois rien de pareil dans celle-ci. J'attends de savoir pourquoi cette omission, ou comment on y a suppléé.

LE FRANÇAIS.

J'avoue que dans les formes ordinaires, l'accusation formelle et l'audition du coupable sont nécessaires pour le punir, mais au fond qu'importent ces formes quand le délit

est bien prouvé ? La négation de l'accusé (car il nie toujours pour échapper au supplice) ne fait rien contre les preuves et n'empêche point sa condamnation. Ainsi, cette formalité, souvent inutile, l'est sur-tout dans le cas présent, où tous les flambeaux de l'évidence éclairent des forfaits inouïs.

Remarquez d'ailleurs que quand ces formalités seraient toujours nécessaires pour punir, elles ne le sont pas du-moins pour faire grâce, la seule chose dont il s'agit ici. Si n'écoutant que la justice, on eût voulu traiter le misérable comme il le méritait, il ne fallait que le saisir, le punir, et tout était fait. On se fût épargné des embarras, des soins, des frais immenses, et ce tissu de piéges et d'artifices dont on le tient enveloppé. Mais la générosité de ceux qui l'ont démasqué, leur tendre commisération pour lui ne leur permettant aucun procédé violent, il a bien fallu s'assurer de lui sans attenter à sa liberté, et le rendre l'horreur de l'univers, afin qu'il n'en fût pas le fléau.

Quel tort lui fait-on, et de quoi pourrait-il se plaindre ? Pour le laisser vivre parmi les hommes il a bien fallu le peindre à eux tel qu'il était. Nos messieurs savent mieux que

vous que les méchans cherchent et trouvent toujours leurs semblables pour comploter avec eux leurs mauvais desseins ; mais on les empêche de se lier avec celui-ci, en le leur rendant odieux à tel point qu'ils n'y puissent prendre aucune confiance. Ne vous y fiez pas, leur dit-on, il vous trahira pour le seul plaisir de nuire; n'espérez pas le tenir par un intérêt commun. C'est très-gratuitement qu'il se plaît au crime ; ce n'est point son intérêt qu'il y cherche ; il ne connaît d'autre bien pour lui que le mal d'autrui : il préférera toujours le mal plus grand ou plus prompt de ses camarades, au mal moindre ou plus éloigné qu'il pourrait faire avec eux. Pour prouver tout cela, il ne faut qu'exposer sa vie. En fesant son histoire, on éloigne de lui les plus scélérats par la terreur. L'effet de cette méthode est si grand et si sûr que depuis qu'on le surveille et qu'on éclaire tous ses secrets, pas un mortel n'a encore eu l'audace de tenter sur lui l'appât d'une mauvaise action, et ce n'est jamais qu'au leurre de quelque bonne œuvre qu'on parvient à le surprendre.

ROUSSEAU.

Voyez comme quelquefois les extrêmes se touchent!

touchent ! Qui croirait qu'un excès de scélératesse pût ainsi rapprocher de la vertu ? Il n'y avait que vos messieurs au monde qui pussent trouver un si bel art.

LE FRANÇAIS.

Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable, c'est le mystère dont il a fallu le couvrir. Il fallait peindre le personnage à tout le monde, sans que jamais ce portrait passât sous ses yeux. Il fallait instruire l'univers de ses crimes, mais de telle façon que ce fût un mystère ignoré de lui seul. Il fallait que chacun le montrât au doigt, sans qu'il crût être vu de personne. En un mot, c'était un secret dont le public entier devait être dépositaire, sans qu'il parvînt jamais à celui qui en était le sujet. Cela eût été difficile, peut-être impossible à exécuter avec tout autre : mais les projets fondés sur des principes généraux, échouent souvent. En les appropriant tellement à l'individu qu'ils ne conviennent qu'à lui, on en rend l'exécution bien plus sûre. C'est ce qu'on a fait aussi habilement qu'heureusement avec notre homme. On savait qu'étranger et seul, il était sans appui, sans parens, sans assistance, qu'il ne

tenait à aucun parti, et que son humeur sauvage tendait d'elle-même à l'isoler; on n'a fait pour l'isoler tout-à-fait que suivre sa pente naturelle, y faire tout concourir, et dès-lors tout a été facile. En le séquestrant tout-à-fait du commerce des hommes qu'il fuit, quel mal lui fait-on? En poussant la bonté jusqu'à lui laisser une liberté du-moins apparente, ne fallait-il pas l'empêcher d'en pouvoir abuser? Ne fallait-il pas, en le laissant au milieu des citoyens, s'attacher à le leur bien faire connaître? Peut-on voir un serpent dans la place publique, sans crier à chacun de se garder du serpent? N'était-ce pas sur-tout une obligation particulière pour les sages qui ont eu l'adresse d'écarter le masque dont il se couvrait depuis quarante ans, et de le voir le premier à travers ses déguisemens, tel qu'ils le montrent depuis lors à tout le monde? Ce grand devoir de le faire abhorrer pour l'empêcher de nuire, combiné avec le tendre intérêt qu'il inspire à ces hommes sublimes, est le vrai motif des soins infinis qu'ils prennent, des dépenses immenses qu'ils font, pour l'entourer de tant de piéges, pour le livrer à tant de mains, pour l'enlacer de tant de façons, qu'au

milieu de cette liberté feinte, il ne puisse ni dire un mot, ni faire un pas, ni mouvoir un doigt qu'ils ne le sachent et ne le veuillent. Au fond tout ce qu'on en fait n'est que pour son bien, pour éviter le mal qu'on serait contraint de lui faire, et dont on ne peut le garantir autrement. Il fallait commencer par l'éloigner de ses anciennes connaissances pour avoir le temps de les bien endoctriner; on l'a fait décréter à Paris, quel mal lui a-t-on fait? il fallait par la même raison l'empêcher de s'établir à Genève, on l'y a fait décréter aussi; quel mal lui a-t-on fait? On l'a fait lapider à Moitiers, mais les cailloux qui cassaient les fenêtres et ses portes ne l'ont point atteint, quel mal donc lui ont-ils fait? On l'a fait chasser à l'entrée de l'hiver de l'île solitaire où il s'était réfugié, et de toute la Suisse; mais c'était pour le forcer charitablement d'aller en Angleterre (2) chercher

(2) Choisir un anglais pour mon dépositaire et mon confident, serait, ce me semble, réparer d'une manière bien authentique le mal que j'ai pu penser et dire de sa nation. On l'a trop abusée sur mon compte pour que j'aie pu ne pas m'abuser quelquefois sur le sien (*).

(*) M. *Rousseau* était si bien revenu de ses préjugés contre l'Angleterre, que peu de temps avant

l'asile qu'on lui préparait à son insçu depuis long-temps, et bien meilleur que celui qu'il s'était obstiné de choisir, quoiqu'il ne pût de-là faire aucun mal à personne. Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même, et de quoi se plaint-il aujourd'hui ? ne le laisse-t-on pas tranquille dans son opprobre ? Il peut se vautrer à son aise dans la fange où on le tient embourbé. On l'accable d'indignités, il est vrai ; mais qu'importe ? quelles blessures lui font-elles ? n'est-il pas fait pour les souffrir, et quand chaque passant lui cracherait au visage, quel mal après tout cela lui ferait-il ? Mais ce monstre d'ingratitude ne sent rien, ne sait gré de rien, et tous les ménagemens qu'on a pour lui, loin de le toucher, ne font qu'irriter sa férocité. En prenant le plus grand soin de lui ôter tous ses amis, on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence et le titre, et de prendre pour le tromper le même ton qu'ils avaient auparavant pour l'accueillir. C'est sa coupable défiance qui

sa mort, il donna commission à l'éditeur de lui chercher un asile dans ce pays pour y finir ses jours.

Note de l'éditeur.

seule le rend misérable. Sans elle il serait un peu plus dupe, mais il vivrait tout aussi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique, il s'est vu par-là celui des attentions de tout le monde. C'était à qui le fêterait, à qui l'aurait à dîner, à qui lui offrirait des retraites, à qui renchérirait d'empressement pour obtenir la préférence. On eût dit, à l'ardeur qu'on avait pour l'attirer, que rien n'était plus honorable, plus glorieux que de l'avoir pour hôte, et cela dans tous les états, sans en excepter les grands et les princes, et mon ours n'était pas content!

ROUSSEAU.

Il avait tort, mais il devait être bien surpris! Ces grands-là ne pensaient pas, sans doute, comme ce seigneur espagnol, dont vous savez le réponse à *Charles-Quint* qui lui demandait un de ses châteaux pour y loger le connétable de *Bourbon*. (3)

(3) On a, dit-on, rendu inhabitable le château de Trye depuis que j'y ai logé. Si cette opération a rapport à moi, elle n'est pas conséquente à l'empressement qui m'y avait attiré, ni à celui avec lequel on engageait M. le prince de *Ligne* à m'offrir dans le même temps un asile

LE FRANÇAIS.

Le cas est bien différent ; vous oubliez qu'ici c'est une bonne œuvre.

ROUSSEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hospitalité envers le connétable fût une aussi bonne œuvre que l'asile offert à un scélérat ?

LE FRANÇAIS.

Eh vous ne voulez pas m'entendre ! le connétable savait bien qu'il était rebelle à son prince.

ROUSSEAU.

Jean-Jacques ne sait donc pas qu'il est un scélérat ?

LE FRANÇAIS.

La fin du projet est d'en user extérieurement avec lui comme s'il n'en savait rien, ou comme si on l'ignorait soi-même. De cette sorte on évite avec lui le danger des explications, et feignant de le prendre pour un honnête homme, on l'obsède si bien, sous un air d'empressement pour son mérite, que

charmant dans ses terres, par une belle lettre qu'on eut même grand soin de faire courir dans tout Paris.

rien de ce qui se rapporte à lui, ni lui-même ne peut échapper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on sait toujours d'avance, les murs, les planchers, les serrures, tout est disposé autour de lui pour la fin qu'on se propose, et l'on n'oublie pas de l'envoisiner convenablement; c'est-à-dire, de mouches venimeuses, de fourbes adroits et de filles accortes à qui l'on a bien fait leur leçon. C'est une chose assez plaisante de voir les barboteuses de nos messieurs prendre des airs de vierges pour tâcher d'aborder cet ours. Mais ce ne sont pas apparemment des vierges qu'il lui faut, car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes histoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'étalage de leurs malheurs et de leurs vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourceau d'*Epicure* est devenu tout-d'un-coup un *Xénocrate* pour nos messieurs.

ROUSSEAU.

N'en fut-il point un pour vous dames? Si ce n'était pas là le plus brillant de ses forfaits, c'en serait sûrement le plus irrémissible.

LE FRANÇAIS.

Ah, Monsieur *Rousseau*, il faut toujours être galant, et de quelque façon qu'en use une femme, on ne doit jamais toucher cet article-là.

Je n'ai pas besoin de vous dire que toutes ses lettres sont ouvertes, qu'on retient soigneusement toutes celles dont il pourrait tirer quelque instruction, et qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour sonder ses dispositions par ses réponses que pour lui supposer dans celles qu'il rebute et qu'on garde, des correspondances dont on puisse un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'art de lui faire de Paris une solitude plus affreuse que les cavernes et les bois, où il ne trouve au milieu des hommes, ni communication, ni consolation, ni conseil, ni lumières, ni rien de tout ce qui pourrait lui aider à se conduire, un labyrinthe immense où on ne lui laisse appercevoir dans les ténèbres que de fausses routes qui l'égarent de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déjà sa leçon toute faite sur ce qu'il doit lui dire et sur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient

note de tous ceux qui demandent à le voir; (4) et on ne le leur permet qu'après avoir reçu à son égard les instructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner, au premier désir que vous avez marqué de le connaître. S'il entre en quelque lieu public, il y est regardé et traité comme pestiféré ; tout le monde l'entoure et le fixe, mais en s'écartant de lui et sans lui parler, seulement pour lui servir de barrière, et s'il ose parler lui-même et qu'on daigne lui répondre, c'est toujours ou par un mensonge, ou en éludant ses questions d'un ton si rude et si méprisant qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand soin de le recommander à ceux qui l'entourent, et de placer toujours à ses côtés une garde ou un sergent qui parle ainsi fort clairement de lui sans rien dire. On l'a montré, signalé, recommandé par-tout aux facteurs, aux commis, aux gardes, aux mouches, aux sa-

(4) On a mis pour cela dans la rue un marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, et à cette porte qu'on tient fermée, un secret, afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi soient forcés de s'adresser aux voisins, qui ont leurs instructions et leurs ordres.

voyards, dans tous les spectacles, dans tous les cafés, aux barbiers, aux marchands, aux colporteurs, aux libraires. S'il cherchait un livre, un almanach, un roman, il n'y en aurait plus dans tout Paris ; le seul désir manifesté de trouver une chose quelle qu'elle soit, est pour lui l'infaillible moyen de la faire disparaître. A son arrivée à Paris il cherchait douze chansonnettes italiennes qu'il y fit graver il y a une vingtaine d'années, et qui étaient de lui comme le Devin du village : mais le recueil, les airs, les planches, tout disparut, tout fut anéanti dès l'instant, sans qu'il en ait pu recouvrer jamais un seul exemplaire. On est parvenu, à force de petites attentions multipliées, à le tenir dans cette ville immense toujours sous les yeux de la populace, qui le voit avec horreur. Veut-il passer l'eau vis-à-vis les Quatre-nations ? on ne passera point pour lui, même en payant la voiture entière. Veut-il se faire décrotter ? les décrotteurs, sur-tout ceux du Temple et du Palais-royal, lui refuseront avec mépris leurs services. Entre-t-il aux Tuileries ou au Luxembourg ? ceux qui distribuent des billets imprimés à la porte, ont ordre de le passer avec la

plus outrageante affectation, et même de lui en refuser net, s'il se présente pour en avoir? et tout cela, non pour l'importance de la chose, mais pour le faire remarquer, connaître et abhorrer de plus en plus.

Une de leurs plus jolies inventions est le parti qu'ils ont su tirer pour leur objet de l'usage annuel de brûler en cérémonie un suisse de paille dans la rue aux ours. Cette fête populaire paraissait si barbare et si ridicule en ce siècle philosophe, que déjà négligée, on allait la supprimer tout-à-fait, si nos messieurs ne se fussent avisés de la renouveler bien précisément pour *J. J.* A cet effet, ils ont fait donner sa figure et son vêtement à l'homme de paille, ils lui ont armé la main d'un coûteau bien luisant, et en le fesant promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu soin qu'on le mit en station directement sous les fenêtres de *J. J.* tournant et retournant la figure de tous côtés pour la bien montrer au peuple, à qui cependant de charitables interprètes font faire l'application qu'on désire, et l'excitent à brûler *J. J.* en effigie; en attendant mieux. (5) Enfin l'un de nos messieurs m'a même

(5) Il y aurait, à me brûler en personne, deux

assuré avoir eu le sensible plaisir de voir des mendians lui rejeter au nez son aumône, et vous comprenez bien.....

ROUSSEAU.

Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah quel douceur d'ame ! qu'elle charité ! Le zèle de vos messieurs n'oublie rien.

LE FRANÇAIS.

Outre toutes ces précautions, on a mis en œuvre un moyen très-ingénieux pour découvrir s'il lui reste par malheur quelque personne de confiance qui n'ait pas encore les instructions et les sentimens nécessaires pour suivre à son égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, se feignant dans la détresse, implorent son seconrs ou ses conseils pour s'en tirer. Il cause avec eux,

grands inconvéniens qui peuvent forcer ces messieurs à se priver de ce plaisir. Le premier est qu'étant une fois mort et brûlé, je ne serais plus en leur pouvoir, et ils perdraient le plaisir plus grand de me tourmenter vif. Le second, bien plus grave, est qu'avant de me brûler il faudrait enfin m'entendre, au-moins pour la forme, et je doute que, malgré vingt ans de précautions et de trames, ils osent encore en courir le risque.

il les console, il les recommande aux personnes sur lesquelles il compte. De cette manière on parvient à les connaître, et de-là facilement à les convertir. Vous ne sauriez croire combien par cette manœuvre on a découvert de gens qui l'estimaient encore et qu'il continuait de tromper. Connus de nos messieurs, ils sont bientôt détachés de lui, et l'on parvient par un art tout particulier, mais infaillible, à le leur rendre aussi odieux qu'il leur fut cher auparavant. Mais soit qu'il pénètre enfin ce manége, soit qu'en effet il ne lui reste plus personne, ces tentatives sont sans succès depuis quelque temps. Il refuse constamment de s'employer pour s gens qu'il ne connaît pas, et même de leur répondre, et cela va toujours aux fins qu'on se propose en le fesant passer pour un homme insensible et dur. Car, encore une fois, rien n'est mieux pour éluder ses pernicieux desseins que de le rendre tellement haïssable à tous, que dès qu'il désire une chose c'en soit assez pour qu'il ne la puisse obtenir, et que dès qu'il s'intéresse en faveur de quelqu'un, ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni assistance.

ROUSSEAU.

En effet tous ces moyens, que vous m'avez détaillés, me paraissent ne pouvoir manquer de faire de ce *J. J.* la risée, le jouet du genre-humain, et de le rendre le plus abhorré des mortels.

LE FRANÇAIS.

Eh ! sans doute. Voilà le grand, le vrai but des soins généreux de nos messieurs. Et grâces à leur plein succès, je puis vous assurer que depuis que le monde existe, jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépression.

ROUSSEAU.

Mais ne me diriez-vous pas au contraire que le tendre soin de son bien-être entrait pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à son égard ?

LE FRANÇAIS.

Oui, vraiment, et c'est là sur-tout ce qu'il y a de grand, de généreux, d'admirable dans le plan de nos messieurs, qu'en l'empêchant de suivre ses volontés et d'accomplir ses mauvais desseins, on cherche cependant à lui procurer les douceurs de la vie, de façon qu'il

trouve par-tout ce qui lui est nécessaire, et nulle part ce dont il peut abuser. On veut qu'il soit rassasié du pain de l'ignominie et de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui des attentions moqueuses et dérisoires, (6) des respects comme ceux qu'on prodiguait à *Sancho* dans son île, et qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace. Enfin, puisqu'il aime tant les distinctions, il a lieu d'être content, on a soin qu'elles ne lui manquent pas, et on le sert de son goût en le fesant par-tout montrer au doigt. Oui, Monsieur, on veut qu'il vive, et même agréablement, autant qu'il est possible à un méchant sans mal faire. On voudrait qu'il ne manquât à son bonheur que les moyens de troubler celui des autres: mais c'est un ours qu'il faut enchaîner de peur qu'il ne dévore les passans. On craint sur-tout le poison de sa plume, et l'on n'épargne aucune précaution pour l'empêcher de l'exhaler; on ne lui laisse aucun moyen de défendre son

(6) Comme quand on voulait à toute force m'envoyer le vin d'honneur à Amiens, qu'à Londres les tambours des gardes devaient venir battre à ma porte, et qu'au Temple M. le prince de *Conti* m'envoya sa musique à mon lever.

honneur, parce que cela lui serait inutile, que sous ce prétexte il ne manquerait pas d'attaquercelui d'autrui, et qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation d'oser diffamer personne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'est assuré, l'on n'a pas oublié les libraires, sur-tout ceux dont il s'est autrefois servi. L'on en a même tenu un très long-temps à la bastille sous d'autres prétextes, mais en effet pour l'endoctriner plus long-temps à loisir sur le compte de *J. J.* (7) On a recommandé à tout ce qui l'entoure de veiller particulièrement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en

(7) On y a détenu de même, en même-temps et pour le même effet, un genevois de mes amis, lequel, aigri par d'anciens griefs contre les magistrats de Genève, excitait les citoyens contre eux à mon occasion. Je pensais bien différemment, et jamais, en écrivant, soit à eux, soit à lui, je ne cessai de les presser tous d'abandonner ma cause et de remettre à de meilleurs temps la défense de leurs droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le contraire dans les lettres que je lui écrivais, et que c'était moi qui étais le boute-feu. Que peuvent désormais attendre des gens puissans la justice, la vérité, l'innocence, quand une fois ils en sont venus jusque-là?

ôter les moyens, et l'on était parvenu, dans la retraite où on l'avait attiré en Dauphiné, à écarter de lui toute encre lisible, en sorte qu'il ne pût trouver sous ce nom que de l'eau légèrement teinte, qui même en peu de temps perdait toute sa couleur. Malgré toutes ces précautions, le drôle est encore parvenu à écrire ses mémoires qu'il appele ses confessions, et que nous appelons ses mensonges, avec de l'encre de la Chine, à laquelle on n'avait pas songé : mais si l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à son aise, on l'empêche au-moins de faire circuler son venin, car aucun chiffon, ni petit ni grand, pas un billet de deux lignes, ne peut sortir de ses mains sans tomber à l'instant même dans celles des gens établis pour tout recueillir. A l'égard de ses discours, rien n'en est perdu. Le premier soin de ceux qui l'entourent est de s'attacher à le faire jaser; ce qui n'est pas difficile, ni même de lui faire dire à-peu-près ce qu'on veut, ou du-moins comme on le veut, pour en tirer avantage, tantôt en lui débitant de fausses nouvelles, tantôt en l'animant par d'adroites contradictions, et tantôt au contraire en paraissant acquiescer à tout ce qu'il dit. C'est alors

sur-tout qu'on tient un registre exact des indiscrètes vivacités qui lui échappent, et qu'on amplifie et commente de sang-froid. Ils prennent en même-temps toutes les précautions possibles pour qu'il ne puisse tirer d'eux aucune lumière, ni par rapport à lui ni par rapport à qui que ce soit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ses premiers délateurs, et l'on ne parle qu'avec la plus grande réserve de ceux qui influent sur son sort, de sorte qu'il lui est impossible de parvenir à savoir ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font, s'ils sont à Paris ou absens, ni même s'ils sont morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles, ou on ne lui en dit que de fausses ou de dangereuses, qui seraient de sa part de nouveaux crimes s'il s'avisait de les répéter. En province on empêchait aisément qu'il ne lût aucune gazette. A Paris où il y aurait trop d'affectation, l'on empêche au-moins qu'il n'en voie aucune dont il puisse tirer quelque instruction qui le regarde, et sur-tout celles où nos messieurs font parler de lui. S'il s'enquiert de quelque chose, personne n'en sait rien; s'il s'informe de quelqu'un, personne ne le connaît; s'il demandait avec un peu d'empressement le

temps qu'il fait, on ne le lui dirait pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire trouver les denrées, sinon à meilleur marché, du-moins de meilleure qualité qu'il ne les aurait au même prix, ses bienfaiteurs suppléant généreusement de leur bourse à ce qu'il en coûte de plus pour satisfaire la délicatesse qu'ils lui supposent, et qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occasion et le bon marché, pour avoir le plaisir d'en tenir note. De cette manière mettant adroitement le menu peuple dans leur confidence, ils lui font l'aumône publiquement malgré lui, de façon qu'il lui soit impossible de s'y dérober; et cette charité, qu'on s'attache à rendre bruyante, a peut-être contribué plus que toute autre chose à le déprimer autant que le désiraient ses amis.

ROUSSEAU.

Comment ses amis?

LE FRANÇAIS.

Oui, c'est un nom qu'aiment à prendre toujours nos messieurs, pour exprimer toute leur bienveillance envers lui, toute leur sollicitude pour son bonheur, et, ce qui est très-bien trouvé, pour le faire accuser d'in-

gratitude en se montrant si peu sensible à tant de bonté.

ROUSSEAU.

Il y a là quelque chose que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela, je vous prie.

LE FRANÇAIS.

Il importait, comme je vous l'ai dit, pour qu'on pût le laisser libre sans danger, que sa diffamation fût universelle. (8) Il ne suffisait pas de la répandre dans les cercles et parmi la bonne compagnie, ce qui n'était pas difficile et fut bientôt fait; il fallait qu'elle s'étendît parmi tout le peuple, et dans les

(8) Je n'ai point voulu parler ici de ce qui se fait au théâtre et de ce qui s'imprime journellement en Hollande et ailleurs, parce que cela passe toute croyance, et qu'en le voyant et en ressentant continuellement les tristes effets, j'ai peine encore à le croire moi-même. Il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approbation publique et l'aveu du gouvernement. Et moi je vieillis ainsi seul parmi ces forcenés, sans aucune consolation de personne, sans néanmoins perdre ni courage ni patience, et, dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au ciel pour toute défense un cœur exempt de fraude et des mains pures de tout mal.

plus bas étages aussi-bien que dans les plus élevés ; et cela présentait plus de difficultés, non-seulement parce que l'affectation de le tympaniser ainsi à son insçu pouvait scandaliser les simples, mais sur-tout à cause de l'inviolable loi de lui cacher tout ce qui le regarde, pour éloigner à jamais de lui tout éclaircissement, toute instruction, tout moyen de défense et de justification, toute occasion de faire expliquer personne, de remonter à la source des lumières qu'on a sur son compte, et qu'il était moins sûr pour cet effet de compter sur la discrétion de la populace que sur celle des honnêtes gens. Or pour l'intéresser, cette populace, à ce mystère, sans paraître avoir cet objet, ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de notre homme, qui est de faire le fier sur les dons, et de ne vouloir pas qu'on lui fasse l'aumône.

ROUSSEAU.

Mais, je crois que vous et moi serions assez capables d'une pareille arrogance : qu'en pensez-vous ?

LE FRANÇAIS.

Cette délicatesse est permise à d'honnêtes

gens : mais un drôle comme cela qui fait le gueux, quoiqu'il soit riche, de quel droit ose-t-il rejeter les menues charités de nos messieurs ?

ROUSSEAU.

Du même droit, peut-être, que les mendians rejettent les siennes. Quoi qu'il en soit, s'il fait le gueux, il reçoit donc ou demande l'aumône ? car voilà tout ce qui distingue le gueux du pauvre, qui n'est pas plus riche que lui, mais qui se contente de ce qu'il a, et ne demande rien à personne.

LE FRANÇAIS.

Eh non ! celui-ci ne la demande pas directement ; au contraire, il la rejette insolemment d'abord ; mais il cède à la fin tout doucement quand on s'obstine.

ROUSSEAU.

Il n'est donc pas si arrogant que vous disiez d'abord ; et retournant votre question, je demande à mon tour pourquoi ils s'obstinent à lui faire l'aumône comme à un gueux, puisqu'ils savent si bien qu'il est riche ?

LE FRANÇAIS.

Le pourquoi, je vous l'ai déjà dit. Ce serait, j'en conviens, outrager un honnête

homme ; mais c'est le sort que mérite un pareil scélérat d'être avili par tous les moyens possibles, et c'est une occasion de mieux manifester son ingratitude, par celle qu'il témoigne à ses bienfaiteurs.

ROUSSEAU.

Trouvez-vous que l'intention de l'avilir mérite une grande reconnaissance ?

LE FRANÇAIS.

Non, mais c'est l'aumône qui la mérite : car, comme disent très-bien nos messieurs, l'argent rachète tout, et rien ne le rachète. Quelle que soit l'intention de celui qui donne, même par force, il reste toujours bienfaiteur, et mérite toujours comme tel la plus vive reconnaissance. Pour éluder donc la brutale rusticité de notre homme, on a imaginé de lui faire en détail à son insçu beaucoup de petits dons bruyans, qui demandent le concours de beaucoup de gens et sur-tout de menu peuple, qu'on fait entrer ainsi sans affectation dans la grande confidence, afin qu'à l'horreur pour ses forfaits se joigne le mépris pour sa misère et le respect pour ses bienfaiteurs. On s'informe des lieux où il se pourvoit des denrées

nécessaires à sa subsistance, et l'on a soin qu'au même prix on les lui fournisse de meilleure qualité, et par conséquent plus chères. (9) Au fond, cela ne lui fait aucune économie, et il n'en a pas besoin, puisqu'il est riche : mais pour le même argent il est mieux servi, sa bassesse et la générosité de nos messieurs circulent ainsi parmi le peuple, et l'on parvient de cette manière à l'y rendre abject et méprisable, en paraissant ne songer qu'à son bien-être et à le rendre heureux malgré lui. Il est difficile que le misérable ne s'apperçoive pas de ce petit manége, et

(9) *Voici une explication que la vérité semble exiger de moi.*

L'augmentation du prix des denrées, et les commencemens de caducité qui paraissaient en M. Rousseau vers la fin de ses jours, fesaient craindre à sa femme qu'il ne succombât, faute d'une nourriture saine. Elle se décida alors, avec l'aveu d'une personne en qui elle avait de la confiance, de tromper pieusement son mari, sur le prix qu'on la fesait payer sa petite provision de bouche. Voici le fait; et c'est ainsi que cet infortuné voyait par-tout la confirmation de ses malheurs. Ses adversaires s'y sont pris bien adroitement, en poussant à bout sa sensibilité : c'était seulement de ce côté-là qu'ils pouvaient avoir quelque prise sur sa grande ame.

(Note de l'éditeur).

tant mieux : car s'il se fâche, cela prouve de plus en plus son ingratitude, et s'il change de marchands on répète aussi-tôt la même manoeuvre, la réputation qu'on veut lui donner se répand encore plus rapidement. Ainsi plus il se débat dans ses lacs, et plus il les resserre.

ROUSSEAU.

Voilà, je vous l'avoue, ce que je ne comprenais pas bien d'abord. Mais, Monsieur, vous en qui j'ai connu toujours un cœur si droit, se peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres ?

LE FRANÇAIS.

Je les blâmerais fort pour tout autre ; mais ici je les admire par le motif de bonté qui les dicte, sans pourtant avoir voulu jamais y tremper. Je hais *J. J.*, nos messieurs l'aiment, ils veulent le conserver à tout prix ; il est naturel qu'eux et moi ne nous accordions pas sur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur systême, injuste peut-être en lui-même, est rectifié par l'intention.

ROUSSEAU.

Je crois qu'il me la rendrait suspecte : car on ne va point au bien par le mal, ni à la

vertu par la fraude. Mais puisque vous m'assurez que *J. J.* est riche, comment le public accorde-t-il ces choses-là ? Car enfin, rien ne doit lui sembler plus bizarre et moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche scélérat ?

LE FRANÇAIS.

Oh le public ne rapproche pas ainsi les idées qu'on a l'adresse de lui montrer séparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre, ou pour le frustrer du produit de son labeur, en se disant qu'il n'en a pas besoin ; il le voit pauvre pour insulter à sa misère et le traiter comme un mendiant : il ne le voit jamais que par le côté qui pour l'instant le montre plus odieux ou plus méprisable, quoiqu'incompatible avec les autres aspects sous lesquels il le voit en d'autres temps.

ROUSSEAU.

Il est certain qu'à moins d'être de la plus brute insensibilité, il doit être aussi pénétré que surpris de cette association d'attentions et d'outrages dont il sent à chaque instant les effets. Mais quand, pour l'unique plaisir de rendre sa diffamation plus complète,

on lui passe journellemeut tous ses crimes, qui peut être surpris s'il profite de cette coupable indulgence pour en commettre incessamment de nouveaux ? C'est une objection que je vous ai déjà faite et que je répète parce que vous l'avez éludée sans y répondre. Par tout ce que vous m'avez raconté, je vois que, malgré toutes les mesures qu'on a prises, il va toujours son train comme auparavant, sans s'embarrasser en aucune sorte des surveillans dont il se voit entouré. Lui qui prit jadis là-dessus tant de précautions, que pendant quarante ans, trompant exaetement tout le monde, il passa pour un honnête homme, je vois qu'il n'use de la liberté qu'on lui laisse, que pour assouvir sans gêne sa méchanceté, pour commettre chaque jour de nouveaux forfaits dont il est bien sûr qu'aucun n'échappe à ses surveillans, et qu'on lui laisse tranquillement consommer. Est-ce donc une vertu si méritoire à vos messienrs d'abandonner ainsi les honnêtes gens à la furie d'un scélérat, pour l'unique plaisir de compter tranquillement ses crimes, qu'il leur serait si aisé d'empêcher ?

LE FRANÇAIS.

Ils ont leurs raisons pour cela.

ROUSSEAU.

Je n'en doute point : mais ceux mêmes qui commettent les crimes ont sans doute aussi leurs raisons ; cela suffit-il pour les justifier? singulière bonté, convenez-en, que celle qui, pour rendre le coupable odieux, refuse d'empêcher le crime, et s'occupe à choyer le scélérat aux dépens des innocens dont il fait sa proie. Laisser commettre les crimes qu'on peut empêcher, n'est pas seulement en être témoin, c'est en être complice. D'ailleurs, si on lui laisse toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait, que sert donc de l'espionner de si près avec tant de vigilance et d'activité ? que sert d'avoir découvert ses œuvres pour les lui laisser continuer, comme si on n'en savait rien? que sert de gêner si fort sa volonté dans les choses indifférentes, pour la laisser en toute liberté dès qu'il s'agit de mal faire ? On dirait que vos messieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre chose que des crimes : cette indulgence vous paraît-elle donc si raisonna-

ble, si bien entendue, et digne de personnages si vertueux?

LE FRANÇAIS.

Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des choses que je n'entends pas fort bien moi-même; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entière satisfaction. Peut-être pour le rendre plus exécrable a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de ses crimes, sans se faire un grand scrupule de cette charge, qui dans le fond importe assez peu, car puisqu'un homme coupable d'un crime est capable de cent, tous ceux dont on l'accuse sont tout au-moins dans sa volonté; et l'on peut à peine donner le nom d'impostures à de pareilles accusations.

Je vois que la base du systême que l'on suit à son égard est le devoir qu'on s'est imposé qu'il fût bien démasqué, bien connu de tout le monde, et néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune explication, de lui ôter toute connaissance de ses accusateurs et toute lumière certaine des choses dont il est accusé. Cette double nécessité est fondée sur la nature des crimes, qui rendrait leur déclaration publique trop scandaleuse, et

qui ne souffre pas qu'il soit convaincu sans être puni. Or voulez-vous qu'on le punisse sans le convaincre ? Nos formes judiciaires ne le permettraient pas, et ce serait aller directement contre les maximes d'indulgence et de commisération qu'on veut suivre à son égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la sûreté publique est, premièrement de le surveiller si bien qu'il n'entreprenne rien qu'on ne le sache, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le veuille, et sur le reste d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter et fréquenter un pareil scélérat. Il est clair qu'ainsi bien avertis, ceux qui s'exposent à ses attentats ne doivent, s'ils y succombent, s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'est un malheur qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, puisque fuyant comme il fait les hommes, ce n'est pas lui qui va les chercher.

ROUSSEAU.

Autant en peut-on dire à ceux qui passent dans un bois où l'on sait qu'il y a des voleurs, sans que cela fasse une raison valable pour laisser ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, sur-tout, quand pour les contenir il suffit de le vouloir. Mais quelle excuse

peuvent avoir vos messieurs, qui ont soin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare, par les émissaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de se familiariser avec lui, et dont sans doute il a soin de faire ses premières victimes ?

LE FRANÇAIS.

Point du tout. Quelque familièrement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger et boire sans s'embarrasser des risques, il ne leur en arrive aucun mal. Les personnes sur lesquelles il aime assouvir sa furie sont celles pour lesquelles il a de l'estime et du penchant ; celles auxquelles il voudrait donner sa confiance pour peu que leurs cœurs s'ouvrissent au sien, d'anciens amis qu'il regrette, et dans lesquels il semble encore chercher les consolations qui lui manquent, c'est ceux-là qu'il choisit pour les expédier par préférence ; le lien de l'amitié lui pèse ; il ne voit avec plaisir que ses ennemis.

ROUSSEAU.

On ne doit pas disputer contre les faits ; mais convenez que vous me peignez là un bien singulier personnage, qui n'empoisonne

que ses amis, qui ne fait des livres qu'en faveur de ses ennemis, et qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paraît encore bien étonnant en tout ceci, c'est comment il se trouve d'honnêtes gens qui veuillent rechercher, hanter un pareil monstre, dont l'abord seul devrait leur faire horreur. Que la canaille envoyée par vos messieurs, et faite pour l'espionnage, s'empare de lui, voilà ce que je comprends sans peine. Je comprends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le souffrir, il ne doit pas lui, misanthrope avec les honnêtes gens, mais à charge à lui-même, se rendre difficile sur les liaisons, qu'il doit voir, accueillir, rechercher avec grand empressement les coquins qui lui ressemblent, pour les engager dans ses damnables complots : eux de leur côté, dans l'espoir de trouver en lui un bon camarade bien endurci, peuvent, malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, s'exposer, par l'avantage qu'ils en espèrent, au risque de le fréquenter; mais que des gens d'honneur cherchent à se faufiler avec lui, voilà, monsieur, ce qui me passe. Que lui disent-ils donc? quel ton peuvent-ils prendre avec un pareil person-

nage ? Un aussi grand scélérat peut très-bien être un homme vil qui, pour aller à ses fins, souffre toutes sortes d'outrages, et pourvu qu'on lui donne à dîner, boit les affronts comme l'eau, sans les sentir ou sans en faire semblant ; mais vous m'avouerez qu'un commerce d'insulte et de mépris d'une part, de bassesse et de mensonge de l'autre, ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

LE FRANÇAIS.

Ils en sont plus estimables de se sacrifier ainsi pour le bien public. Approcher de ce misérable est une œuvre méritoire, quand elle mène à quelque nouvelle découverte sur son caractère affreux. Un tel caractère tient du prodige, et ne saurait être assez attesté. Vous comprenez que personne ne l'approche pour avoir avec lui quelque société réelle, mais seulement pour tâcher de le surprendre, d'en tirer quelque nouveau trait pour son portrait, quelque nouveau fait pour son histoire, quelque indiscrétion dont on puisse faire usage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs comptez-vous pour rien le plaisir de le persifler, de lui donner à mots couverts les noms injurieux qu'il mé-

rite, sans qu'il ose ou puisse répondre, de peur de décéler l'application qu'on le force à s'en faire : c'est un plaisir qu'on peut savourer sans risque ; car s'il se fâche, il s'accuse lui-même, et s'il ne se fâche pas en lui disant ainsi ses vérités indirectement, on se dédommage de la contrainte où l'on est forcé de vivre avec lui, en feignant de le prendre pour un honnête homme.

ROUSSEAU.

Je ne sais si ces plaisirs-là sont fort doux ; pour moi je ne les trouve pas fort nobles, et je vous crois assez du même avis, puisque vous les avez toujours dédaignés. Mais, monsieur, à ce compte, cet homme chargé de tant de crimes n'a donc jamais été convaincu d'aucun ?

LE FRANÇAIS.

Eh non vraiment. C'est encore un acte de l'extrême bonté dont on use à son égard de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves, n'est-il pas complètement jugé sans qu'il soit besoin de l'entendre ? Où règne l'évidence du délit, la conviction du coupable n'est-elle pas superflue ? Elle ne serait pour lui qu'une

peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de se défendre, on ne fait que lui ôter celle de mentir et de calomnier.

ROUSSEAU.

Ah, grâces au ciel, je respire! vous délivrez mon cœur d'un grand poids.

LE FRANÇAIS.

Qu'avez-vous donc ? D'où vous naît cet épanouissement subit, après l'air morne et pensif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien, et si différent de l'air jovial et gai qu'ont tous nos messieurs, quand ils parlent de *J. J.* et de ses crimes ?

ROUSSEAU.

Je vous l'expliquerai, si vous avez la papatience de m'entendre ; car ceci demande encore des digressions.

Vous connaissez assez ma destinée pour savoir qu'elle ne m'a guère laissé goûter les prospérités de la vie : je n'y ai trouvé, ni les biens dont les hommes font cas, ni ceux dont j'aurais fait cas moi-même ; vous savez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils sont si avides, et qui, même eût-elle été plus pure, n'était pas l'aliment qu'il fallait à mon cœur. Tant que la fortune ne m'a fait

que pauvre, je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaisirs dans l'obscurité ; mais je n'en suis sorti que pour tomber dans un gouffre de calamités, et ceux qui m'y ont plongé se sont appliqués à me rendre insupportables les maux qu'ils feignaient de plaindre, et que je n'aurais pas connus sans eux. Revenu de cette douce chimère de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie, bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je suis la victime, ne trouvant plus parmi les hommes ni droiture, ni vérité, ni aucun de ces sentimens que je crus innés dans leurs ames, parce qu'ils l'étaient dans la mienne, et sans lesquels toute société n'est que tromperie et mensonge, je me suis retiré au-dedans de moi, et vivant entre moi et la nature, je goûtais une douceur infinie à penser que je n'étais pas seul, que je ne conversais pas avec un être insensible et mort, que mes maux étaient comptés, que ma patience était mesurée, et que toutes les misères de ma vie n'étaient que des provisions de dédommagemens et de jouissances pour un meilleur état. Je n'ai jamais adopté la philosophie des heureux du siècle ; elle n'est pas faite pour moi : j'en cherchais

cherchais une plus appropriée à mon cœur, plus consolante dans l'adversité, plus encourageante pour la vertu. Je la trouvais dans les livres de *J. J.* J'y puisais des sentimens si conformes à ceux qui m'étaient naturels, j'y sentais tant de rapport avec mes propres dispositions que, seul parmi tous les auteurs que j'ai lus, il était pour moi le peintre de la nature et l'historien du cœur humain. Je reconnais dans ses écrits l'homme que je retrouvais en moi, et leur méditation m'apprenait à tirer de moi-même la jouissance et le bonheur que tous les autres vont chercher si loin d'eux.

Son exemple m'était sur-tout utile pour nourrir ma confiance dans les sentimens que j'avais conservés seul parmi mes contemporains. J'étais croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à symboles et à formules. Les hautes idées que j'avais de la Divinité me fesaient prendre en dégoût les institutions des hommes et les religions factices. Je ne voyais personne penser comme moi; je me trouvais seul au milieu de la multitude autant par mes idées que par mes sentimens. Cet état solitaire était triste: *J. J.* vint m'en tirer. Ses livres me fortifièrent

contre la dérision des esprits forts. Je trouvai ses principes si conformes à mes sentimens, je les voyais naître de méditations si profondes, je les voyais appuyés de si fortes raisons que je cessai de craindre, comme on me le criait sans cesse, qu'ils ne fussent l'ouvrage des préjugés et de l'éducation. Je vis que dans ce siècle où la philosophie ne fait que détruire, cet auteur seul édifiait avec solidité. Dans tous les autres livres, je démêlais d'abord la passion qui les avait dictés, et le but personnel que l'auteur avait eu en vue. Le seul *J. J.* me parut chercher la vérité avec droiture et simplicité de cœur; lui seul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à distinguer la réalité de l'apparence, et l'homme de la nature de l'homme factice et fantastique que nos institutions et nos préjugés lui ont substitué; lui seul en un mot me parut dans sa véhémence inspiré par le seul amour du bien public sans vue secrète et sans intérêt personnel. Je trouvais d'ailleurs sa vie et ses maximes si bien d'accord que je me confirmais dans les miennes, et j'y prenais plus de confiance par l'exemple d'un penseur qui les médita si long-temps, d'un écrivain qui méprisant

l'esprit de parti, et ne voulant former ni suivre aucune secte, ne pouvait avoir dans ses recherches d'autre intérêt que l'intérêt public et celui de la vérité. Sur toutes ces idées, je me fesais un plan de vie dont son commerce aurait fait le charme, et moi à qui la société des hommes n'offre depuis long-temps qu'une fausse apparence sans réalité, sans vérité, sans attachement, sans aucun véritable accord de sentiment ni d'idées, et plus digne de mon mépris que de mon empressement, je me livrais à l'espoir de retrouver en lui tout ce que j'avais perdu, de goûter encore les douceurs d'une amitié sincère, et de me nourrir encore avec lui de ces grandes et ravissantes contemplations qui font la meilleure jouissance de cette vie et la seule consolation solide qu'on trouve dans l'adversité.

J'étais plein de ces sentimens, et vous l'avez pu connaître, quand avec vos cruelles confidences vous êtes venu resserrer mon cœur et en chasser les douces illusions auxquelles il était prêt à s'ouvrir encore. Non, vous ne connaîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudrait pour cela sentir à combien de célestes idées tenaient celles que vous avez

détruites. Je touchais au moment d'être heureux en dépit du sort et des hommes, et vous me replongez pour jamais dans toute ma misère; vous m'ôtez toutes les espérances qui me la fesaient supporter. Un seul homme pensant comme moi nourrissait ma confiance, un seul homme vraiment vertueux me fesait croire à vertu, m'animait à la chérir, à l'idolâtrer, à tout espérer d'elle; et voilà qu'en m'ôtant cet appui vous me laissez seul sur la terre englouti dans un gouffre de maux, sans qu'il me reste la moindre lueur d'espoir dans cette vie, et prêt à perdre encore celui de retrouver dans un meilleur ordre de choses le dédommagement de tout ce que j'ai souffert dans celui-ci.

Vos premières déclarations me bouleversèrent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes, et vous navrâtes mon ame des plus amères douleurs que j'aie jamais senties. Lorsqu'entrant ensuite dans le détail des manœuvres systématiques dont ce malheureux homme est l'objet, vous m'avez développé le plan de conduite à son égard tracé par l'auteur de ces découvertes, et fidèlement suivi par tout le monde, mon attention partagée a rendu ma surprise plus grande et

mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manœuvres si cauteleuses, si pleines de ruse et d'astuce, que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font un systême la haute opinion que vous vouliez m'en donner, et lorsque vous les combliez d'éloges, je sentais mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirais comment d'aussi nobles motifs pouvaient dicter des pratiques aussi basses, comment la fausseté, la trahison, le mensonge pouvaient être devenus des instrumens de bienfesance et de charité, comment enfin tant de marches obliques pouvaient s'allier avec la droiture. Avais-je tort? voyez-vous même, et rappelez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah, convenez du moins que tant d'enveloppes ténébreuses sont un manteau bien étrange pour la vertu!

La force de vos preuves l'emportait néanmoins sur tous les soupçons que ces machinations pouvaient m'inspirer. Je voyais qu'après tout, cette bizarre conduite, toute choquante qu'elle me paraissait, n'en était pas moins une œuvre de miséricorde, et que voulant épargner à un scélérat les traitemens qu'il avait mérités, il fallait bien prendre des précautions extraordinaires pour prévenir le

scandale de cette indulgence, et la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en désirer une pareille, ni lui-même d'en abuser. Voyant ainsi tout le monde s'empresser à l'envi de le rassasier d'opprobres et d'indignités, loin de le plaindre, je le méprisais davantage d'acheter si lâchement l'impunité au prix d'un pareil destin.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois; et je me le disais après vous en gémissant. L'angoisse de mon cœur n'empêchait pas ma raison d'être subjuguée, et de cet assentiment que j'étais forcé de vous donner résultait la situation d'ame la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on arrache impitoyablement toutes les consolations, toutes les ressources, toutes les espérances qui lui rendaient ses maux supportables.

Un trait de lumière est venu me rendre tout cela dans un instant. Quand j'ai pensé, quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme si indignement traité pour tant de crimes atroces n'avait été convaincu d'aucun, vous avez d'un seul mot renversé toutes vos preuves, et si je n'ai pas vu l'imposture où vous prétendez voir l'évidence, cette évidence au-moins a tellement disparu à mes yeux, que

dans tout ce que vous m'aviez démontré, je ne vois plus qu'un problême insoluble, un mystère effrayant, impénétrable, que la seule conviction du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous pensons bien différemment, Monsieur, vous et moi sur cet article, selon vous, l'évidence des crimes supplée à cette conviction, et selon moi cette évidence consiste si essentiellement dans cette conviction même qu'elle ne peut exister sans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accusé, les preuves qui le condamnent, quelque fortes qu'elles soient, quelque convaincantes qu'elles paraissent, manquent du sceau qui peut les montrer telles, même lorsqu'il n'a pas été possible d'entendre l'accusé, comme lorsqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort; car en présumant qu'il n'aurait rien eu à répondre, on peut avoir raison, mais on a tort de changer cette présomption en certitude pour le condamner, et il n'est permis de punir le crime que quand il ne reste aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient jusqu'à refuser d'entendre l'accusé vivant et présent, bien que la chose soit possible et facile, quand on prend des mesures extraordinaires pour

l'empêcher de parler, quand on lui cache avec le plus grand soin l'accusation, l'accusateur, les preuves, dès-lors toutes ces preuves devenues suspectes perdent toute leur force sur mon esprit. N'oser les soumettre à l'épreuve qui les confirme, c'est me faire présumer qu'elles ne la soutiendraient pas. Ce grand principe, base et sceau de toute justice, sans lequel la société humaine croulerait par ses fondemens, est si sacré, si inviolable dans la pratique, que quand toute la ville aurait vu un homme en assassiner un autre dans la place publique, encore ne punirait-on point l'assassin sans l'avoir préalablement entendu.

LE FRANÇAIS.

Hé quoi! des formalités judiciaires, qui doivent être générales et sans exception dans les tribunaux, quoique souvent superflues, font-elles loi dans des cas de grâce et de bénignité comme celui-ci? D'ailleurs l'omission de ces formalités peut-elle changer la nature des choses, faire que ce qui est démontré cesse de l'être, rendre obscur ce qui est évident, et dans l'exemple que vous venez de proposer, le délit serait-il moins avéré, le

prévenu serait-il moins coupable quand on négligerait de l'entendre, et quand sur la seule notoriété du fait on l'aurait roué sans tous ces interrogatoires d'usage ; en serait-on moins sûr d'avoir puni justement un assassin ? Enfin toutes ces formes établies pour constater les délits ordinaires sont-elles nécessaires à l'égard d'un monstre dont la vie n'est qu'un tissu de crimes, et reconnu de toute la terre pour être la honte et l'opprobre de l'humanité ? Celui qui n'a rien d'humain mérite-t-il qu'on le traite en homme ?

ROUSSEAU.

Vous me faites frémir. Est-ce vous qui parlez ainsi ? Si je le croyais, je fuirais au-lieu de répondre. Mais non, je vous connais trop bien. Discutons de sang-froid avec vos messieurs ces questions importantes d'où dépend avec le maintien de l'ordre social la conservation du genre-humain. D'après eux vous parlez toujours de clémence et de grâce : mais avant d'examiner quelle est cette grâce, il faudrait voir d'abord si c'en est ici le cas et comment elle y peut avoir lieu. Le droit de faire grâce suppose celui de punir, et par conséquent la préalable conviction du coupable. Voilà premièrement de quoi il s'agit.

Vous prétendez que cette conviction devient superflue où règne l'évidence; et moi je pense, au contraire, qu'en fait de délit l'évidence ne peut résulter que de la conviction du coupable, et qu'on ne peut prononcer sur la force des preuves qui le condamnent qu'après l'avoir entendu. La raison en est que pour faire sortir aux yeux des hommes la vérité du sein des passions, il faut que ces passions s'entrechoquent, se combattent, et que celle qui accuse trouve un contre-poids égal dans celle qui défend, afin que la raison seule et la justice rompent l'équilibre et fassent pencher la balance. Quand un homme se fait le délateur d'un autre, il est probable, il est presque sûr qu'il est mû par quelque passion secrète qu'il a grand soin de déguiser. Mais quelque raison qui le détermine, et fût-ce même un motif de pure vertu, toujours est-il certain que du moment qu'il accuse, il est animé du vif désir de montrer l'accusé coupable, ne fût-ce qu'afin de ne point passer pour calomniateur; et comme d'ailleurs il a pris à loisir toutes ses mesures, qu'il s'est donné tout le temps d'arranger ses machines et de concerter ses moyens et ses preuves, le moins qu'on

puisse faire pour se garantir de surprise est de les exposer à l'examen et aux réponses de l'accusé, qui seul a un interêt suffisant pour les examiner avec toute l'attention possible, et qui seul encore peut donner tous les éclaircissemens nécessaires pour en bien juger. C'est par une semblable raison que la déposition des témoins, en quelque nombre qu'ils puissent être, n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action et réaction et du choc de ces intérêts opposés, doit naturellement sortir aux yeux du juge la lumière de la vérité, c'en est du-moins le meilleur moyen qui soit en sa puissance. Mais si l'un de ces intérêts agit seul avec toute sa force et que le contre-poids de l'autre manque, comment l'équilibre restera-t-il dans la balance ? Le juge, que je veux supposer tranquille, impartial, uniquement animé de l'amour de la justice, qui communément n'inspire pas de grands efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'assurera-t-il d'avoir bien pesé le pour et le contre, d'avoir bien pénétré par lui seul tous les artifices de l'accusateur ; d'avoir bien démêlé des faits exactement vrais ceux qu'il controuve, qu'il altère, qu'il colore à sa fantaisie, d'avoir même deviné

ceux qu'il tait et qui changent l'effet de ceux qu'il expose ? Quel est l'homme audacieux qui, non moins sûr de sa pénétration que de sa vertu, s'ose donner pour ce juge-là ? Il faut pour remplir avec tant de confiance un devoir si téméraire qu'il se sente l'infaillibilité d'un Dieu.

Que serait-ce si, au-lieu de supposer ici un juge parfaitement intègre et sans passion, je le supposais animé d'un désir secret de trouver l'accusé coupable, et ne cherchant que des moyens plausibles de justifier sa partialité à ses propres yeux ?

Cette seconde supposition pourrait avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe : mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un auteur dont les succès passés blessent l'amour-propre de ceux qui n'en peuvent obtenir de pareils. Tel applaudit à la gloire d'un homme qu'il n'a nul espoir d'offusquer, qui travaillerait bien vîte à lui faire payer cher l'éclat qu'il peut avoir de plus que lui, pour peu qu'il vît de jour à y réussir. Dès qu'un homme a eu le malheur de se distinguer à certain point, à moins qu'il ne se fasse craindre ou qu'il ne tienne à quelque parti, il ne doit plus compter sur l'équité des

autre

autres à son égard, et ce sera beaucoup si ceux mêmes qui sont plus célèbres que lui, lui pardonnent la petite portion qu'il a du bruit qu'ils voudraient faire tout seuls.

Je n'ajouterai rien de plus. Je ne veux parler ici qu'à votre raison. Cherchez à ce que je viens de vous dire une réponse dont elle soit contente, et je me tais. En attendant voici ma conclusion. Il est toujours injuste et téméraire de juger un accusé tel qu'il soit sans vouloir l'entendre; mais quiconque jugeant un homme qui a fait du bruit dans le monde, non-seulement le juge sans l'entendre, mais se cache de lui pour le juger, quelque prétexte spécieux qu'il allègue; et fût-il vraiment juste et vertueux, fût-il un ange sur la terre, qu'il rentre bien en lui-même, l'iniquité sans qu'il s'en doute, est cachée au fond de son cœur.

Etranger, sans parens, sans appui, seul, abandonné de tous, trahi du plus grand nombre, *J. J.* est dans la pire position où l'on puisse être pour être jugé équitablement. Cependant, dans les jugemens sans appel qui le condamnent à l'infamie, qui est-ce qui a pris sa défense et parlé pour lui, qui est-ce qui s'est donné la peine d'examiner l'accusation, les accusateurs, les preuves, avec ce zèle

et ce soin que peut seul inspirer l'intérêt de soi-même ou de son plus intime ami?

LE FRANÇAIS.

Mais vous-même qui vouliez si fort être le sien, n'avez-vous pas été réduit au silence par les preuves dont j'étais armé ?

ROUSSEAU.

Avais-je les lumières nécessaires pour les apprécier, et distinguer à travers tant de trames obscures les fausses couleurs qu'on a pu leur donner ? Suis-je au fait des détails qu'il faudrait connaître ? Puis-je deviner les éclaircissemens, les objections, les solutions que pourrait donner l'accusé sur des faits dont lui seul est assez instruit ? D'un mot, peut-être, il eût levé des voiles impénétrables aux yeux de tout autre, et jeté du jour sur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me suis rendu, non parce que j'étais réduit au silence, mais parce que je l'y croyais réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves; mais si vous étiez isolé sur la terre sans défense et sans défenseur, et depuis vingt ans en proie à vos ennemis comme *J. J.*, on pourrait sans peine me prouver de vous en secret ce que

vous m'avez prouvé de lui, sans que j'eusse rien non plus à répondre. En serait-ce aszez pour vous juger sans appel et sans vouloir vous écouter ?

Monsieur, c'est ici depuis que le monde existe la première fois qu'on a violé si ouvertement, si publiquement la première et la plus sainte des lois sociales, celle sans laquelle il n'y a plus de sûreté pour l'innocence parmi les hommes. Quoi qu'on en puisse dire, il est faux qu'une violation si criminelle puisse avoir jamais pour motif l'intérêt de l'accusé; il n'y a que celui des accusateurs et même un intérêt très-pressant qui puisse les y déterminer, et il n'y a que la passion des juges qui puisse les faire passer outre malgré l'infraction de cette loi. Jamais ils ne souffriraient cette infraction s'ils redoutaient d'être injustes. Non, il n'y a point, je ne dis pas de juge éclairé, mais d'homme de bon sens qui, sur les mesures prises avec tant d'inquiétude et de soin pour cacher à l'accusé l'accusation, les témoins, les preuves, ne sente que tout cela ne peut, dans aucun cas possible, s'expliquer raisonnablement que par l'imposture de l'accusateur.

Vous demandez néanmoins quel inconvé-

nient il y aurait, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre? Et moi je vous demande en réponse quel est l'homme, quel est le juge assez hardi pour oser condamner à mort un accusé convaincu selon toutes les formes judiciaires, après tant d'exemples funestes d'innocens bien interrogés, bien entendus, bien confrontés, bien jugés selon toutes les formes, et sur une évidence prétendue mis à mort avec la plus grande confiance pour des crimes qu'ils n'avaient point commis. Vous demandez quel inconvénient il y aurait, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre. Je réponds que votre supposition est impossible et contradictoire dans les termes, parce que l'évidence du crime consiste essentiellement dans la conviction de l'accusé, et que toute autre évidence ou notoriété peut être fausse, illusoire, et causer le supplice d'un innocent. En faut-il confirmer les raisons par des exemples? par malheur ils ne nous manqueront pas. En voici un tout récent tiré de la gazette de Leyde, et qui mérite d'être cité. Un homme accusé dans un tribunal d'Angleterre d'un délit notoire, attesté par un témoignage public et una-

nime, se défendit par un *alibi* bien singulier. Il soutint et prouva que le même jour et à la même heure où on l'avait vu commettre le crime, il était en personne occupé à se défendre devant un autre tribunal et dans une autre ville d'une accusation toute semblable. Ce fait non moins parfaitement attesté mit les juges dans un étrange embarras. A force de recherches et d'enquêtes dont assurément on ne se serait pas avisé sans cela, on découvrit enfin que les délits attribués à cet accusé avaient été commis par un autre homme moins connu, mais si semblable au premier de taille, de figure et de traits, qu'on avait constamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eût point découvert si, sur cette prétendue notoriété, on se fût pressé d'expédier cet homme sans daigner l'écouter ; et vous voyez comment cet usage une fois admis, il pourrait aller de la vie à mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent tiré de la gazette de France du 31 octobre 1774. « Un « malheureux, disent les lettres de Londres, « allait subir le dernier supplice, et il était « déjà sur l'échafaud, quand un spectateur « perçant la foule cria de suspendre l'exécu-

« cution et se déclara l'auteur du crime pour
« lequel cet infortuné avait été condamné,
« ajoutant que sa conscience troublée (cet
« homme apparemment n'était pas philo-
« sophe) ne lui permettait pas en ce moment
« de sauver sa vie aux dépens de l'innocent. »
« Après une nouvelle instruction de l'affaire,
le condamné, continue l'article, « a été ren-
« voyé absous, et le roi a cru devoir faire
« grâce au coupable en faveur de sa généro-
« sité. » Vous n'avez pas besoin, je crois, de
mes réflexions sur cette nouvelle instruction
de l'affaire, et sur la première en vertu de
laquelle l'innocent avait été condamné à
mort.

Vous avez sans doute ouï parler de cet autre jugement, où, sur la prétendue évidence du crime, onze pairs ayant condamné l'accusé, le douzième aima mieux s'exposer à mourir de faim avec ses collègues que de joindre sa voix aux leurs, et cela comme il l'avoua dans la suite, parce qu'il avait lui-même commis le crime dont l'autre paraissait évidemment coupable. Ces exemples sont plus fréquens en Angleterre ou les procédures criminelles se font publiquement, au-lieu qu'en France où tout se passe dans le

plus effrayant mystère, les faibles sont livrés sans scandale aux vengeances des puissans, et les procédures, toujours ignorées du public ou falsifiées pour le tromper, restent, ainsi que l'erreur ou l'iniquité des juges, dans un secret éternel, à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en est un de cette espèce qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins avant le jour la messe de la Pie que j'entends sonner à Saint-Eustache me semble un avertissement bien solemnel aux juges et à tous les hommes d'avoir une confiance moins téméraire en leurs lumières, d'opprimer et mépriser moins la faiblesse, de croire un peu plus à l'innocence, d'y prendre un peu plus d'intérêt, de ménager un peu plus la vie et l'honneur de leurs semblables, et enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes ne leur en fasse commettre à eux-mêmes de bien affreux. Que la singularité des cas que je viens de citer les rende uniques chacun dans son espèce, qu'on les dispute, qu'on les nie enfin si l'on veut, combien d'autres cas non moins imprévus, non moins possibles, peuvent être aussi singuliers dans

la leur ? Où est celui qui sait déterminer avec certitude tous les cas où les hommes, abusés par de fausses apparences, peuvent prendre l'imposture pour l'évidence, et l'erreur pour la vérité ? Quel est l'audacieux qui, lorsqu'il s'agit de juger capitalement un homme, passe en avant et le condamne sans avoir pris toutes les précautions possibles pour se garantir des piéges du mensonge et des illusions de l'erreur ? Quel est le juge barbare qui, refusant à l'accusé la déclaration de son crime, le dépouille du droit sacré d'être entendu dans sa défense, droit qui, loin de le garantir d'être convaincu si l'évidence est telle qu'on la suppose, très-souvent ne suffit pas même pour empêcher le juge de voir cette évidence dans l'imposture et de verser le sang innocent, même après avoir entendu l'accusé. Osez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions superflues pour la sûreté de l'innocence? Eh qui ne sait, au contraire, que loin de s'y soucier de savoir si un accusé est innocent et de chercher à le trouver tel, on ne s'y occupe au contraire qu'à tâcher de le trouver coupable à tout prix, et qu'à lui ôter pour sa défense tous les moyens qui ne lui

sont pas formellement accordés par la loi, tellement que si, dans quelque cas singulier il se trouve une circonstance essentielle qu'elle n'ait pas prévue, c'est au prévenu d'expier, quoiqu'innocent, cet oubli par son supplice ? Ignorez-vous que ce qui flatte le plus les juges, est d'avoir des victimes à tourmenter, qu'ils aimeraient mieux faire périr cent innocens que de laisser échapper un coupable, et que s'ils pouvaient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes, quoique persuadés de son innocence, ils se hâteraient de le faire périr en l'honneur de la loi ? Ils s'affligent de la justification d'un accusé comme d'une perte réelle ; avides de sang à répandre, ils voient à regret échapper de leurs mains la proie qu'ils s'étaient promise, et n'épargnent rien de ce qu'ils peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. *Grandier*, *Calas*, *Langlade*, et cent autres ont fait du bruit par des circonstances fortuites ; mais quelles foules d'infortunés sont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges, sans que l'innocence étouffée sous des monceaux de procédures vienne jamais au grand jour, ou n'y vienne que par hasard

long-temps après la mort des accusés, et lorsque personne ne prend plus d'intérêt à leur sort. Tout nous montre ou nous fait sentir l'insuffisance des lois et l'indifférence des juges pour la protection des innocens accusés, déjà punis avant le jugement par les rigueurs du cachot et des fers, et à qui souvent on arrache à force de tourmens l'aveu des crimes qu'ils n'ont pas commis. Et vous, comme si les formes établies et trop souvent inutiles étaient encore superflues, vous demandez quel inconvénient il y aurait, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre ! Allez, Monsieur, cette question n'avait besoin de ma part d'aucune réponse, et si, quand vous la fesiez elle eût été sérieuse, les murmures de votre cœur y auraient assez répondu.

Mais si jamais cette forme si sacrée et si nécessaire pouvait être omise à l'égard de quelque scélérat reconnu tel de tous les temps, et jugé par la voix publique avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à se défendre, que puis-je penser de la voir écartée avec tant de sollicitude et de vigilance du jugement du monde où elle était le plus indispensable, de celui d'un homme

accusé tout d'un coup d'être un monstre abominable, après avoir joui quarante ans de l'estime publique et de la bienveillance de tous ceux qui l'ont connu. Est-il naturel, est-il raisonnable, est-il juste de choisir seul, pour refuser de l'entendre, celui qu'il faudrait entendre par préférence quand on se permettrait de négliger pour d'autres une aussi sainte formalité ? Je ne puis vous cacher qu'une sécurité si cruelle et si téméraire me déplaît et me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance, pour ne pas dire avec tant de plaisir. Si dans l'année 1751 quelqu'un eût prédit cette légère et dédaigneuse façon de juger un homme alors si universellement estimé, personne ne l'eût pu croire, et si le public regardait de sang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener par degrés à cette étrange persuasion, il serait étonné lui-même de voir les sentiers tortueux et ténébreux par lesquels on l'a conduit insensiblement jusques là sans qu'il s'en soit apperçu.

Vous dites que les précautions prescrites par le bon sens et l'équité avec les hommes ordinaires sont superflues avec un pareil monstre, qu'ayant foulé aux pieds toute jus-

tice et toute humanité, il est indigne qu'on s'assujétisse en sa faveur aux règles qu'elles inspirent, que la multitude et l'énormité de ses crimes est telle que la conviction de chacun en particulier entraînerait dans des discussions immenses que l'évidence de tous rend superflues.

Quoi ! parce que vous me forgez un monstre tel qu'il n'en exista jamais, vous voulez vous dispenser de la preuve qui met le sceau à toutes les autres ? Mais qui jamais a prétendu que l'absurdité d'un fait lui servît de preuve, et qu'il suffit pour en établir la vérité de montrer qu'il est incroyable ? Quelle porte large et facile vous ouvrez à la calomnie et à l'imposture, si pour avoir droit de juger définitivement un homme à son insçu et en se cachant de lui, il suffit de multiplier, de charger les accusations, de les rendre noires jusqu'à faire horreur, en sorte que moins elles seront vraisemblables, et plus on devra leur ajouter de foi ! Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne soit capable de cent ; mais ce que je sais mieux encore, c'est qu'un homme accusé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entasser les accusations n'est pas convaincre,

et n'en saurait dispenser. La même raison qui selon vous rend sa conviction superflue, en est une de plus selon moi pour la rendre indispensable. Pour sauver l'embarras de tant de preuves, je n'en demande qu'une, mais je la veux authentique, invincible, et dans toutes les formes ; c'est celle du premier délit qui a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé, je crois tous les autres sans preuves, mais jamais l'accusation de cent mille autres ne suppléera dans mon esprit à la preuve juridique de celui-là.

LE FRANÇAIS.

Vous avez raison : mais prenez mieux ma pensée et celle de nos messieurs. Ce n'est pas tant à la multitude des crimes de *J. J.* qu'ils ont fait attention qu'à son caractère affreux découvert enfin, quoique tard, et maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu, suivi, examiné avec le plus de soin s'accordent sur cet article, et le reconnaissent unanimement pour être, comme disait très-bien son vertueux patron M. *Hume*, la honte de l'espèce humaine et un monstre de méchanceté. L'exacte et régulière discussion des faits devient superflue quand

il n'en résulte que ce qu'on sait déjà sans eux. Quand *J. J.* n'aurait commis aucun crime, il n'en serait pas moins capable de tous. On ne le punit ni d'un délit ni d'un autre, mais on l'abhorre comme les couvant tous dans son cœur. Je ne vois rien là que de juste. L'horreur et l'aversion des hommes est due au méchant qu'ils laissent vivre quand leur clémence les porte à l'épargner.

ROUSSEAU.

Après nos précédens entretiens, je ne m'attendais pas à cette distinction nouvelle. Pour le juger par son caractère indépendamment des faits, il faudrait que je comprisse comment indépendamment de ces mêmes faits on a si subitement et si sûrement reconnu ce caractère. Quand je songe que ce monstre a vécu quarante ans généralement estimé et bien voulu, sans qu'on se soit douté de son mauvais naturel, sans que personne ait eu le moindre soupçon de ses crimes, je ne puis comprendre comment tout-à-coup ces deux choses ont pu devenir si évidentes, et je comprends encore moins que l'une ait pu l'être sans l'autre. Ajoutons

que ces découvertes ayant été faites conjointement et tout d'un coup par la même personne, elle a dû nécessairement commencer par articuler des faits pour fonder des jugemens si nouveaux, si contraires à ceux qu'on avait portés jusqu'alors; et quelle confiance pourrais-je autrement prendre à des apparences vagues, incertaines, souvent trompeuses, qui n'auraient rien de précis que l'on pût articuler? Si vous voyez la possibilité qu'il ait passé quarante ans pour honnête homme sans l'être, je vois bien mieux encore celle qu'il passe depuis dix ans à tort pour un scélérat: car il y a dans ces deux opinions cette différence essentielle, que jadis on le jugeait équitablement et sans partialité, et qu'on ne le juge plus qu'avec passion et prévention.

LE FRANÇAIS.

Eh! c'est pour cela justement qu'on s'y trompait jadis et qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui, qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappelez ce que j'avais à répondre à ces deux êtres si différens, si contradictoires dans lesquels vous l'avez ci-devant divisé. Son hypocrisie a long-temps

abusé les hommes, parce qu'ils s'en tenaient aux apparences et n'y regardaient pas de si près : mais depuis qu'on s'est mis à l'épier avec plus de soin et à le mieux examiner on a bientôt découvert la forfanterie ; tout son faste moral a disparu, son affreux caractère a percé de toutes parts. Les gens mêmes qui l'ont connu jadis, qui l'aimaient, qui l'estimaient parce qu'ils étaient ses dupes, rougissent aujourd'hui de leur ancienne bêtise, et ne comprennent pas comment d'aussi grossiers artifices ont pu les abuser si longtemps. On voit avec la dernière clarté que, différent de ce qu'il parut alors parce que l'illusion s'est dissipée, il est le même qu'il fut toujours.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne doute point. Mais qu'autrefois on fût dans l'erreur sur son compte, et qu'on n'y soit plus aujourd'hui, c'est ce qui ne me paraît pas aussi clair qu'à vous. Il est plus difficile que vous ne semblez le croire, de voir exactement tel qu'il est, un homme dont on a d'avance une opinion décidée soit en bien soit en mal. On applique à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit, l'idée

qu'on s'est formée de lui. Chacun voit et admet tout ce qui confirme son jugement, rejette ou explique à sa mode tout ce qui le contrarie. Tous ses mouvemens, ses regards, ses gestes sont interprétés selon cette idée : on y rapporte ce qui s'y rapporte le moins. Les mêmes choses que mille autres disent ou font, et qu'on dit ou fait soi-même indifféremment, prennent un sens mystérieux dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner, on veut être péuétrant ; c'est le jeu naturel de l'amour-propre ; on voit ce qu'on croit et non pas ce qu'on voit. On explique tout selon le préjugé qu'on a, et l'on ne se console de l'erreur où l'on pense avoir été, qu'en se persuadant que c'est faute d'attention non de pénétration qu'on y est tombé. Tout cela est si vrai, que si deux hommes ont d'un troisième des opinions opposées, cette même opposition régnera dans les observations qu'ils feront sur lui. L'un verra blanc et l'autre noir ; l'un trouvera des vertus, l'autre des vices dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui, et chacun, à force d'interprétations subtiles, prouvera que c'est lui qui a bien vu. Le même objet regardé en différens temps avec des yeux différemment affectés nous fait

des impressions très-différentes, et même en convenant que l'erreur vient de notre organe, on peut s'abuser encore en concluant qu'on se trompait autrefois, tandis que c'est peut-être aujourd'hui qu'on se trompe. Tout ceci serait vrai quand on n'aurait que l'erreur des préjugés à craindre. Que serait-ce si le prestige des passions s'y joignait encore ? si de charitables interprètes toujours alertes allaient sans cesse au-devant de toutes les idées favorables qu'on pourrait tirer de ses propres observations pour tout défigurer, tout noircir, tout empoisonner ? On sait à quel point la haine fascine les yeux. Qui est-ce qui sait voir des vertus dans l'objet de son aversion ? qui est-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux ? On cherche toujours à se justifier ses propres sentimens ; c'est encore une disposition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïssable ce qu'on hait, et s'il est vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit, il l'est bien plus encore que l'homme passionné voit ce qu'il désire. La différence est donc ici que voyant jadis *J. J.* sans intérêt, on le jugeait sans partialité, et qu'aujourd'hui la prévention et la haine ne permettent plus de voir en lui que ce

qu'on veut y trouver. Auxquels donc, à votre avis, des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raison doit-il donner plus d'autorité ?

S'il est impossible, comme je crois vous l'avoir prouvé, que la connaissance certaine de la vérité et beaucoup moins l'évidence résulte de la méthode qu'on a prise pour juger *J. J.* ; si l'on a évité à dessein les vrais moyens de porter sur son compte un jugement impartial, infaillible, éclairé, il s'ensuit que sa condamnation si hautement, si fièrement prononcée, est non-seulement arrogante et téméraire, mais violemment suspecte de la plus noire iniquité, d'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger clandestinement comme on a fait, on n'a pas non plus celui de lui faire grâce, puisque la grâce d'un criminel n'est que l'exemption d'une peine encourue et juridiquement infligée. Ainsi la clémence dont vos messieurs se vantent à son égard, quand même ils useraient envers lui d'une bienfesance réelle, est trompeuse et fausse, et quand ils comptent pour un bienfait le mal mérité dont ils disent exempter sa personne, ils en imposent et mentent, puisqu'ils ne l'ont convaincu

d'aucun acte punissable, qu'un innocent ne méritant aucun châtiment n'a pas besoin de grâce, et qu'un pareil mot n'est qu'un outrage pour lui. Ils sont donc doublement injustes, en ce qu'ils se font un mérite envers lui d'une générosité qu'ils n'ont point, et en ce qu'ils ne feignent d'épargner sa personne qu'afin d'outrager impunément son honneur.

Venons, pour le sentir, à cette grâce sur laquelle vous insistez si fort, et voyons en quoi donc elle consiste. A traîner celui qui la reçoit d'opprobre en opprobre et de misère en misère, sans lui laisser aucun moyen possible de s'en garantir. Connaissez-vous pour un cœur d'homme de peine aussi cruelle qu'une pareille grâce ? je m'en rapporte au tableau tracé par vous-même. Quoi ! c'est par bonté, par commisération, par bienveillance, qu'on rend cet infortuné le jouet du public, la risée de la canaille, l'horreur de l'univers, qu'on le prive de toute société humaine, qu'on l'étouffe à plaisir dans la fange, qu'on s'amuse à l'enterrer tout vivant? S'il se pouvait que nous eussions à subir vous ou moi le dernier supplice, voudrions-nous l'éviter au prix d'une pareille grâce? voudrions-

nous de la vie à condition de la passer ainsi? Non sans doute; il n'y a point de tourment, point de supplice que nous ne préférassions à celui-là, et la plus douloureuse fin de nos maux nous paraîtrait désirable et douce plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoisses. Eh! quelle idée ont donc vos messieurs de l'honneur s'ils ne comptent pas l'infamie pour un supplice? Non, non, quoi qu'ils en puissent dire, ce n'est point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

LE FRANÇAIS.

Vous voyez que notre homme n'en pense pas ainsi, puisqu'au milieu de tout son opprobre il ne laisse pas de vivre et de se porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des sentimens d'un scélérat par ceux qu'un honnête homme aurait à sa place. L'infamie n'est douloureuse qu'à proportion de l'honneur qu'un homme a dans le cœur. Les ames viles, insensibles à la honte, y sont dans leur élément. Le mépris n'affecte guère celui qui s'en sent digne : c'est un jugement auquel son propre cœur l'a déjà tout accoutumé.

ROUSSEAU.

L'interprétation de cette tranquillité stoïque au milieu des outrages dépend du jugement déjà porté sur celui qui les endure. Ainsi ce n'est pas sur ce sang-froid qu'il convient de juger l'homme ; mais c'est par l'homme, au contraire, qu'il faut apprécier le sang-froid. Pour moi, je ne vois point comment l'impénétrable dissimulation, la profonde hypocrisie que vous avez prêtée à celui-ci, s'accorde avec cette abjection presque incroyable dont vous faites ici son élément naturel. Comment, Monsieur, un homme si haut, si fier, si orgueilleux, qui, plein de génie et de feu, a pu, selon vous, se contenir et garder quarante ans le silence pour étonner l'Europe de la vigueur de sa plume ; un homme qui met à un si haut prix l'opinion des autres, qu'il a tout sacrifié à une fausse affectation de vertu, un homme dont l'ambitieux amour-propre voulait remplir tout l'univers de sa gloire, éblouir tous ses contemporains de l'éclat de ses talens et de ses vertus, fouler à ses pieds tous les préjugés, braver toutes les puissances, et se faire admirer par son intrépidité ; ce même homme

à présent insensible à tant d'indignités, s'abreuve à longs traits d'ignominie et se repose mollement dans la fange comme dans son élément naturel! De grâce, mettez plus d'accord dans vos idées, ou veuillez m'expliquer comment cette brute insensibilité peut exister dans une ame capable d'une telle effervescence. Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent et qui n'ont point d'asile en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il est possible, il faut les sentir injustes, et s'être fait de l'honneur et de l'innocence un rempart autour de son cœur inaccessible à l'opprobre. Alors on peut se consoler de l'erreur ou de l'injustice des hommes: car dans le premier cas les outrages, dans l'intention de ceux qui les font, ne sont pas pour celui qui les reçoit, dans le second ils ne les lui font pas dans l'opinion qu'il est vil et qu'il les mérite; mais au contraire parce qu'étant vils et méchans eux-mêmes, ils haïssent ceux qui ne le sont pas.

Mais la force qu'une ame saine emploie à supporter des traitemens indignes d'elle, ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui font essuyer. On aurait

tort de leur tenir compte des ressources qu'ils n'ont pu lui ôter et qu'ils n'ont pas même prévues, parce qu'à sa place ils ne les trouveraient pas en eux. Vous avez beau me faire sonner ces mots de bienveillance et de grâce. Dans le ténébreux systéme auquel vous donnez ces noms, je ne vois qu'un rafinement de cruauté pour accabler un infortuné de misères pires que la mort, pour donner aux plus noires perfidies un air de générosité, et taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffame; parce qu'il n'est pas pénétré de reconnaissance des soins qu'on prend pour l'accabler et le livrer sans aucune défense aux lâches assassins qui le poignardent sans risque, en se cachant à ses regards.

Voilà donc en quoi consiste cette grâce prétendue dont vos messieurs font tant de bruit. Cette grâce n'en serait pas une, même pour un coupable, à moins qu'il ne fût en même-temps le plus vil des mortels. Qu'elle en soit une pour cet homme audacieux qui, malgré tant de résistance et d'effrayantes menaces, est venu fièrement à Paris provoquer par sa présence l'inique tribunal qui l'avait décrété connaissant parfaitement son innocence; qu'elle en soit une pour cet homme

dédaigneux

dédaigneux qui cache si peu son mépris aux traîtres cajoleurs qui l'obsèdent et tiennent sa destinée en leurs mains ; voilà, Monsieur, ce que je ne comprendrai jamais : et quand il serait tel qu'ils le disent, encore fallait-il savoir de lui s'il consentait à conserver sa vie et sa liberté à cet indigne prix ; car une grâce ainsi que tout autre don n'est légitime qu'avec le consentement, du moins présumé, de celui qui la reçoit, et je vous demande si la conduite et les discours de *J. J.* laissent présumer de lui ce consentement. Or tout don fait par force n'est pas un don, c'est un vol ; il n'y a point de plus maligne tyrannie que de forcer un homme de nous être obligé malgré lui, et c'est indignement abuser du nom de grâce que de le donner à un traitement forcé, plus cruel que le châtiment. Je suppose ici l'accusé coupable ; que serait cette grâce si je le supposais innocent comme je le puis et le dois tant qu'on craint de le convaincre ? Mais, dites-vous, il est coupable, on en est certain puisqu'il est méchant. Voyez comment vous me ballotez! Vous m'avez ci-devant donné ses crimes pour preuve de sa méchanceté, et vous me donnez à présent sa méchanceté pour preuve de ses crimes. C'est par

les faits qu'on a découvert son caractère , et vous m'alléguez son caractère pour éluder la régulière discussion des faits. Un tel monstre, me dites vous, ne mérite pas qu'on respecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire : on n'a pas besoin d'entendre un scélérat aussi détestable , ses œuvres parlent pour lui ! J'accorderai que le monstre que vous m'avez peint ne mérite , s'il existe, aucune des précautions établies autant pour la sûreté des innocens que pour la conviction des coupables ; mais il les fallait toutes et plus encore pour bien constater son existence, pour s'assurer parfaitement que ce que vous appelez ses œuvres sont bien ses œuvres. C'était par-là qu'il fallait commencer, et c'est précisément ce qu'ont oublié vos messieurs. Car enfin , quand le traitement qu'on lui fait souffrir serait doux pour un coupable , il est affreux pour un innocent. Alléguer la douceur de ce traitement pour éluder la conviction de celui qui le souffre, est donc un sophisme aussi cruel qu'insensé. Convenez de plus que ce monstre, tel qu'il leur a plu de nous le forger, est un personnage bien étrange, bien nouveau, bien contradictoire, un être d'imagination tel qu'en

peut enfanter le délire de la fièvre, confusément formé de parties hétérogènes qui par leur nombre, leur disproportion, leur incompatibilité ne sauraient former un seul tout, et l'extravagance de cet assemblage, qui seule est une raison d'en nier l'existence, en est une pour vous de l'admettre sans daigner la constater. Cet homme est trop coupable pour mériter d'être entendu; il est trop hors de la nature pour qu'on puisse douter qu'il existe. Que pensez-vous de ce raisonnement? c'est pourtant le vôtre, ou du moins celui de vos messieurs.

Vous m'assurez que c'est par leur grande bonté, par leur excessive bienveillance qu'ils lui épargnent la honte de se voir démasqué. Mais une pareille générosité ressemble fort à la bravoure des fanfarons, qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me semble qu'à leur place, et malgré toute ma pitié, j'aimerais mieux encore être ouvertement juste et sévère que trompeur et fourbe par charité, et je vous répéterai toujours que c'est une trop bizarre bienveillance que celle qui fesant porter à son malheureux objet, avec tout le poids de la haine, tout l'opprobre de la dérision, ne s'exerce qu'à lui ôter, innocent

ou coupabe, tout moyen de s'y dérober. J'ajouterai que toutes ces vertus que vous me vantez dans les arbitres de sa destinée, sont telles que non-seulement, grâces au ciel, je m'en sens incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut-on aimer un monstre qui fait horreur ? Comment peut-on se pénétrer d'une pitié si tendre pour un être aussi malfesant, aussi cruel, aussi sanguinaire ? Comment peut-on choyer avec tant de sollicitude le fléau du genre-humain, le ménager aux dépens des victimes de la furie, et de peur de le chagriner, lui aider presque à faire du monde un vaste tombeau ? . . . Comment, Monsieur, un traître, un voleur, un empoisonneur, un assassin ! . . . J'ignore s'il peut exister un sentiment de bienveillance pour un tel être parmi les démons, mais parmi les hommes un tel sentiment me paraîtrait un goût punissable et criminel bien plutôt qu'une vertu Non, il n'y a que son semblable qui le puisse aimer.

LE FRANÇAIS.

Ce serait, quoi que vous en puissiez dire, une vertu de l'épargner, si dans cet acte de clémence on se proposait un devoir à remplir plutôt qu'un penchant à suivre.

ROUSSEAU.

Vous changez encore ici l'état de la question, et ce n'est pas là ce que vous disiez ci-devant; mais voyons.

LE FRANÇAIS.

Supposons que le premier qui a découvert les crimes de ce misérable et son caractère affreux, se soit cru obligé, comme il l'était sans contredit, non-seulement à le démasquer aux yeux du public, mais à le dénoncer au gouvernement, et que cependant son respect pour d'anciennes liaisons ne lui ait pas permis de vouloir être l'instrument de sa perte; n'a-t-il pas dû, cela posé, se conduire exactement comme il l'a fait, mettre à sa dénonciation la condition de la grâce du scélérat, et le ménager tellement, en le démasquant, qu'en lui donnant la réputation d'un coquin on lui conservât la liberté d'un honnête homme?

ROUSSEAU.

Votre supposition renferme des choses contradictoires sur lesquelles j'aurais beaucoup à dire. Dans cette supposition même je me serais conduit et vous aussi, j'en suis très-sûr, et tout autre homme d'honneur, d'une façon très-

différente. D'abord, à quelque prix que ce fût, je n'aurais jamais voulu dénoncer le scélérat sans me montrer et le confondre, vu sur-tout les liaisons antérieures que vous supposez, et qui obligeaient encore plus étroitement l'accusateur de prévenir préalablement le coupable de ce que son devoir l'obligeait à faire à son égard. Encore moins aurais-je voulu prendre des mesures extraordinaires pour empêcher que mon nom, mes accusations, mes preuves ne parvinssent à ses oreilles; parce qu'en tout état de cause un dénonciateur qui se cache joue un rôle odieux, bas, lâche, justement suspect d'imposture, et qu'il n'y a nulle raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte injuste et flétrissant. Dès que vous supposez l'obligation de dénoncer le malfaiteur, vous supposez aussi celle de le convaincre, parce que la première de ces deux obligations emporte nécessairement l'autre, et qu'il faut ou se montrer et confondre l'accusé, ou si l'on veut se cacher de lui, se taire avec tout le monde, il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer; elle est en-

core un devoir du dénonciateur envers lui-même dont rien ne peut le dispenser, sur-tout dans le cas que vous posez. Car il n'y a point de contradiction dans la vertu, et jamais pour punir un fourbe elle ne permettra de l'imiter.

LE FRANÇAIS.

Vous ne pensez pas là-dessus comme *J. J.*

C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître.

Voilà une de ses maximes ; qu'y répondez-vous ?

ROUSSEAU.

Ce que votre cœur y répond lui-même. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui ne se fait scrupule de rien, ne s'en fasse aucun de la trahison : mais il le serait fort que d'honnêtes gens se crussent autorisés par son exemple à l'imiter.

LE FRANÇAIS.

L'imiter ! non pas généralement ; mais quel tort lui fait-on en suivant avec lui ses propres maximes pour l'empêcher d'en abuser ?

ROUSSEAU.

Suivre avec lui ses propres maximes ? y pensez-vous ? Quels principes ! Quelle morale ! si l'on peut, si l'on doit suivre avec les gens leurs propres maximes, il faudra donc mentir aux menteurs, voler les fripons, empoisonner les empoisonneurs, assassiner les assassins, être scélérat à l'envi avec ceux qui le sont, et si l'on n'est plus obligé d'être honnête homme qu'avec les honnêtes gens, ce devoir ne mettra personne en grands frais de vertu dans le siècle où nous sommes. Il est digne du scélérat que vous m'avez peint, de donner des leçons de fourberie et de trahison ; mais je suis fâché pour vos messieurs que parmi tant de meilleures leçons qu'il a données, et qu'il eût mieux valu suivre, ils n'aient profité que de celle-là.

Au reste, je ne me souviens pas d'avoir rien trouvé de pareil dans les livres de *J. J.* Où donc a-t-il établi ce nouveau précepte si contraire à tous les autres ?

LE FRANÇAIS.

Dans un vers d'une comédie.

ROUSSEAU.

Quand est-ce qu'il a fait jouer cette comédie ?

LE FRANÇAIS.

Jamais.

ROUSSEAU.

Où est-ce qu'il l'a fait imprimer ?

LE FRANÇAIS.

Nulle part.

ROUSSEAU.

Ma foi je ne vous entends point.

LE FRANÇAIS.

C'est une espèce de farce qu'il écrivit jadis à la hâte et presque impromptu à la campagne, dans un moment de gaîté ; qu'il n'a pas même daigné corriger, et que nos messieurs lui ont volée comme beaucoup d'autres choses qu'ils ajustent ensuite à leur façon pour l'édification publique.

ROUSSEAU.

Mais comment ce vers est-il employé dans cette pièce ? Est-ce lui-même qui le prononce ?

LE FRANÇAIS.

Non, c'est une jeune fille qui se croyant trahie par son amant, le dit dans un moment de dépit pour s'encourager à intercepter, ouvrir et garder une lettre écrite par cet amant à sa rivale.

ROUSSEAU.

Quoi, Monsieur, un mot dit par une jeune fille amoureuse et piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte, et qui n'a été ni corrigée, ni imprimée, ni représentée, ce mot en l'air dont elle appuie dans sa colère un acte qui de sa part n'est pas même une trahison, ce mot dont il vous plaît de faire une maxime de *J. J.* est l'unique autorité sur laquelle vos messieurs ont ourdi l'affreux tissu de trahisons dont il est enveloppé? Voudriez-vous que je répondisse à cela sérieusement? Me l'avez-vous dit sérieusement vous-même? non, votre air seul en le prononçant me dispensait d'y répondre. Hé qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme d'honneur ne se doit-il pas à lui-même de n'être un traître envers personne? Nos devoirs envers les autres auraient beau varier selon les temps, les gens, les occasions, ceux envers nous-mêmes ne va-

rient point ; et je ne puis penser que celui qui ne se croit pas obligé d'être honnête homme avec tout le monde, le soit jamais avec qui que ce soit.

Mais sans insister davantage sur ce point, allons plus loin. Passons au dénonciateur d'être un lâche et un traître sans néanmoins être un imposteur, et aux juges d'être menteurs et dissimulés sans néanmoins être iniques. Quand cette manière de procéder serait aussi juste et permise qu'elle est insidieuse et perfide, quelle en serait l'utilité dans cette occasion pour la fin que vous alléguez ? Où donc est la nécessité, pour faire grâce à un criminel, de ne pas l'entendre ? Pourquoi lui cacher à lui seul, avec tant de machine et d'artifice, ses crimes qu'il doit savoir mieux que personne, s'il est vrai qu'il les ait commis ? Pourquoi fuir, pourquoi rejeter avec tant d'effroi la manière la plus sûre, la plus juste, la plus raisonnable et la plus naturelle de s'assurer de lui, sans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui se voit confondu ? C'est la punition qui naît le mieux de la chose, qui s'accorde le mieux avec la grâce qu'on veut lui faire, avec les sûretés qu'on doit prendre

pour l'avenir, et qui seule prévient deux grands scandales, savoir celui de la publication des crimes et celui de l'impunité. Vos messieurs allèguent néanmoins pour raison de leur procédé frauduleux, le soin d'éviter le scandale. Mais si le scandale consiste essentiellement dans la publicité, je ne vois point celui qu'on évite en cachant le crime au coupable qui ne peut l'ignorer, et en le divulguant parmi tout le reste des hommes qui n'en savaient rien. L'air de mystère et de réserve qu'on met à cette publication ne sert qu'à l'accélérer. Sans doute le public est toujours fidèle aux secrets qu'on lui confie; ils ne sortent jamais de son sein. Mais il est risible qu'en disant ce secret à l'oreille à tout le monde, et le cachant très-soigneusement au seul qui, s'il est coupable, la sait nécessairement avant tout autre, on veuille éviter par-là le scandale, et faire de ce badin mystère un acte de bienfesance et de générosité. Pour moi, avec une si tendre bienveillance pour le coupable, j'aurais choisi de le confondre sans le diffamer, plutôt que de le diffamer sans le confondre, et il faut certainement, pour avoir pris le parti contraire, avoir eu d'autres raisons que vous ne m'avez pas dites et

que

que cette bienveillance ne comporte pas.

Supposons qu'au-lieu d'aller creusant sous ses pas tous ces tortueux souterrains, au-lieu des triples murs de ténèbres qu'on élève avec tant d'efforts autour de lui, au-lieu de rendre le public et l'Europe entière complice et témoin du scandale qu'on feint de vouloir éviter, au-lieu de lui laisser tranquillement continuer et consommer ses crimes en se contentant de les voir et de les compter sans en empêcher aucun; supposons, dis-je, qu'au-lieu de tout ce tortillage, on se fût ouvertement et directement adressé à lui-même et à lui seul, qu'en lui présentant en face son accusateur armé de toutes ses preuves, on lui eût dit: « Misé- « rable qui fais l'honnête homme, et qui « n'es qu'un scélérat, te voilà démasqué, « te voilà connu; voilà tes faits, en voilà les « preuves, qu'as-tu à répondre? » Il eût nié, direz-vous, et qu'importe? Que font les négations contre les démonstrations? Il fût resté convaincu et confondu. Alors on eût ajouté en montrant son dénonciateur: « Remercie cet homme généreux que sa « conscience a forcé de t'accuser, et que sa « bonté porte à te protéger. Par son inter- « cession l'on veut bien te laisser vivre et te

« laisser libre ; tu ne seras même démasqué « aux yeux du public qu'autant que ta « conduite rendra ce soin nécessaire pour « prévenir la continuation de tes forfaits. « Songe que des yeux perçans sont sans cesse « ouverts sur toi, que le glaive punisseur « pend sur ta tête, et qu'à ton premier crime « tu ne lui peux échapper. « Y avait-il, à votre avis, une conduite plus simple, plus sûre et plus droite pour allier à son égard la justice, la prudence et la charité? Pour moi, je trouve qu'en s'y prenant ainsi l'on se fût assuré de lui par la crainte beaucoup mieux qu'on n'a fait par tout cet immense appareil de machines qui ne l'empêche pas d'aller toujours son train. On n'eût point eu besoin de le traîner si barbarement, ou selon vous si bénignement dans le bourbier ; on n'eût point habillé la justice et la vertu des honteuses livrées de la perfidie et du mensonge; ses délateurs et ses juges n'eussent point été réduits à se tenir sans cesse enfoncés devant lui dans leurs tanières, comme fuyant en coupables les regards de leur victime et redoutant la lumière du jour : enfin l'on eût prévenu, avec le double scandale des crimes et de leur impunité, celui d'une maxime aussi funeste

qu'insensée que vos messieurs semblent vouloir établir par son exemple, savoir que pourvu qu'on ait de l'esprit et qu'on fasse de beaux livres, on peut se livrer à toutes sortes de crimes impunément.

Voilà le seul vrai parti qu'on avait à prendre si l'on voulait absolument ménager un pareil misérable. Mais pour moi je vous déclare que je suis aussi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de laisser libre nonobstant le péril, je ne dis pas un monstre affreux tel qu'on nous le représente, mais un malfaiteur quel qu'il soit. Je ne trouve dans cette espèce de grâce ni raison, ni humanité, ni sûreté, et j'y trouve beaucoup moins cette douceur et cette bienveillance dont se vantent vos messieurs avec tant de bruit. Rendre un homme le jouet du public et de la canaille, le faire chasser successivement de tous les asyles les plus reculés, les plus solitaires où il s'était de lui-même emprisonné, et d'où certainement il n'était à portée de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le promener par dérision de lieu en lieu toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les ressources les plus indispensables de la société, lui voler sa substance

pour lui faire l'aumône, le dépayser sur toute la face de la terre, faire de tout ce qu'il lui importe le plus de savoir autant pour lui de mystères impénétrables, le rendre tellement étranger, odieux, méprisable aux hommes, qu'au-lieu des lumières, de l'assistance et des conseils que chacun doit trouver au besoin parmi ses frères, il ne trouve par-tout qu'embûches, mensonges, trahisons, insultes, le livrer en un mot sans appui, sans protection, sans défense à l'adroite animosité de ses ennemis; c'est le traiter beaucoup plus cruellement que si l'on se fût une bonne fois assuré de sa personne par une détention dans laquelle, avec la sûreté de tout le monde, on lui eût fait trouver la sienne, ou du-moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il désira, qu'il demanda lui-même cette détention, et que loin de la lui accorder, on lui fit de cette demande un nouveau crime et un nouveau ridicule. Je crois voir à-la-fois la raison de la demande et celle du refus. Ne pouvant trouver de refuge dans les plus solitaires retraites, chassé successivement du sein des montagnes et du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu et d'errer sans cesse avec des peines et des dé-

penses excessives au milieu des dangers et des outrages, réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Europe pour y chercher un asile sans plus savoir où, et sûr d'avance de n'être laissé tranquille nulle part, il était naturel que, battu, fatigué de tant d'orages, il désirât de finir ses malheureux jours dans une paisible captivité, plutôt que de se voir dans sa vieillesse poursuivi, chassé, ballotté sans relâche de tous côtés, privé d'une pierre pour y poser sa tête et d'un asyle où il pût respirer, jusqu'à ce qu'à force de courses et de dépenses on l'eût réduit à périr de misère, ou à vivre, toujours errant, des dures aumônes de ses persécuteurs ardens à en venir là pour le rassasier enfin d'ignominie à leur aise. Pourquoi n'a-t-on pas consenti à cet expédient si sûr, si court, si facile, qu'il proposait lui-même et qu'il demandait comme une faveur? N'est-ce point qu'on ne voulait pas le traiter avec tant de douceur, ni lui laisser jamais trouver cette tranquillité si désirée? N'est-ce point qu'on ne voulait lui laisser aucun relâche, ni le mettre dans un état où l'on n'eût pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes et de nouveaux livres, et où peut-être à force de douceur et de patience eût-il fait

perdre aux gens chargés de sa garde les fausses idées qu'on voulait donner de lui ? N'est-ce point enfin que dans le projet si chéri, si suivi, si bien concerté de l'envoyer en Angleterre, il entrait des vues dont son séjour dans ce pays-là et les effets qu'il y a produits semblent développer assez l'objet? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs, qu'on me les dise, et je promets d'en montrer la fausseté.

Monsieur, tout ce que vous m'avez appris, tout ce que vous m'avez prouvé est à mes yeux plein de choses inconcevables, contradictoires, absurdes, qui pour être admises demanderaient encore d'autres genres de preuves que celles qui suffisent pour les plus complètes démonstrations ; et c'est précisément ces mêmes choses absurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus nécessaire, et qui met le sceau à toutes les autres. Vous m'avez fabriqué tout à votre aise un être tel qu'il n'en exista jamais, un monstre hors de la nature, hors de la vraisemblance, hors de la possibilité, et formé de parties inalliables, incompatibles, qui s'excluent mutuellement. Vous avez donné pour principe à tous ses crimes, le plus furieux, le plus intolérant, le plus extravagant amour-propre, qu'il n'a pas laissé de déguiser si bien

depuis sa naissance jusqu'au déclin de ses ans; qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années, et qu'encore aujourd'hui depuis ses malheurs il étouffe ou contient si bien qu'on n'en voit pas le moindre signe. Malgré tout cet indomptable orgueil, vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur, un petit fripon, un petit coureur de cabarets et de mauvais lieux, un vil et crapuleux débauché pourri de vérole, et qui passait sa vie à aller escroquant dans les tavernes quelques écus à droite et à gauche aux manans qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même personnage était le même homme qui pendant quarante ans a vécu estimé, bien voulu de tout le monde, l'auteur des seuls écrits dans ce siècle qui portent dans l'ame des lecteurs la persuasion qui les a dictés, et dont on sent en les lisant que l'amour de la vertu et le zèle de la vérité font l'inimitable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainsi le cœur, sont les jeux d'un scélérat qui ne sentait rien de ce qu'il disait avec tant d'ardeur et de véhémence, et qui cachait sous un air de probité le venin dont il voulait infecter ses lecteurs. Vous me forcez même de croire que ces écrits à-la-fois si

fiers, si touchans, si modestes, ont été composés parmi les pots et les pintes, et chez les filles de joie où l'auteur passait sa vie ; et vous me transformez enfin cet orgueil irascible et diabolique en l'abjection d'un cœur insensible et vil, qui se rassasie sans peine de l'ignominie dont l'abreuve à plaisir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos messieurs, qui disposent à leur gré de sa réputation, de sa personne et de toute sa destinée, comme des modèles de vertu, des prodiges de générosité, des anges pour lui de douceur et de bienfesance ; et vous m'avez appris en même-temps que l'objet de tous leurs tendres soins avait été de le rendre l'horreur de l'univers, le plus déprisé des êtres, de le traîner d'opprobre en opprobre et de misère en misère, et de lui faire sentir à loisir, dans les calamités de la plus malheureuse vie, tous les déchiremens que peut éprouver une ame fière en se voyant le jouet et le rebut du genre-humain. Vous m'avez appris que, par pitié, par grâce, tous ces hommes vertueux avaient bien voulu lui ôter tout moyen d'être instruits des raisons de tant d'outrages, s'abaisser en sa faveur au rôle de cajoleurs et de traîtres, faire

adroitement le plongeon à chaque éclaircissement qu'il cherchait, l'environner de souterrains, et de piéges tellement tendus que chacun de ses pas fût nécessairement une chûte, enfin le circonvenir avec tant d'adresse qu'en butte aux insultes de tout le monde il ne pût jamais savoir la raison de rien, apprendre un seul mot de vérité, repousser aucun outrage, obtenir aucune explication, trouver, saisir aucun agresseur, et qu'à chaque instant atteint des plus cruelles morsures, il sentît dans ceux qui l'entourent la flexibilité des serpens aussi-bien que leur venin.

Vous avez fondé le système qu'on suit à son égard sur des devoirs dont je n'ai nulle idée, sur des vertus qui me font horreur, sur des principes qui renversent dans mon esprit tous ceux de la justice et de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par se mettre chacun un bon masque bien attaché, qui s'arment de fer jusqu'aux dents, qui surprennent ensuite leur ennemi, le saisissent par derrière, le mettent nu, lui lient le corps, les bras, les mains, les pieds, la tête, de façon qu'il ne puisse remuer, lui mettent un bâillon

dans la bouche, lui crèvent les yeux, l'étendent à terre, et passent enfin leur noble vie à le massacrer doucement, de peur que mourant de ses blessures, il ne cesse trop tôt de les sentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Rappelez, Monsieur, votre équité, votre droiture, et sentez en votre conscience quelle sorte d'admiration je puis avoir pour eux. Vous m'avez prouvé, j'en conviens, autant que cela se pouvait par la méthode que vous avez suivie, que l'homme ainsi terrassé est un monstre abominable; mais quand cela serait aussi vrai que difficile à croire, l'auteur et les directeurs du projet qui s'exécute à son égard, seraient à mes yeux, je le déclare, encore plus abominables que lui.

Certainement vos preuves sont d'une grande force; mais il est faux que cette force aille pour moi jusqu'à l'évidence, puisqu'en fait de délits et de crimes, cette évidence dépend essentiellement d'une épreuve qu'on écarte ici avec trop de soin, pour qu'il n'y ait pas à cette omission quelque puissant motif qu'on nous cache, et qu'il importerait de savoir. J'avoue pourtant, et je ne puis trop le répéter, que ces preuves m'étonnent, et m'é-

branleraient peut-être encore, si je ne leur trouvais d'autres défauts non moins dirimans selon moi.

Le premier est dans leur force même, et dans leur grand nombre de la part dont elles viennent. Tout cela me paraîtrait fort bien dans des procédures juridiques faites par le ministère public ; mais pour que des particuliers, et qui pis est, des amis aient pris tant de peine, aient fait tant de dépenses, aient mis tant de temps à faire tant d'informations, à rassembler tant de preuves, à leur donner tant de force sans y être obligés par aucun devoir, il faut qu'ils aient été animés pour cela par quelque passion bien vive qui, tant qu'ils s'obstineront à la cacher, me rendra suspect tout ce qu'elle aura produit.

Un autre défaut que je trouve à ces invincibles preuves, c'est qu'elles prouvent trop, c'est qu'elles prouvent des choses qui naturellement ne sauraient exister. Autant vaudrait me prouver des miracles, et vous savez que je n'y crois pas. Il y a dans tout cela des multitudes d'absurdités auxquelles, avec toutes leurs preuves, il ne dépend pas de mon esprit d'acquiescer. Les explications qu'on leur

donne, et que tout le monde, à ce que vous m'assurez, trouve si claires, ne sont à mes yeux guère moins absurdes et ont le ridicule de plus. Vos messieurs semblent avoir chargé *J. J.* de crimes, comme vos théologiens ont chargé leur doctrine d'articles de foi; l'avantage de persuader en affirmant, la facilité de faire tout croire les ont séduits. Aveuglés par leur passion, ils ont entassé faits sur faits, crimes sur crimes, sans précaution, sans mesure. Et quand enfin ils ont apperçu l'incompatibilité de tout cela, ils n'ont plus été à temps d'y remédier, le grand soin qu'ils avaient pris de tout prouver également, les forçant de tout admettre sous peine de tout rejeter. Il a donc fallu chercher mille subtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions, et tout ce travail a produit sous le nom de *J. J.* l'être le plus chimérique et le plus extravagant que le délire de la fièvre puisse faire imaginer.

Un troisième défaut de ces invincibles preuves est dans la manière de les administrer avec tant de mystère et de précautions. Pourquoi tout cela? la vérité ne cherche pas ainsi les ténèbres et ne marche pas si timide-

ment. C'est une maxime en jurisprudence (10) qu'on présume le dol dans celui qui suit, au-lieu de la droite route, des voies obliques et clandestines. C'en est une autre (11) que celui qui décline un jugement régulier et cache ses preuves, est présumé soutenir une mauvaise cause. Ces deux maximes conviennent si bien au systême de vos messieurs, qu'on les croirait faites exprès pour lui si je ne citais pas mon auteur. Si ce qu'on prouve d'un accusé en son absence n'est jamais régulièrement prouvé, ce qu'on en prouve en se cachant si soigneusement de lui prouve plus contre l'accusateur que contre l'accusé, et par cela seul l'accusation revêtue de toutes ses preuves clandestines doit être présumée une imposture.

Enfin le grand vice de tout ce systême est que, fondé sur le mensonge ou sur la vérité, le succès n'en serait pas moins assuré d'une façon que de l'autre. Supposez, au-lieu de

(10) Dolus præsumitur in eo qui rectâ viâ non incedit, sed per anfractus et diverticula. *Menoch. in Præsump.*

(11) Judicium subterfugiens et probationes occultans malam causam fovere præsumitur. *Ibid.*

votre *J. J.* un véritablement honnête homme; isolé, trompé, trahi, seul sur la terre, entouré d'ennemis puissans, rusés, masqués, implacables, qui sans obstacle de la part de personne dressent à loisir leurs machines autour de lui, et vous verrez que tout ce qui lui arrive méchant et coupable, ne lui arriverait pas moins innocent et vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves tout cela ne prouve donc rien, précisément parce qu'il prouve trop.

Monsieur, quand les géomètres marchant de démonstration en démonstration parviennent à quelque absurdité, au-lieu de l'admettre quoique démontrée, ils reviennent sur leurs pas, et, sûrs qu'il s'est glissé dans leurs principes ou dans leurs raisonnemens quelque paralogisme qu'ils n'ont pas apperçu, ils ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent, et s'ils ne peuvent le découvrir, laissant là leur démonstration prétendue, ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent, sûrs qu'elle n'admet point d'absurdité.

LE FRANÇAIS.

N'appercevez-vous point que pour éviter

de prétendues absurdités vous tombez dans une autre, sinon plus forte, au-moins plus choquante ? Vous justifiez un seul homme dont la condamnation vous déplaît, aux dépens de toute une nation, que dis-je, de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes : car enfin tout est d'accord ; tout le public, tout le monde sans exception a donné son assentiment au plan qui vous paraît si répréhensible ; tout se prête avec zèle à son exécution : personne ne l'a désapprouvé, personne n'a commis la moindre indiscrétion qui pût le faire échouer, personne n'a donné le moindre indice, la moindre lumière à l'accusé qui pût le mettre en état de se défendre ; il n'a pu tirer d'aucune bouche un seul mot d'éclaircissement sur les charges atroces dont on l'accable à l'envi ; tout s'empresse à renforcer les ténèbres dont on l'environne, et l'on ne sait à quoi chacun se livre avec plus d'ardeur, de le diffamer absent, ou de le persifler présent. Il faudrait donc conclure de vos raisonnemens qu'il ne se trouve pas dans toute la génération présente un seul honnête homme, pas un seul ami de la vérité. Admettez-vous cette conséquence ?

ROUSSEAU.

A DIEU ne plaise ! Si j'étais tenté de l'admettre, ce ne serait pas auprès de vous dont je connais la droiture invariable et la sincère équité. Mais je connais aussi ce que peuvent sur les meilleurs cœurs les préjugés et les passions, et combien leurs illusions sont quelquefois inévitables. Votre objection me paraît solide et forte. Elle s'est présentée à mon esprit long-temps avant que vous me la fissiez ; elle me paraît plus facile à rétorquer qu'à résoudre, et vous doit embarrasser du-moins autant que moi : car enfin si le public n'est pas tout composé de méchans et de fourbes, tous d'accord pour trahir un seul homme, il est encore moins composé sans exception d'hommes bienfesans, généreux, francs de jalousie, d'envie, de haine, de malignité. Ces vices sont-ils donc tellement éteints sur la terre, qu'il n'en reste pas le moindre germe dans le cœur d'aucun individu? C'est pourtant ce qu'il faudrait admettre, si ce systême de secret et de ténèbres qu'on suit si fidèlement envers *J. J.* n'était qu'une œuvre de bienfesance et de charité. Laissons à part vos messieurs, qui sont des

ames divines, et dont vous admirez la tendre bienveillance pour lui. Il a dans tous les états, vous me l'avez dit vous-même, un grand nombre d'ennemis très-ardens, qui ne cherchent assurément pas à lui rendre la vie agréable et douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens, tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un scélérat qu'ils abhorrent et de la honte à un hypocrite qu'ils détestent, il ne s'en trouve pas un seul qui, pour jouir au-moins de sa confusion, soit tenté de lui dire tout ce qu'on sait de lui ? Tous s'accordent avec une patience plus qu'angélique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ses persécuteurs, donner des noms assez durs à ceux qui l'obsèdent, leur dire insolemment : *Parlez haut, traîtres que vous êtes ; me voilà. Qu'avez-vous à dire* ? A ces stimulantes apostrophes la plus incroyable patience n'abandonne pas un instant un seul homme dans toute cette multitude. Tous, insensibles à ses reproches, les endurent uniquement pour son bien ; et de peur de lui faire la moindre peine, ils se laissent traiter par lui avec un mépris que leur silence autorise de plus en plus. Qu'une douceur si grande,

qu'une si sublime vertu anime généralement tous ses ennemis, sans qu'un seul démente un moment cette universelle mansuétude, convenez que dans une génération qui naturellement n'est pas trop aimante, ce concours de patience et de générosité est du-moins aussi étonnant que celui de malignité dont vous rejetez la supposition.

La solution de ces difficultés doit se chercher, selon moi, dans quelque intermédiaire qui ne suppose dans toute une génération ni des vertus angéliques, ni la noirceur des démons, mais quelque disposition naturelle au cœur humain qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement disposés à cette fin. Mais en attendant que mes propres observations me fournissent là-dessus quelque explication raisonnable, permettez-moi de vous faire une question qui s'y rapporte. Supposant un moment qu'après d'attentives et d'impartiales recherches, *J. J.*, au-lieu d'être l'ame infernale et le monstre que vous voyez en lui, se trouvât au contraire un homme simple, sensible et bon, que son innocence universellement reconnue par ceux mêmes qui l'ont traité avec tant d'indignité vous forçât de lui rendre votre estime, et

de vous reprocher les durs jugemens que vous avez portés de lui ; rentrez au fond de votre ame, et dites-moi comment vous seriez affecté de ce changement ?

LE FRANÇAIS.

Cruellement, soyez-en sûr. Je sens qu'en l'estimant et lui rendant justice, je le haïrais alors plus peut-être encore pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ses crimes : je ne lui pardonnerais jamais mon injustice envers lui. Je me reproche cette disposition, j'en rougis ; mais je la sens dans mon cœur malgré moi.

ROUSSEAU.

Homme véridique et franc, je n'en veux pas davantage, et je prends acte de cet aveu pour vous le rappeler en temps et lieu ; il me suffit pour le moment de vous y laisser réfléchir. Au-reste, consolez-vous de cette disposition qui n'est qu'un développement des plus naturels de l'amonr-propre. Elle vous est commune avec tous les juges de *J. J.*, avec cette différence que vous serez le seul peut-être qui ait le courage et la franchise de l'avouer.

Quant à moi, pour lever tant de difficultés

et déterminer mon propre jugement, j'ai besoin d'éclaircissemens et d'observations faites par moi-même. Alors seulement je pourrai vous proposer ma pensée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir *J. J.*; et c'est à quoi je suis tout déterminé.

LE FRANÇAIS.

Ah, ha ! vous voilà donc enfin revenu à ma proposition que vous avez si dédaigneusement rejetée ? Vous voilà donc disposé à vous rapprocher de cet homme entre lequel et vous le diamètre de la terre était encore une distance trop courte à votre gré ?

ROUSSEAU.

M'en rapprocher ? Non, jamais du scélérat que vous m'avez peint, mais bien de l'homme défiguré que j'imagine à sa place. Que j'aille chercher un scélérat détestable pour le hanter, l'épier et le tromper, c'est une indignité qui jamais n'approchera de mon cœur; mais que dans le doute si ce prétendu scélérat n'est point peut-être un honnête homme infortuné, victime du plus noir complot, j'aille examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en pense, c'est un des plus beaux devoirs que se puisse imposer un cœur juste, et je me livre à cette

noble recherche avec autant d'estime et de contentement de moi-même, que j'aurais de regret et de honte à m'y livrer avec un motif opposé.

LE FRANÇAIS.

Fort bien ; mais avec le doute qu'il vous plaît de conserver au milieu de tant de preuves, comment vous y prendrez-vous pour apprivoiser cet ours presque inabordable ? Il faudra bien que vous commenciez par ces cajoleries que vous avez en si grande aversion. Encore sera-ce un bonheur si elles vous réussissent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent sans mesure et sans scrupule, et à qui elles n'attirent de sa part que des brusqueries et des mépris.

ROUSSEAU.

Est-ce à tort ? parlons franchement. Si cet homme était facile à prendre de cette manière il serait par cela seul à demi jugé. Après tout ce que vous m'avez appris du système qu'on suit avec lui, je suis peu surpris qu'il repousse avec dédain la plupart de ceux qui l'abordent, et qui pour cela l'accusent bien à tort d'être défiant ; car la défiance suppose du doute, et il n'en saurait avoir à leur égard : et que peut-

il penser de ces patelins flagorneurs, dont vu l'œil dont il est regardé dans le monde et qui ne peut échapper au sien, il doit pénétrer aisément les motifs dans l'empressement qu'ils lui marquent? Il doit voir clairement que leur dessein n'est ni de se lier avec lui de bonne foi, ni même de l'étudier et de le connaître, mais seulement de le circonvenir. Pour moi, qui n'ai ni besoin ni dessein de le tromper, je ne veux point prendre les allures cauteleuses de ceux qui l'approchent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne: s'il en était alarmé, ma recherche serait finie, et je n'aurais plus rien à faire auprès de lui.

LE FRANÇAIS.

Il vous sera moins aisé, peut-être, que vous ne pensez, de vous faire distinguer de ceux qui l'abordent à mauvaise intention. Vous n'avez point la ressource de lui parler à cœur ouvert et de lui déclarer vos vrais motifs. Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée, il doit ignorer à jamais ce que vous savez de ses œuvres criminelles et de son caractère atroce. C'est un secret inviolable qui, près de lui, doit rester à jamais caché dans votre cœur. Il appercevra votre réserve, il l'imitera, et par

cela seul, se tenant en garde contre vous, il ne se laissera voir que comme il veut qu'on le voie, et non comme il est en effet.

ROUSSEAU.

Et pourquoi voulez-vous me supposer seul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent journellement, et qui sans lui inspirer plus de confiance l'ont vu tous, et si clairement à ce qu'ils vous disent exactement tel que vous me l'avez peint. S'il est si facile à connaître et à pénétrer quand on y regarde, malgré sa défiance et son hypocrisie, malgré ses efforts pour se cacher, pourquoi, plein du désir de l'apprécier, serai-je le seul à n'y pouvoir parvenir, sur-tout avec une disposition si favorable à la vérité, et n'ayant d'autre intérêt que de la connaître? Est-il étonnant que l'ayant si décidément jugé d'avance et n'apportant aucun doute à cet examen, ils l'aient vu tel qu'ils le voulaient voir? Mes doutes ne me rendront pas moins attentif et me rendront plus circonspect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure, je cherche à le voir tel qu'il est.

LE FRANÇAIS.

Bon, n'avez-vous pas aussi vos idées? Vous

le désirez innocent, j'en suis très-sûr. Vous ferez comme eux dans le sens contraire : vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

ROUSSEAU.

Le cas est fort différent. Oui, je le désire innocent, et de tout mon cœur; sans doute je serais heureux de trouver en lui ce que j'y cherche : mais ce serait pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y serait pas, de le croire honnête homme et de me tromper. Vos messieurs ne sont pas dans des dispositions si favorables à la vérité. Je vois que leur projet est une ancienne et grande entreprise qu'ils ne veulent pas abandonner, et qu'ils n'abandonneraient pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert rejaillirait sur eux toute entière, et ils ne seraient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainsi, soit pour la sûreté de leurs personnes, soit pour le repos de leurs consciences, il leur importe trop de ne voir en lui qu'un scélérat, pour qu'eux et les leurs y voient jamais autre chose.

LE FRANÇAIS.

Mais enfin, pouvez-vous concevoir, imaginer quelque solide réponse aux preuves dont vous

vous avez été si frappé ? Tout ce que vous verrez ou croirez voir pourra-t-il jamais les détruire ? Supposons que vous trouviez un honnête homme où la raison, le bon sens, et tout le monde vous montrent un scélérat, que s'ensuivra-t-il ? Que vos yeux vous trompent, ou que le genre-humain tout entier, excepté vous seul, est dépourvu de sens ? Laquelle de ces deux suppositions vous paraît la plus naturelle, et à laquelle enfin vous en tiendrez-vous ?

ROUSSEAU.

A aucune des deux; et cette alternative ne me parait pas si nécessaire qu'à vous. Il est une autre application plus naturelle qui lève bien des difficultés. C'est de supposer une ligue dont l'objet est la diffamation de *J. J.* qu'elle a pris soin d'isoler pour cet effet. Et que dis-je, supposer ? Par quelque motif que cette ligue se soit formée, elle existe. Sur votre propre rapport elle semblerait universelle. Elle est du-moins grande, puissante, nombreuse; elle agit de concert et dans le plus profond secret pour tout ce qui n'y entre pas, et sur-tout pour l'infortuné qui en est l'objet. Pour s'en défendre il n'a ni secours, ni ami, ni appui, ni conseil, ni lumières; tout n'est autour de

lui que piéges, mensonges, trahisons, ténèbres. Il est absolument seul et n'a que lui seul pour ressource, il ne doit attendre ni aide ni assistance de qui que ce soit sur la terre. Une position si singulière est unique depuis l'existence du genre-humain. Pour juger sainement de celui qui s'y trouve et de tout ce qui se rapporte à lui, les formes ordinaires sur lesquelles s'établissent les jugemens humains ne peuvent plus suffire. Il me faudrait, quand même l'accusé pourrait parler et se défendre, des sûretés extraordinaires pour croire qu'en lui rendant cette liberté on lui donne en même-temps les connaissances, les instrumens et les moyens nécessaires pour pouvoir se justifier s'il est innocent. Car enfin, si, quoique faussement accusé, il ignore toutes les trames dont il est enlacé, tous les piéges dont on l'entoure, si les seuls défenseurs qu'il pourra trouver et qui feindront pour lui du zèle sont choisis pour le trahir, si les témoins qui pourraient déposer pour lui se taisent, si ceux qui parlent sont gagnés pour le charger, si l'on fabrique de fausses pièces pour le noircir, si l'on cache ou détruit celles qui le justifient, il aura beau dire, *non*, contre cent faux té-

moignages à qui l'on fera dire, *oui ;* sa négation sera sans effet contre tant d'affirmations unanimes, et il n'en sera pas moins convaincu aux yeux des hommes de délits qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choses, cette objection n'a point la même force, parce qu'on laisse à l'accusé tous les moyens possibles de se défendre, de confondre les faux témoins, de manifester l'imposture, et qu'on ne présume pas cette odieuse ligue de plusieurs hommes pour en perdre un. Mais ici cette ligue existe, rien n'est plus constant, vous me l'avez appris vous-même ; et par cela seul non-seulement tous les avantages qu'ont les accusés pour leur défense sont ôtés à celui-ci, mais les accusateurs en les lui ôtant peuvent les tourner tous contre lui-même ; il est pleinement à leur discrétion ; maîtres absolus d'établir les faits comme il leur plaît sans avoir aucune contradiction à craindre, ils sont seuls juges de la validité de leurs propres pièces ; leurs témoins, certains de n'être ni confrontés, ni confondus, ni punis, ne craignent rien de leurs mensonges ; ils sont sûrs en le chargeant de la protection des grands, de l'appui des médecins, de l'approbation des gens-de-

lettres, et de la faveur publique ; ils sont sûrs en le défendant d'être perdus. Voilà, Monsieur, pourquoi tous les témoignages portés contre lui sous les chefs de la ligue, c'est-à-dire, depuis qu'elle s'est formée, n'ont aucune autorité pour moi ; et s'il en est d'antérieurs, dequoi je doute, je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni fraude ni antidate, et sur-tout après avoir entendu les réponses de l'accusé.

Par exemple, pour juger de sa conduite à Venise, je n'irai pas consulter sottement ce qu'on en dit, et si vous voulez, ce qu'on en prouve aujourd'hui, et puis m'en tenir là; mais bien ce qui a été prouvé et reconnu à Venise, à la cour, chez les ministres du roi et parmi tous ceux qui ont eu connaissance de cette affaire avant le ministère du duc de *C****, avant l'ambassade de l'abbé de *B**** à Venise, et avant le voyage du consul *le B**** à Paris. Plus ce qu'on en a pensé depuis est différent de ce qu'on en pensait alors, et mieux je rechercherai les causes d'un changement si tardif et si extraordinaire. De même pour me décider sur ses pillages en musique, ce ne sera ni à M. d'*Alembert* ni à ses suppôts, ni à tous vos

messieurs que je m'adresserai, mais je ferai rechercher sur les lieux par des personnes non suspectes, c'est-à-dire qui ne soient pas de leur connaissance, s'il y a des preuves authentiques que ces ouvrages ont existé avant que *J. J.* les ait donnés pour être de lui.

Voilà la marche que le bon sens m'oblige de suivre pour vérifier les délits, les pillages et les imputations de toute espèce, dont on n'a cessé de le charger depuis la formation du complot, et dont je n'apperçois pas auparavant le moindre vestige. Tant que cette vérification ne me sera pas possible, rien ne sera si aisé que de me fournir tant de preuves qu'on voudra, auxquelles je n'aurai rien à répondre, mais qui n'opéreront sur mon esprit aucune persuasion.

Pour savoir exactement quelle foi je puis donner à votre prétendue évidence, il faudrait que je connusse bien tout ce qu'une génération entière, liguée contre un seul homme totalement isolé, peut faire pour se prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, et par surcroît de précaution en se cachant de lui très-soigneusement. A force de temps, d'intrigue et d'argent, de quoi la puissance et la ruse ne viennent-

elles point à bout quand personne ne s'oppose à leurs manœuvres, quand rien n'arrête et ne contre-mine leurs sourdes opérations? A quel point ne pourrait-on point tromper le public si tous ceux qui le dirigent, soit par la force, soit par l'autorité, soit par l'opinion, s'accordaient pour l'abuser par de sourdes menées dont il serait hors d'état de pénétrer le secret? Qui est-ce qui a déterminé jusqu'où des conjurés puissans, nombreux, et bien unis, comme ils le sont toujours pour le crime, peuvent fasciner les yeux, quand des gens qu'on ne croit pas se connaître se concerteront bien entr'eux, quand aux deux bouts de l'Europe des imposteurs d'intelligence, et dirigés par quelque adroit et puissant intrigant, se conduiront sur le même plan, tiendront le même langage, présenteront sous le même aspect un homme à qui l'on a ôté la voix, les yeux, les mains, et qu'on livre pieds et poings liés à la merci de ses ennemis. Que vos messieurs au-lieu d'être tels soient ses amis comme ils le crient à tout le monde, qu'étouffant leur protégé dans la fange, ils n'agissent ainsi que par bonté, par générosité, par compassion pour lui, soit; je n'entends point

leur disputer ici ces nouvelles vertus ; mais il résulte toujours de vos propres récits qu'il y a une ligue, et de mon raisonnement que si-tôt qu'une ligue existe, on ne doit pas pour juger des preuves qu'elle apporte s'en tenir aux règles ordinaires, mais en établir de plus rigoureuses pour s'assurer que cette ligue n'abuse pas de l'avantage immense de se concerter, et par-là d'en imposer, comme elle peut certainement le faire. Ici je vois, au contraire, que tout se passe entre gens qui se prouvent entr'eux sans résistance et sans contradiction ce qu'ils sont bien aises de croire, que donnant ensuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils désirent amener à leur sentiment, loin d'admettre au-moins l'épreuve indispensable des réponses de l'accusé, on lui dérobe avec le plus grand soin la connaissance de l'accusation, de l'accusateur, des preuves, et même de la ligue. C'est faire cent fois pis qu'à l'inquisition : car si l'on y force le prévenu de s'accuser lui-même, du-moins on ne refuse pas de l'entendre, on ne l'empêche pas de parler, on ne lui cache pas qu'il est accusé, et on ne le juge qu'après l'avoir entendu. L'inquisition veut bien que l'accusé se défende

s'il peut, mais ici on ne veut pas qu'il le puisse.

Cette explication, qui dérive des faits que vous m'avez exposés vous-même, doit vous faire sentir comment le public, sans être dépourvu de bon sens, mais séduit par mille prestiges, peut tomber dans une erreur involontaire et presque excusable, à l'égard d'un homme auquel il prend dans le fond très-peu d'intérêt, dont la singularité révolte son amour-propre, et qu'il désire généralement de trouver coupable plutôt qu'innocent; et comment aussi avec un intérêt plus sincère à ce même homme et plus de soin à l'étudier soi-même, on pourrait le voir autrement que ne fait tout le monde, sans être obligé d'en conclure que le public est dans le délire ou qu'on est trompé par ses propres yeux. Quand le pauvre *Lazarille* de Tormes attaché dans le fond d'une cuve, la tête seule hors de l'eau, couronnée de roseaux et d'algue, était promené de ville en ville comme un monstre marin, les spectateurs extravaguaient-ils de le prendre pour tel, ignorant qu'on l'empêchait de parler, et que s'il voulait crier qu'il n'était pas un monstre marin,

une corde tirée en cachette le forçait de faire à l'instant le plongeon ? Supposons qu'un d'entr'eux plus attentif appercevant cette manœuvre, et par-là devinant le reste, leur eût crié, *l'on vous trompe, ce prétendu monstre est un homme*, n'y eût-il pas eu plus que de l'humeur à s'offenser de cette exclamation, comme d'un reproche qu'ils étaient tous des insensés ? Le public, qui ne voit des choses que l'apparence, trompé par elle, est excusable, mais ceux qui se disent plus sages que lui en adoptant son erreur ne le sont pas.

Quoi qu'il en soit des raisons que je vous expose, je me sens digne, même indépendamment d'elles, de douter de ce qui n'a paru douteux à personne. J'ai dans le cœur des témoignages plus forts que toutes vos preuves que l'homme que vous m'avez peint n'existe point, ou n'est pas du-moins où vous le voyez. La seule patrie de *J. J.*, qui est la mienne, suffirait pour m'assurer qu'il n'est point cet homme-là. Jamais elle n'a produit des êtres de cette espèce ; ce n'est ni chez les protestans ni dans les républiques qu'ils sont connus. Les crimes dont il est accusé sont des crimes d'esclaves, qui n'ap-

prochèrent jamais des ames libres ; dans nos contrées on n'en connaît point de pareils : et il me faudrait plus de preuves encore que celles que vous m'avez fournies pour me persuader seulement que Genève a pu produire un empoisonneur.

Après vous avoir dit pourquoi vos preuves, tout évidentes qu'elles vous paraissent, ne sauraient être convaincantes pour moi qui n'ai ni ne puis avoir les instructions nécessaires pour juger à quel point ces preuves peuvent être illusoires et m'en imposer par une fausse apparence de vérité, je vous avoue pourtant de rechef que sans me convaincre elles m'inquiètent, m'ébranlent, et que j'ai quelquefois peine à leur résister. Je désirerais sans doute, et de tout mon cœur, qu'elles fussent fausses, et que l'homme dont elles me font un monstre n'en fût pas un ; mais je désire beaucoup davantage encore de ne pas m'égarer dans cette recherche, et de ne pas me laisser séduire par mon penchant. Que puis-je faire dans une pareille situation (12) pour parvenir, s'il est possible, à dé-

(12) Pour excuser le public autant qu'il se peut, je suppose par-tout son erreur presque invincible ; mais moi qui sais dans ma conscience

mêler la vérité ? C'est de rejeter dans cette affaire toute autorité humaine, toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui, et de me déterminer uniquement sur ce que je puis voir de mes yeux et connaître par moi-même. Si *J. J.* est tel que l'ont peint vos messieurs, et s'il a été si aisément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché, je ne serai pas plus malheureux qu'eux, car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention, de zèle et de bonne foi, et un être aussi méchant, aussi difforme, aussi dépravé doit en effet être très-facile à pénétrer pour peu qu'on y regarde. Je m'en tiens donc à la résolution de l'examiner par moi-même et de le juger en tout ce que je verrai de lui, non par les secrets désirs de mon cœur, encore moins par les interprétations d'autrui, mais par la mesure de bon sens et de jugement que je puis avoir reçue, sans me rapporter sur ce point à l'autorité de personne. Je pour-

qu'aucun crime jamais n'approcha de mon cœur, je suis sûr que tout homme vraiment attentif, vraiment juste, découvrirait l'imposture à travers tout l'art du complot, parce qu'enfin je ne crois pas possible que jamais le mensonge usurpe et s'approprie tous les caractères de la vérité.

rai me tromper sans doute, parce que je suis homme; mais après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur, je me rendrai, si néanmoins il m'arrive, le consolant témoignage que mes passions ni ma volonté ne sont point complices de mon erreur, et qu'il n'a point dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma résolution. Donnez-moi maintenant les moyens de l'accomplir et d'arriver à notre homme; car, à ce que vous m'avez fait entendre, son accès n'est pas aisé.

LE FRANÇAIS.

Sur-tout pour vous, qui dédaignez les seuls qui pourraient vous l'ouvrir. Ces moyens sont, je le répète, de s'insinuer à force d'adresse, de patelinage, d'opiniâtre importunité, de le cajoler sans cesse, de lui parler avec transport de ses talens, de ses livres, et même de ses vertus, car ici le mensonge et la fausseté sont des œuvres pies. Le mot d'*admiration* sur-tout, d'un effet admirable auprès de lui, exprime assez bien dans un autre sens l'idée des sentimens qu'un pareil monstre inspire, et ces doubles ententes jésuitiques si recherchées de nos messieurs leur rendent l'usage de ce mot très-familier avec

J. J.

J. J. et très-commode en lui parlant (13). Si tout cela ne réussit pas, on ne se rebute point de son froid accueil, on compte pour rien ses rebuffades; passant tout de suite à l'autre extrémité, on le tance, on le gourmande, et prenant le ton le plus arrogant qu'il est possible, on tâche de le subjuguer de haute lutte. S'il vous fait des grossièretés, on les endure comme venant d'un misérable dont on s'embarrasse fort peu d'être méprisé. S'il vous chasse de chez lui, on y revient; s'il vous ferme la porte on y reste jusqu'à ce qu'elle se rouvre, on tâche de s'y fourrer. Une fois entré dans son repaire, on s'y établit, on s'y maintient bon gré malgré S'il osait vous en chasser de force, tant mieux: on ferait beau bruit, et l'on irait crier par toute la terre qu'il assassine les gens qui lui

(13) En m'écrivant c'est la même franchise. *J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens qui vous sont dus, avec les sentimens les plus distingués, avec une considération très-particulière, avec autant d'estime que de respect* etc. Ces messieurs sont-ils donc avec ces tournures amphibologiques moins menteurs que ceux qui mentent tout rondement? non. Ils sont seulement plus faux et plus doubles; ils mentent seulement plus traîtreusement.

font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point, à ce qu'on m'assure, d'autre voie pour s'insinuer auprès de lui. Etes-vous homme à prendre celle-là ?

ROUSSEAU.

Mais vous-même pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre ?

LE FRANÇAIS.

Oh moi, je n'avais pas besoin de le voir pour le connaître. Je le connais par ses œuvres ; c'en est assez et même trop.

ROUSSEAU.

Que pensez-vous de ceux qui, tout aussi décidés que vous sur son compte, ne laissent pas de le fréquenter, de l'obséder, et de vouloir s'introduire à toute force dans sa plus intime familiarité ?

LE FRANÇAIS.

Je vois que vous n'êtes pas content de la réponse que j'ai déjà faite sur cette question.

ROUSSEAU.

Ni vous non plus, je le vois aussi. J'ai donc mes raisons pour y revenir. Presque tout ce que vous m'avez dit dans cet entretien me prouve que vous n'y parliez pas de vous

même. Après avoir appris de vous les sentimens d'autrui, n'apprendrai-je jamais les vôtres ? Je le vois, vous feignez d'établir des maximes que vous seriez au désespoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

LE FRANÇAIS.

Ecoutez : je n'aime pas *J. J.*, mais je hais encore plus l'injustice, encore plus la trahison. Vous m'avez dit des choses qui me frappent et auxquelles je veux réfléchir. Vous refusiez de voir cet infortuné ; vous vous y déterminez maintenant. J'ai refusé de lire ses livres ; je me ravise ainsi que vous, et pour cause. Voyez l'homme, je lirai les livres ; après quoi nous nous reverrons.

Fin du premier Dialogue.

DEUXIÈME DIALOGUE.

LE FRANÇAIS.

Hé bien, monsieur, vous l'avez vu ?

ROUSSEAU.

Hé bien, monsieur, vous l'avez lu ?

LE FRANÇAIS.

Allons par ordre, je vous prie, et permettez que nous commencions par vous, qui fûtes le plus pressé. Je vous ai laissé tout le temps de bien étudier notre homme. Je sais que vous l'avez vu par vous-même, et tout à votre aise. Ainsi vous êtes maintenant en état de le juger, ou vous n'y serez jamais. Dites-moi donc enfin ce qu'il faut penser de cet étrange personnage ?

ROUSSEAU.

Non ; dire ce qu'il en faut penser n'est pas de ma compétence ; mais vous dire, quant à moi, ce que j'en pense, c'est ce que je ferai volontiers, si cela vous suffit.

LE FRANÇAIS.

Je ne vous en demande pas davantage. Voyons donc.

ROUSSEAU.

Pour vous parler selon ma croyance, je vous dirai donc tout franchement que, selon moi, ce n'est pas un homme vertueux.

LE FRANÇAIS.

Ah ! vous voilà donc enfin pensant comme tout le monde.

ROUSSEAU.

Pas tout-à-fait, peut-être : car, toujours selon moi, c'est beaucoup moins encore un détestable scélérat.

LE FRANÇAIS.

Mais enfin qu'est-ce donc ? car vous êtes désolant avec vos éternelles énigmes.

ROUSSEAU.

Il n'y a point là d'énigme que celle que vous y mettez vous-même. C'est un homme sans malice plutôt que bon, une ame saine mais faible, qui adore la vertu sans la pratiquer, qui aime ardemment le bien et qui n'en fait guère. Pour le crime, je suis persuadé comme de mon existence qu'il n'approcha jamais de son cœur, non plus que la haine. Voilà le sommaire de mes observations sur son caractère moral. Le

reste ne peut se dire en abrégé ; car cet homme ne ressemble à nul autre que je connaisse : il demande une analyse à part et faite uniquement pour lui.

LE FRANÇAIS.

Oh faites-la moi donc, cette unique analyse, et montrez-nous comment vous vous y êtes pris pour trouver cet homme sans malice, cet être si nouveau pour tout le reste du monde, et que personne avant vous n'a su voir en lui.

ROUSSEAU.

Vous vous trompez ; c'est au contraire votre *J. J.* qui est cet homme nouveau. Le mien est l'ancien, celui que je m'étais figuré avant que vous m'eussiez parlé de lui, celui que tout le monde voyait en lui avant qu'il eût fait des livres, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quarante ans. Jusque-là tous ceux qui l'ont connu, sans en excepter vos messieurs eux-mêmes, l'ont vu tel que je le vois maintenant. C'est si vous voulez un homme que je ressuscite, mais que je ne crée assurément pas.

LE FRANÇAIS.

Craignez de vous abuser encore en cela,

et de ressusciter seulement une erreur trop tard détruite. Cet homme a pu, comme je vous l'ai déjà dit, tromper long-temps ceux qui l'ont jugé sur les apparences, et la preuve qu'il les trompait est qu'eux-mêmes, quand on le leur a fait mieux connaître, ont abjuré leur ancienne erreur. En revenant sur ce qu'ils avaient vu jadis, ils en ont jugé tout différemment.

ROUSSEAU.

Ce changement d'opinion me paraît très-naturel sans fournir la preuve que vous en tirez. Ils le voyaient alors par leurs propres yeux, ils l'ont vu depuis par ceux des autres. Vous pensez qu'ils se trompaient autrefois ; moi je crois que c'est aujourd'hui qu'ils se trompent. Je ne vois point à votre opinion de raison solide, et j'en vois à la mienne une d'un très-grand poids ; c'est qu'alors il n'y avait point de ligue, et qu'il en existe une aujourd'hui ; c'est qu'alors personne n'avait intérêt à déguiser la vérité et à voir ce qui n'était pas, qu'aujourd'hui quiconque oserait dire hautement de *J. J.* le bien qu'il en pourrait savoir serait un homme perdu, que pour faire sa cour et parvenir, il n'y a point

de moyen plus sûr et plus prompt que de renchérir sur les charges dont on l'accable à l'envi, et qu'enfin tous ceux qui l'ont vu dans sa jeunesse, sont sûrs de s'avancer eux et les leurs en tenant sur son compte le langage qui convient à vos messieurs. D'où je conclus que qui cherche en sincérité de cœur la vérité doit remonter, pour la connaître, aux temps où personne n'avait intérêt à la déguiser. Voilà pourquoi les jugemens qu'on portait jadis sur cet homme font autorité pour moi, et pourquoi ceux que les mêmes gens en peuvent porter aujourd'hui n'en font plus. Si vous avez à cela quelque bonne réponse, vous m'obligerez de m'en faire part ; car je n'entreprends point de soutenir ici mon sentiment, ni de vous le faire adopter, et je serai toujours prêt à l'abandonner, quoiqu'à regret, quand je croirai voir la vérité dans le sentiment contraire. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit point ici de ce que d'autres ont vu, mais de ce que j'ai vu moi-même ou cru voir. C'est ce que vous demandez, et c'est tout ce que j'ai à vous dire. Sauf à vous d'admettre ou rejeter mon opinion, quand vous saurez sur quoi je la fonde.

Commençons par le premier abord. Je crus, sur les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé, devoir premièrement lui écrire. Voici ma lettre, et voici sa réponse.

LE FRANÇAIS.

Comment ! il vous a répondu ?

ROUSSEAU.

Dans l'instant même.

LE FRANÇAIS.

Voilà qui est particulier ! Voyons donc cette lettre qui lui a fait faire un si grand effort.

ROUSSEAU.

Elle n'est pas bien recherchée, comme vous allez voir.

(*Il lit*).

« J'ai besoin de vous voir, de vous con-
« naître ; et ce besoin est fondé sur l'amour
« de la justice et de la vérité. On dit que
« vous rebutez les nouveaux visages. Je ne
« dirai pas si vous avez tort ou raison :
« mais si vous êtes l'homme de vos livres,
« ouvrez-moi votre porte avec confiance ;
« je vous en conjure pour moi ; je vous
« le conseille pour vous. Si vous ne l'êtes

« pas, vous pouvez encore m'admettre sans « crainte ; je ne vous importunerai pas « long-temps ».

Réponse.

« Vous êtes le premier que le motif qui « vous amène ait conduit ici : car de tant « de gens qui ont la curiosité de me voir, « pas un n'a celle de me connaître ; tous « croient me connaître assez. Venez donc « pour la rareté du fait. Mais que me voulez-« vous, et pourquoi me parler de mes livres ? « Si les ayant lus ils ont pu vous laisser en « doute sur les sentimens de l'auteur, ne « venez pas : en ce cas je ne suis pas votre « homme, car vous ne sauriez être le « mien ».

La conformité de cette réponse avec mes idées ne ralentit pas mon zèle. Je vole à lui, je le vois........ Je vous l'avoue ; avant même que je l'abordasse, en le voyant j'augurai bien de mon projet.

Sur ses portraits de lui si vantés qu'on étale de toutes parts, et qu'on prônait comme des chefs-d'œuvre de ressemblance avant qu'il revînt à Paris, je m'attendais à voir la figure d'un cyclope affreux comme celui d'An-

gleterre, ou d'un petit *Crispin* grimacier; comme celui de *Fiquet*; et croyant trouver sur son visage les traits du caractère que tout le monde lui donne, je m'avertissais de me tenir en garde contre une première impression si puissante toujours sur moi, et de suspendre, malgré ma répugnance, le préjugé qu'elle allait m'inspirer.

Je n'ai pas eu cette peine. Au-lieu du féroce ou doucereux aspect auquel je m'étais attendu, je n'ai vu qu'une physionomie ouverte et simple qui promettait et inspirait de la confiance et de la sensibilité.

LE FRANÇAIS.

Il faut donc qu'il n'ait cette physionomie que pour vous : car généralement tous ceux qui l'abordent se plaignent de son air froid et de son accueil repoussant, dont heureusement ils ne s'embarassent guère.

ROUSSEAU.

Il est vrai que personne au monde ne cache moins que lui l'éloignement et le dédain pour ceux qui lui en inspirent. Mais ce n'est point là son abord naturel quoiqu'aujourd'hui très-fréquent ; et cet accueil dédaigneux que vous lui reprochez est pour

moi la preuve qu'il ne se contrefait pas comme ceux qui l'abordent, et qu'il n'y a point de fausseté sur son visage non plus que dans son cœur.

J. J. n'est assurément pas un bel homme. Il est petit et s'apetisse encore en baissant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles ; ses traits, altérés par l'âge, n'ont rien de fort régulier : mais tout dément en lui l'idée que vous m'en aviez donnée ; ni le regard, ni le son de la voix, ni l'accent, ni le maintien ne sont du monstre que vous m'avez peint.

LE FRANÇAIS.

Bon ! n'allez-vous pas le dépouiller de ses traits comme de ses livres ?

ROUSSEAU.

Mais tout cela va très-bien ensemble, et me paraîtrait assez appartenir au même homme. Je lui trouve aujourd'hui les traits du mentor d'*Emile*. Peut-être dans sa jeunesse lui aurais-je trouvé ceux de *St. Preux*. Enfin je pense que si sous sa physionomie la nature a caché l'ame d'un scélérat, elle ne pouvait en effet mieux la cacher.

LE FRANÇAIS.

J'entends ; vous voilà livré en sa faveur au même préjugé, contre lequel vous vous étiez si bien armé, s'il lui eût été contraire.

ROUSSEAU.

Non. Le seul préjugé auquel je me livre ici, parce qu'il me paraît raisonnable, est bien moins pour lui que contre ses bruyans protecteurs. Ils ont eux-mêmes fait faire ces portraits avec beaucoup de dépense et de soin; ils les ont annoncés avec pompe dans les journaux, dans les gazettes, ils les ont prônés par-tout ; mais s'ils n'en peignent pas mieux l'original au moral qu'au physique, on le connaîtra sûrement fort mal d'après eux. Voici un quatrain que *J. J.* mit au-dessous d'un de ces portraits :

Hommes savans dans l'art de feindre
Qui me prêtez des traits si doux,
Vous aurez beau vouloir me peindre,
Vous ne peindrez jamais que vous.

LE FRANÇAIS.

Il faut que ce quatrain soit tout nouveau ; car il est assez joli, et je n'en avais point entendu parler.

ROUSSEAU.

Il y a plus de six ans qu'il est fait ; l'auteur l'a donné ou récité à plus de cinquante personnes, qui toutes lui en ont très-fidèlement gardé le secret, qu'il ne leur demandait pas ; et je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce quatrain dans le Mercure. J'ai cru voir dans toute cette histoire de portraits, des singularités qui m'ont porté à la suivre ; et j'y ai trouvé, sur-tout pour celui d'Angleterre, des circonstances bien extraordinaires. *David Hume*, étroitement lié à Paris avec vos messieurs, sans oublier les dames, devient, on ne sait comment, le patron, le zélé protecteur, le bienfaiteur à toute outrance de *J. J.*, et fait tant, de concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là, le premier et le plus important de ses soins est de faire faire par *Ramsay*, son ami particulier, le portrait de son ami public *J. J.* Il désirait ce portrait aussi ardemment qu'un amant bien épris désire celui de sa maîtresse. A force d'importunités, il arrache le consentement de *J. J.* On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun ; on le place dans un lieu

bien sombre ; et là, pour le peindre assis, on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles fortement tendus altèrent les traits de son visage. De toutes ces précautions devait résulter un portrait peu flatté, quand il eût été fidèle. Vous avez vu ce terrible portrait ; vous jugerez de la ressemblance, si jamais vous voyez l'original. Pendant le séjour de *J. J.* en Angleterre, ce portrait y a été gravé, publié, vendu partout, sans qu'il lui ait été possible de voir cette gravure. Il revient en France, et il y apprend que son portrait d'Angleterre est annoncé, célébré, vanté comme un chef-d'œuvre de peinture, de gravure, et sur-tout de ressemblance. Il parvient enfin, non sans peine, à le voir ; il frémit, et dit ce qu'il en pense. Tout le monde se moque de lui : tout le détail qu'il fait paraît la chose la plus naturelle, et loin d'y voir rien qui puisse faire suspecter la droiture du généreux *David Hume*, on n'apperçoit que les soins de l'amitié la plus tendre, dans ceux qu'il a pris pour donner à son ami *J. J.* la figure d'un cyclope affreux. Pensez-vous comme le public à cet égard ?

LE FRANÇAIS.

Le moyen, sur un pareil exposé! J'avoue au contraire que ce fait seul bien avéré me paraîtrait déceler bien des choses ; mais qui m'assurera qu'il est vrai ?

ROUSSEAU.

La figure du portrait. Sur la question présente cette figure ne mentira pas.

LE FRANÇAIS.

Mais ne donnez-vous point aussi trop d'importance à des bagatelles? Qu'un portrait soit difforme ou peu ressemblant, c'est la chose du monde la moins extraordinaire. Tous les jours on grave, on contrefait, on défigure des hommes célèbres, sans que de ces grossières gravures on tire aucune conséquence pareille à la vôtre.

ROUSSEAU.

J'en conviens ; mais ces copies défigurées sont l'ouvrage de mauvais ouvriers avides, et non les productions d'artistes distingués, ni les fruits du zèle et de l'amitié. On ne les prône pas avec bruit dans toute l'Europe ; on ne les annonce pas dans les papiers publics, on ne les étale pas dans les appartemens, ornés de glaces et de cadres ; on les laisse

pourrir sur les quais, ou parer les chambres des cabarets et les boutiques des barbiers.

Je ne prétends pas vous donner pour des réalités, toutes les idées inquiétantes que fournit à *J. J.* l'obscurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les mystères qu'on lui fait de tout, ont un aspect si noir, qu'il n'est pas surprenant qu'ils affectent de la même teinte son imagination effarouchée. Mais parmi les idées outrées et fanatiques que cela peut lui donner, il en est qui, vu la manière extraordinaire dont on procède avec lui, méritent un examen sérieux avant d'être rejetées. Il croit, par exemple, que tous les désastres de sa destinée, depuis sa funeste célébrité, sont les fruits d'un complot formé de longue main dans un grand secret entre peu de personnes, qui ont trouvé le moyen d'y faire entrer successivement toutes celles dont ils avaient besoin pour son exécution : les grands, les auteurs, les médecins, (cela n'était pas difficile) tous les hommes puissans, toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui disposent de l'administration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques. Il prétend que tous les événemens relatifs à lui, qui paraissent

accidentels et fortuits, ne sont que de successifs développemens concertés d'avance, et tellement ordonnés, que tout ce qui lui doit arriver dans la suite a déjà sa place dans le tableau, et ne doit avoir son effet qu'au moment marqué. Tout cela se rapporte assez à ce que vous m'avez dit vous-même, et à ce que j'ai cru voir sous des noms différens. Selon vous, c'est un systéme de bienfesance envers un scélérat; selon lui, c'est un complot d'imposture contre un innocent; selon moi, c'est une ligue dont je ne détermine pas l'objet, mais dont vous ne pouvez nier l'existence, puisque vous-même y êtes entré.

Il pense que du moment qu'on entreprit l'œuvre complète de sa diffamation, pour faciliter le succès de cette entreprise alors difficile, on résolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux et noir, et de finir par le rendre abject, ridicule et méprisable. Vos messieurs, qui n'oublient rien, n'oublièrent pas sa figure; et après l'avoir éloigné de Paris, travaillèrent à lui en donner une aux yeux du public, conforme au caractère dont ils voulaient le gratifier. Il fallut d'abord faire disparaître la

gravure, qui avait été faite sur le portrait fait par *la Tour*. Cela fut bientôt fait. Après son départ pour l'Angleterre, sur un modèle qu'on avait fait faire par *le Moine*, on fit faire une gravure telle qu'on la désirait; mais la figure en était hideuse à tel point, que pour ne pas se découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de supprimer la gravure. On fit faire à Londres, par les bons offices de l'ami *Hume*, le portrait dont je viens de parler, et n'épargnant aucun soin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible et plus noire mille fois. Ce portrait a fait long-temps, à l'aide de vos messieurs, l'admiration de Paris et de Londres, jusqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point, et rendu aux yeux du public l'original aussi noir que la gravure, on en vint au second article; et dégradant habilement cet affreux coloris, de l'homme terrible et vigoureux qu'on avait d'abord peint on fit peu-à-peu un petit fourbe, un petit menteur, un petit escroc, un coureur de tavernes et de mauvais lieux. C'est alors que parut le portrait grimacier de *Fiquet*, qu'on avait tenu long-temps en réserve, jusqu'à ce que

le moment de le publier fût venu, afin que la mine basse et risible de la figure répondît à l'idée qu'on voulait donner de l'original. C'est encore alors que parut un petit médaillon en plâtre, sur le costume de la gravure anglaise, mais dont on avoit eu soin de changer l'air terrible et fier en un souris traître et sardonique, comme celui de *Panurge* achetant les moutons de *Dindenaut*, ou comme celui des gens qui rencontrent *J. J.* dans les rues ; et il est certain que depuis lors vos messieurs se sont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dérision : ce qui toutefois ne paraît pas aller à la fin qu'ils disent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui ; car on se tient en garde contre les gens qu'on redoute, mais non pas contre ceux qu'on méprise.

Voilà l'idée que l'histoire de ces différens portraits a fait naître à *J. J.* : mais toutes ces graduations préparées de si loin ont bien l'air d'être des conjectures chimériques, fruits assez naturels d'une imagination frappée par tant de mystères et de malheurs. Sans donc adopter ni rejeter à présent ces idées, laissons tous ces étranges portraits, et revenons à l'original.

J'avais percé jusqu'à lui, mais que de difficultés me restaient à vaincre dans la manière dont je me proposais de l'examiner ! Après avoir étudié l'homme toute ma vie j'avais cru connaître les hommes ; je m'étais trompé. Je ne parvins jamais à en connaître un seul : non qu'en effet ils soient difficiles à connaître ; mais je m'y prenais mal, et toujours interprétant d'après mon cœur ce que je voyais faire aux autres, je leur prêtais les motifs qui m'auraient fait agir à leur place, et je m'abusais toujours. Donnant trop d'attention à leurs discours et pas assez à leurs œuvres, je les écoutais parler plutôt que je ne les regardais agir ; ce qui, dans ce siècle de philosophie et de beaux discours, me les fesait prendre pour autant de sages et juger de leurs vertus par leurs sentences. Que si quelquefois leurs actions attiraient mes regards, c'étaient celles qu'ils destinaient à cette fin lorsqu'ils montaient sur le théâtre pour y faire une œuvre d'éclat qui s'y fît admirer ; sans songer dans ma bêtise que souvent ils mettaient en avant cette œuvre brillante pour masquer dans le cours de leur vie un tissu de bassesses et d'iniquités. Je voyais presque tous ceux qui se piquent de finesse et de pénétration, s'abuser

en sens contraire par le même principe de juger du cœur d'autrui par le sien. Je les voyais saisir avidement en l'air un trait, un geste, un mot inconsidéré, et l'interprétant à leur mode, s'applaudir de leur sagacité en prêtant à chaque mouvement fortuit d'un homme un sens subtil qui n'existait souvent que dans leur esprit. Hé quel est l'homme d'esprit qui ne dit jamais de sottise? Quel est l'honnête homme auquel il n'échappe jamais un propos répréhensible que son cœur n'a point dicté? Si l'on tenait un registre exact de toutes les fautes que l'homme le plus parfait a commises, et qu'on supprimât soigneusement tout le reste, quelle opinion donnerait-on de cet homme-là? Que dis-je, les fautes! non, les actions les plus innocentes, les gestes les plus indifférens, les discours les plus sensés, tout, dans un observateur qui se passionne, augmente et nourrit le préjugé dans lequel il se complaît, quand il détache chaque mot ou chaque fait de sa place pour le mettre dans le jour qui lui convient.

Je voulais m'y prendre autrement pour étudier à part moi un homme si cruellement, si légèrement, si universellement jugé. Sans

m'arrêter à de vains discours qui peuvent tromper, ou à des signes passagers plus incertains encore, mais si commodes à la légèreté et à la malignité, je résolus de l'étudier par ses inclinations, ses mœurs, ses goûts ses penchans, ses habitudes; de suivre les détails de sa vie, le cours de son humeur, la pente de ses affections; de le voir agir en l'entendant parler; de le pénétrer s'il était possible en dedans de lui-même; en un mot, de l'observer moins par des signes équivoques et rapides que par sa constante manière d'être; seule règle infaillible de bien juger du vrai caractère d'un homme, et des passions qu'il peut cacher au fond de son cœur. Mon embarras était d'écarter les obstacles que, prévenu par vous, je prévoyais dans l'exécution de ce projet.

Je savais qu'irrité des perfides empressemens de ceux qui l'abordent, il ne cherchait qu'à repousser tous les nouveaux venus; je savais qu'il jugeait, et ce me semble avec assez de raison, de l'intention des gens par l'air ouvert ou réservé qu'ils prenaient avec lui; et mes engagemens m'ôtant le pouvoir de lui rien dire, je devais m'attendre que ces mystères ne le disposeraient pas à la familiarité dont j'avais besoin pour mon dessein. Je ne

vis de remède à cela que de lui laisser voir mon projet autant que cela pouvait s'accorder avec le silence qui m'était imposé, et cela même pouvait me fournir un premier préjugé pour ou contre lui : car si, bien convaincu par ma conduite et par mon langage de la droiture de mes intentions, il s'alarmait néanmoins de mon dessein, s'inquiétait de mes regards, cherchait à donner le change à ma curiosité, et commençait par se mettre en garde, c'était dans mon esprit un homme à demi jugé. Loin de rien voir de semblable, je fus aussi touché que surpris non de l'accueil que cette idée m'attira de sa part, car il n'y mit aucun empressement ostensible, mais de la joie qu'elle me parut exciter dans son cœur. Ses regards attendris m'en dirent plus que n'auraient fait des caresses. Je le vis à son aise avec moi, c'était le meilleur moyen de m'y mettre avec lui. A la manière dont il me distingua dès le premier abord de tous ceux qui l'obsédaient, je compris qu'il n'avait pas un instant pris le change sur mes motifs : car quoique cherchant tous également à l'observer, ce dessein commun dût donner à tous une allure assez semblable, nos recherches étaient trop diffé-

rentes par leur objet pour que la distribution n'en fût pas facile à faire. Il vit que tous les autres ne cherchaient, ne voulaient voir que le mal, que j'étais le seul qui cherchant le bien ne voulût voir que la vérité; et ce motif qu'il démêla sans peine m'attira sa confiance.

Entre tous les exemples qu'il m'a donnés de l'intention de ceux qui l'approchent, je ne vous en citerai qu'un. L'un d'eux s'était tellement distingué des autres par de plus affectueuses démonstrations et par un attendrissement poussé jusqu'aux larmes, qu'il crut pouvoir s'ouvrir à lui sans reserve, et lui lire ses confessions. Il lui permit même de l'arrêter dans sa lecture pour prendre note de tout ce qu'il voudrait retenir par préférence; il remarqua durant cette longue lecture que n'écrivant presque jamais dans les endroits favorables et honorables, il ne manqua point d'écrire avec soin dans tous ceux où la verité le forçait à s'accuser et se charger lui-même. Voilà comment se font les remarques de ces messieurs. Et moi aussi j'ai fait celle-là; mais je n'ai pas comme eux omis les autres, et le tout m'a donné des résultats bien différens des leurs.

fuient les tigres, et les tigres cherchent les hommes ; s'ensuit-il de-là que les hommes sont méchans, farouches, et que les tigres sont sociables et humains ? Même quelque opinion que doive avoir *J. J.* de ceux qui, malgré celle qu'on a de lui, ne laissent pas de le rechercher, il ne ferme point sa porte à tout le monde ; il reçoit honnêtement ses anciennes connaissances, quelquefois même les nouveaux venus, quand ils ne montrent ni patelinage ni arrogance. Je ne l'ai jamais vu se refuser durement qu'à des avances tyranniques, insolentes et malhonnêtes, qui décelaient clairement l'intention de ceux qui les fesaient. Cette manière ouverte et généreuse de repousser la perfidie et la trahison, ne fut jamais l'allure des méchans. S'il ressemblait à ceux qui le recherchent, au-lieu de se dérober à leurs avances, il y répondrait pour tâcher de les payer en même monnaie, et, leur rendant fourberie pour fourberie, trahison pour trahison, il se servirait de leurs propres armes pour se défendre et se venger d'eux ; mais loin qu'on l'ait jamais accusé d'avoir tracassé dans les sociétés où il a vécu, ni brouillé ses amis entr'eux, ni desservi personne avec qui il fût en liaison,

le seul reproche qu'aient pu lui faire ses soi-disans amis, a été de les avoir quittés ouvertement, comme il a dû faire, si-tôt que les trouvant faux et perfides il a cessé de les estimer.

Non, Monsieur, le vrai misanthrope, si un être aussi contradictoire pouvait exister, (1) ne fuirait point dans la solitude; quel mal peut et veut faire aux hommes celui qui vit seul? Celui qui les hait veut leur nuire, et pour leur nuire, il ne faut pas les fuir. Les méchans ne sont point dans les déserts, ils sont dans le monde. C'est là qu'ils intriguent et travaillent pour satisfaire leur passion et tourmenter les objets de leur haine. De quelque motif que soit animé celui qui veut s'engager dans la foule et s'y faire jour, il doit s'armer de vigueur pour repousser ceux qui le poussent, pour écarter ceux qui sont devant lui, pour fendre la presse et faire son chemin. L'homme débonnaire et doux,

(1) *Timon* n'était point naturellement misanthrope, et même ne méritait pas ce nom. Il y avait dans son fait plus de dépit et d'enfantillage que de véritable méchanceté : c'était un fou mécontent qui boudait contre le genre-humain.

l'homme timide et faible qui n'a point ce courage et qui tâche de se tirer à l'écart de peur d'être abattu et foulé aux pieds, est donc un méchant, à votre compte ; les autres plus forts, plus durs, plus ardens à percer sont les bons ? J'ai vu pour la première fois cette nouvelle doctrine dans un discours publié par le philosophe *D****, précisément dans le temps que son ami *J. J.* s'était retiré dans la solitude. *Il n'y a que le méchant*, dit-il, *qui soit seul.* Jusqu'alors on avait regardé l'amour de la retraite comme un des signes les moins équivoques d'une ame paisible et saine, exempte d'ambition, d'envie, et de toutes les ardentes passions filles de l'amour-propre, qui naissent et fermentent dans la société. Au-lieu de celà, voici par un coup de plume inattendu, ce goût paisible et doux, jadis si universellement admiré, transformé tout-d'un-coup en une rage infernale; voilà tant de sages respectés et *Descartes* lui-même, changés dans un instant en autant de misanthropes affreux et de scélérats. Le philosophe *D**** était seul, peut-être, en écrivant cette sentence, mais je doute qu'il eût été seul à la méditer, et il prit grand soin

de la faire circuler dans le monde. Eh plût à DIEU que le méchant fût toujours seul, il ne se ferait guère de mal.

Je crois bien que des solitaires qui le sont par force, peuvent, rongés de dépit et de regrets dans la retraite où ils sont détenus, devenir inhumains, féroces, et prendre en haine avec leur chaîne tout ce qui n'en est pas chargé comme eux. Mais les solitaires par goût et par choix sont naturellement humains, hospitaliers; caressans. Ce n'est pas parce qu'ils haïssent les hommes, mais parce qu'ils aiment le repos et la paix, qu'ils fuient le tumulte et le bruit. La longue privation de la société la leur rend même agréable et douce, quand elle s'offre à eux sans contrainte. Ils en jouissent alors délicieusement, et cela se voit. Elle est pour eux ce qu'est le commerce des femmes pour ceux qui ne passent pas leur vie avec elles, mais qui, dans les courts momens qu'ils y passent, y trouvent des charmes ignorés des galans de profession.

Je ne comprends pas comment un homme de bon sens peut adopter un seul moment la sentence du philosophe *D****; elle a beau

être hautaine et tranchante, elle n'en est pas moins absurde et fausse. Eh qui ne voit au contraire qu'il n'est pas possible que le méchant aime à vivre seul et vis-à-vis de lui-même? Il s'y sentirait en trop mauvaise compagnie, il y serait trop mal à son aise, il ne s'y supporterait pas long-temps, ou bien sa passion dominante y restant toujours oisive, il faudrait qu'elle s'éteignît et qu'il y redevînt bon. L'amour-propre, principe de toute méchanceté, s'avive et s'exalte dans la société qui l'a fait naître, et où l'on est à chaque instant forcé de se comparer; il languit et meurt faute d'aliment dans la solitude. *Quiconque se suffit à lui-même ne veut nuire à qui que ce soit.* Cette maxime est moins éclatante, et moins arrogante, mais plus sensée et plus juste que celle du philosophe *D****, et préférable au-moins en ce qu'elle ne tend à outrager personne. Ne nous laissons pas éblouir par l'éclat sentencieux dont souvent l'erreur et le mensonge se couvrent: ce n'est pas la foule qui fait la société, et c'est en vain que les corps se rapprochent lorsque les cœurs se repoussent. L'homme vraiment sociable est plus difficile en liaisons qu'un autre,

celles qui ne consistent qu'en fausses apparences ne sauraient lui convenir. Il aime mieux vivre loin des méchans sans penser à eux, que de les voir et les haïr ; il aime mieux fuir son ennemi, que de le rechercher pour lui nuire. Celui qui ne connaît d'autre société que celle des cœurs, n'ira pas chercher la sienne dans vos cercles. Voilà comment *J. J.* a dû penser et se conduire avant la ligue dont il est l'objet ; jugez si maintenant qu'elle existe, et qu'elle tend de toutes parts ses piéges autour de lui, il doit trouver du plaisir à vivre avec ses persécuteurs, à se voir l'objet de leur dérision, le jouet de leur haine, la dupe de leurs perfides caresses, à travers lesquelles ils font malignement percer l'air insultant et moqueur qui doit les lui rendre odieuses. Le mépris, l'indignation, la colère ne sauraient le quitter au milieu de tous ces gens-là. Il les fuit pour s'épargner des sentimens si pénibles; il les fuit parce qu'ils méritent sa haine, et qu'il était fait pour les aimer.

LE FRANÇAIS.

Je ne puis apprécier vos préjugés en sa faveur avant d'avoir appris sur quoi vous les

de retour à Paris, il avait recommencé d'y vivre. D'abord ne voulant se cacher en aucune manière, il avait fréquenté quelques maisons dans l'intention d'y reprendre ses plus anciennes liaisons, et même d'en former de nouvelles. Mais au bout d'un an il cessa de faire des visites, et reprenant dans la capitale la vie solitaire qu'il menait depuis tant d'années à la campagne, il partagea son temps entre l'occupation journalière dont il s'était fait une ressource, et les promenades champêtres dont il fesait son unique amusement. Je lui demandai la raison de cette conduite. Il me dit qu'ayant vu toute la génération présente concourir à l'œuvre de ténèbres dont il était l'objet, il avait d'abord mis tous ses soins à chercher quelqu'un qui ne partageât pas l'iniquité publique; qu'après de vaines recherches dans les provinces, il était venu les continuer à Paris, espérant qu'au-moins parmi ses anciennes connaissances, il se trouverait quelqu'un moins dissimulé, moins faux, qui lui donnerait les lumières dont il avait besoin pour percer cette obscurité; qu'après bien des soins inutiles il n'avait trouvé, même parmi les plus honnêtes gens, que trahisons, duplicité,

mensonge,

mensonge, et que tous, en s'empressant à le recevoir, à le prévenir, à l'attirer, paraissaient si contens de sa diffamation, y contribuaient de si bon cœur, lui fesaient des caresses si fardées, le louaient d'un ton si peu sensible à son cœur, lui prodiguaient l'admiration la plus outrée avec si peu d'estime et de considération, qu'ennuyé de ces démonstrations moqueuses et mensongères, et indigné d'être ainsi le jouet de ses prétendus amis, il cessa de les voir, se retira sans leur cacher son dédain, et après avoir cherché long-temps sans succès un homme, éteignit sa lanterne et se renferma tout-à-fait au-dedans de lui.

C'est dans cet état de retraite absolue que je le trouvai, et que j'entrepris de le connaître. Attentif à tout ce qui pouvait manifester à mes yeux son intérieur, en garde contre tout jugement précipité, résolu de le juger, non sur quelques mots épars, ni sur quelques circonstances particulières, mais sur le concours de ses discours, de ses actions, de ses habitudes, et sur cette constante manière d'être, qui seule décèle infailliblement un caractère, mais qui demande pour être apperçue plus de suite, plus de persévérance

et moins de confiance au premier coup-d'œil que le tiéde amour de la justice, dépouillé de tout autre intérêt et combattu par les tranchantes décisions de l'amour-propre, n'en inspire au commun des hommes. Il fallut, par conséquent, commencer par tout voir, par tout entendre, par tenir note de tout avant de prononcer sur rien, jusqu'à ce que j'eusse assemblé des matériaux suffisans pour fonder un jugement solide qui ne fût l'ouvrage ni de la passion ni du préjugé.

Je ne fus pas surpris de le voir tranquille: vous m'aviez prévenu qu'il l'était; mais vous attribuiez cette tranquillité à bassesse d'ame; elle pouvait venir d'une cause toute contraire; j'avais à déterminer la véritable. Cela n'était pas difficile; car, à moins que cette tranquillité ne fût toujours inaltérable, il ne fallait, pour en découvrir la cause, que remarquer ce qui pouvait la troubler. Si c'était la crainte, vous aviez raison; si c'était l'indignation, vous aviez tort. Cette vérification ne fut pas longue, et je sus bientôt à quoi m'en tenir.

Je le trouvai s'occupant à copier de la musique à tant la page. Cette occupation m'a-

vait paru, comme à vous, ridicule et affectée. Je m'appliquai d'abord à connaître s'il s'y livrait sérieusement ou par jeu, et puis à savoir au juste quel motif la lui avait fait reprendre, et ceci demandait plus de recherche et de soin. Il fallait connaître exactement ses ressources et l'état de sa fortune, vérifier ce que vous m'aviez dit de son aisance, examiner sa manière de vivre, entrer dans le détail de son petit ménage, comparer sa dépense et son revenu, en un mot connaître sa situation présente autrement que par son dire et le dire contradictoire de vos messieurs. C'est à quoi je donnai la plus grande attention. Je crus m'appercevoir que cette occupation lui plaisait, quoiqu'il n'y réussît pas trop bien. Je cherchai la cause de ce bizarre plaisir, et je trouvai qu'elle tenait au fond de son naturel et de son humeur, dont je n'avais encore aucune idée, et qu'à cette occasion je commençai à pénétrer. Il associait ce travail à un amusement dans lequel je le suivis avec une égale attention. Ses longs séjours à la campagne lui avaient donné du goût pour l'étude des plantes; il continuait de se livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de succès; soit que sa mémoire

défaillante commençât à lui refuser tout service ; soit, comme je crus le remarquer, qu'il se fît de cette occupation plutôt un jeu d'enfant qu'une étude véritable. Il s'attachait plus à faire de jolis herbiers qu'à classer et caractériser les genres et les espèces. Il employait un temps et des soins incroyables à dessécher et applatir des rameaux, à étendre et déployer de petits feuillages, à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles : de sorte que, collant avec soin ces fragmens sur des papiers qu'il ornait de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignait l'éclat de la miniature, et le charme de l'imitation.

Je l'ai vu s'attiédir enfin sur cet amusement, devenu trop fatigant pour son âge, trop coûteux pour sa bourse, et qui lui prenait un temps nécessaire dont il ne le dédommageait pas. Peut-être nos liaisons ont-elles contribué à l'en détacher. On voit que la contemplation de la nature eut toujours un grand attrait pour son cœur ; il y trouvait un supplément aux attachemens dont il avait besoin : mais il eût laissé le supplément pour la chose, s'il en avait eu le choix, et il ne se réduisit à converser avec les plantes qu'après de vains efforts pour converser avec des

humains. Je quitterai volontiers, m'a-t-il dit, la société des végétaux pour celle des hommes, au premier espoir d'en retrouver.

Mes premières recherches m'ayant jeté dans les détails de sa vie domestique, je m'y suis particulièrement attaché, persuadé que j'en tirerais pour mon objet des lumières plus sûres que de tout ce qu'il pouvait avoir dit ou fait en public, et que d'ailleurs je n'avais pas vu moi-même. C'est dans la familiarité d'un commerce intime, dans la continuité de la vie privée, qu'un homme à la longue se laisse voir tel qu'il est; quand le ressort de l'attention sur soi se relâche, et qu'oubliant le reste du monde on se livre à l'impulsion du moment. Cette méthode est sûre, mais longue et pénible : elle demande une patience et une assiduité que peut soutenir le seul vrai zèle de la justice et de la vérité, et dont on se dispense aisément en substituant quelque remarque fortuite et rapide aux observations lentes mais solides que donne un examen égal et suivi.

J'ai donc regardé s'il régnait chez lui du désordre ou de la règle, de la gêne ou de la liberté; s'il était sobre ou dissolu, sensuel ou grossier; si ses goûts étaient dépravés ou

sains; s'il était sombre ou gai dans ses repas, dominé par l'habitude ou sujet aux fantaisies, chiche ou prodigue dans son ménage, entier, impérieux, tyran dans sa petite sphère d'autorité, ou trop doux peut-être au contraire et trop mou, craignant les dissentions encore plus qu'il n'aime l'ordre, et souffrant pour la paix les choses les plus contraires à son goût et à sa volonté; comment il supporte l'adversité, le mépris, la haine publique; quelles sortes d'affections lui sont habituelles; quels genres de peine ou de plaisir altèrent le plus son humeur. Je l'ai suivi dans sa plus constante manière d'être, dans ces petites inégalités, non moins inévitables, non moins utiles peut-être dans le calme de la vie privée, que de légères variations de l'air et du vent dans celui des beaux jours. J'ai voulu voir comment il se fâche et comment il s'appaise, s'il exhale ou contient sa colère; s'il est rancunier ou emporté, facile ou difficile à appaiser; s'il aggrave ou répare ses torts, s'il sait endurer et pardonner ceux des autres; s'il est doux et facile à vivre, ou dur et fâcheux dans le commerce familier; s'il aime à s'épancher au-dehors, ou à se concentrer en lui-même; si son cœur s'ouvre

aisément ou se ferme aux caresses ; s'il est toujours prudent, circonspect, maître de lui-même, ou si se laissant dominer par ses mouvemens, il montre indiscrétement chaque sentiment dont il est ému. Je l'ai pris dans les situations d'esprit les plus diverses, les plus contraires qu'il m'a été possible de saisir ; tantôt calme et tantôt agité ; dans un transport de colère et dans une effusion d'attendrissement ; dans la tristesse et l'abattement de cœur ; dans ces courts mais doux momens de joie que la nature lui fournit encore et que les hommes n'ont pu lui ôter ; dans la gaieté d'un repas un peu prolongé ; dans ces circonstances imprévues où un homme ardent n'a pas le temps de se déguiser, et où le premier mouvement de la nature prévient toute réflexion. En suivant tous les détails de sa vie, je n'ai point négligé ses discours, ses maximes, ses opinions ; je n'ai rien omis pour bien connaître ses vrais sentimens sur les matières qu'il traite dans ses écrits. Je l'ai sondé sur la nature de l'ame, sur l'existence de Dieu, sur la moralité de la vie humaine, sur le vrai bonheur, sur ce qu'il pense de la doctrine à la mode et de ses auteurs, enfin sur tout ce qui peut faire connaître avec

les vrais sentimens d'un homme sur l'usage de cette vie et sur sa destination, ses vrais principes de conduite. J'ai soigneusement comparé tout ce qu'il m'a dit avec ce que j'ai vu de lui dans la pratique, n'admettant jamais pour vrai que ce que cette épreuve a confirmé.

Je l'ai particulièrement étudié par les côtés qui tiennent à l'amour-propre ; bien sûr qu'un orgueil irascible au point d'en avoir fait un monstre, doit avoir de fortes et fréquentes explosions difficiles à contenir, et impossibles à déguiser aux yeux d'un homme attentif à l'examiner par ce côté-là, sur-tout dans la position cruelle où je le trouvais.

Par les idées dont un homme pétri d'amour-propre s'occupe le plus souvent, par les sujets favoris de ses entretiens, par l'effet inopiné des nouvelles imprévues, par la manière de s'affecter des propos qu'on lui tient, par les impressions qu'il reçoit de la contenance et du ton des gens qui l'approchent, par l'air dont il entend louer ou décrier ses ennemis ou ses rivaux, par la façon dont il en parle lui-même, par le degré de joie ou de tristesse dont l'affectent leurs prospérités ou leurs revers, on peut à la longue le pénétrer et lire

dans son ame, sur-tout lorsqu'un tempérament ardent lui ôte le pouvoir de réprimer ses premiers mouvemens, (si tant est néanmoins qu'un tempérament ardent et un violent amour-propre puissent compatir ensemble dans un même cœur). Mais c'est sur-tout en parlant des talens et des livres que les auteurs se contiennent le moins et se décèlent le mieux : c'est aussi par-là que je n'ai pas manqué d'examiner celui-ci. Je l'ai mis souvent et vu mettre par d'autres sur ce chapître en divers temps et à diverses occasions : j'ai sondé ce qu'il pensait de la gloire littéraire, quel prix il donnait à sa jouissance, et ce qu'il estimait le plus en fait de réputation, de celle qui brille par les talens ou de celle moins éclatante que donne un caractère estimable. J'ai voulu voir s'il était curieux de l'histoire des réputations naissantes ou déclinantes, s'il épluchait malignement celles qui fesaient le plus de bruit, comment il s'affectait des succès ou des chutes des livres et des auteurs, et comment il supportait pour sa part les dures censures des critiques, les malignes louanges des rivaux, et le mépris affecté des brillans écrivains de ce siècle. Enfin je l'ai examiné par tous les sens où mes re-

gards ont pu pénétrer ; et sans chercher à rien interpréter selon mon désir, mais éclairant mes observations les unes par les autres pour découvrir la vérité, je n'ai pas un instant oublié dans mes recherches qu'il y allait du destin de ma vie à ne pas me tromper dans ma conclusion.

LE FRANÇAIS.

Je vois que vous avez regardé à beaucoup de choses ; apprendrai-je enfin ce que vous avez vu ?

ROUSSEAU.

Ce que j'ai vu est meilleur à voir qu'à dire. Ce que j'ai vu me suffit, à moi qui l'ai vu, pour déterminer mon jugement, mais non pas à vous pour déterminer le vôtre sur mon rapport : car il a besoin d'être vu pour être cru ; et après la façon dont vous m'aviez prévenu, je ne l'aurais pas cru moi-même sur le rapport d'autrui. Ce que j'ai vu ne sont que des choses bien communes en apparence, mais très-rares en effet. Ce sont des récits qui d'ailleurs conviendraient mal dans ma bouche ; et pour les faire avec bienséance, il faudrait être un autre que moi.

LE FRANÇAIS.

Comment, Monsieur ! espérez-vous me donner ainsi le change ? remplissez-vous ainsi vos engagemens, et ne tirerai-je aucun fruit du conseil que je vous ai donné ? Les lumières qu'il vous a procurées ne doivent-elles pas nous être communes ; et après avoir ébranlé la persuasion où j'étais, vous croyez-vous permis de me laisser les doutes que vous avez fait naître, si vous avez de quoi m'en tirer ?

ROUSSEAU.

Il vous est aisé d'en sortir à mon exemple en prenant pour vous-même ce conseil que vous dites m'avoir donné. Il est malheureux pour *J. J.* que *Rousseau* ne puisse dire tout ce qu'il sait de lui. Ces déclarations sont désormais impossibles parce qu'elles seraient inutiles, et que le courage de les faire ne m'attirerait que l'humiliation de n'être pas cru.

Voulez-vous, par exemple, avoir une idée sommaire de mes observations ? prenez directement et en tout, tant en bien qu'en mal, le contre-pied du *J. J.* de vos messieurs, vous aurez très-exactement celui que j'ai

trouvé. Le leur est cruel, féroce et dur jusqu'à la dépravation ; le mien est doux et compatissant jusqu'à la faiblesse. Le leur est intraitable, inflexible, et toujours repoussant ; le mien est facile et mou, ne pouvant résister aux caresses qu'il croit sincères, et se laissant subjuguer, quand on sait s'y prendre, par les gens mêmes qu'il n'estime pas. Le leur misanthrope, farouche, déteste les hommes ; le mien humain jusqu'à l'excès, et trop sensible à leurs peines, s'affecte autant des maux qu'ils se font entr'eux que de ceux qu'ils lui font à lui-même. Le leur ne songe qu'à faire du bruit dans le monde aux dépens du repos d'autrui et du sien ; le mien préfère le repos à tout, et voudrait être ignoré de toute la terre pourvu qu'on le laissât en paix dans son coin. Le leur, dévoré d'orgueil et du plus intolérant amour-propre, est tourmenté de l'existence de ses semblables, et voudrait voir tout le genre-humain s'anéantir devant lui ; le mien s'aimant sans se comparer n'est pas plus susceptible de vanité que de modestie : content de sentir ce qu'il est, il ne cherche point quelle est sa place parmi les hommes ; et je suis sûr que de sa vie il ne lui entra dans l'esprit de se mesurer avec un

autre pour savoir lequel était le plus grand ou le plus petit. Le leur, plein de ruse et d'art pour en imposer, voile ses vices avec la plus grande adresse et cache sa méchanceté sous une candeur apparente ; le mien emporté, violent même dans ses premiers momens plus rapides que l'éclair, passe sa vie à faire de grandes et courtes fautes, et à les expier par de vifs et longs repentirs : au surplus sans prudence, sans présence d'esprit, et d'une balourdise incroyable, il offense quand il veut plaire, et dans sa naïveté plutôt étourdie que franche, dit également ce qui lui sert et qui lui nuit sans même en sentir la différence. Enfin le leur est un esprit diabolique, aigu, pénétrant; le mien ne pensant qu'avec beaucoup de lenteur et d'efforts en craint la fatigue, et souvent n'entendant les choses les plus communes qu'en y rêvant à son aise et seul, peut à peine passer pour un homme d'esprit.

N'est-il pas vrai que si je multipliais ces oppositions, comme je le pourrais faire, vous les prendriez pour des jeux d'imagination qui n'auraient aucune réalité? et cependant je ne vous dirais rien qui ne fût, non comme à vous affirmé par d'autres, mais attesté par

ma propre conscience. Cette manière simple mais peu croyable de démentir les assertions bruyantes des gens passionnés, par les observations paisibles mais sûres d'un homme impartial, serait donc inutile et ne produirait aucun effet. D'ailleurs la situation de *J. J.* à certains égards est même trop incroyable pour pouvoir être bien dévoilée. Cependant pour le bien connaître, il faudrait le connaître à fond; il faudrait connaître et ce qu'il endure et ce qui le lui fait supporter. Or tout cela ne peut bien se dire: pour le croire il faut l'avoir vu.

Mais essayons s'il n'y aurait point quelqu'autre route aussi droite et moins traversée pour arriver au même but; s'il n'y aurait point quelque moyen de vous faire sentir tout d'un coup, par une impression simple et immédiate, ce que, dans les opinions où vous êtes, je ne saurais vous persuader en procédant graduellement, sans attaquer sans cesse par des négations dures les tranchantes assertions de vos messieurs. Je voudrais tâcher pour cela de vous esquisser ici le portrait de *J. J.* tel qu'après un long examen de l'original l'idée s'en est empreinte dans mon esprit. D'abord vous pourrez comparer ce portrait à celui qu'ils en ont tracé, juger lequel des

deux est le plus lié dans ses parties et paraît former le mieux un seul tout, lequel explique le plus naturellement et le plus clairement la conduite de celui qu'il représente, ses goûts, ses habitudes, et tout ce qu'on connaît de lui, non-seulement depuis qu'il a fait des livres, mais dès son enfance et de tous les tems; après quoi, il ne tiendra qu'à vous de vérifier par vous-même si j'ai bien ou mal vu.

LE FRANÇAIS.

Rien de mieux que tout cela. Parlez donc; je vous écoute.

ROUSSEAU.

De tous les hommes que j'ai connus, celui dont le caractère dérive le plus pleinement de son seul tempérament est *J. J.* Il est ce que l'a fait la nature: l'éducation ne l'a que bien peu modifié. Si dès sa naissance ses facultés et ses forces s'étaient tout-à-coup développées, dès-lors on l'eût trouvé tel à-peu-près qu'il fut dans son âge mûr; et maintenant après soixante ans de peines et de misères, le temps, l'adversité, les hommes, l'ont encore très-peu changé. Tandis que son corps vieillit et se casse, son cœur reste jeune toujours; il

garde encore les mêmes goûts, les mêmes passions de son jeune âge, et jusqu'à la fin de sa vie il ne cessera d'être un vieux enfant.

Mais ce tempérament qui lui a donné sa forme morale a des singularités qui, pour être démêlées, demandent une attention plus suivie que le coup-d'œil suffisant qu'on jette sur un homme qu'on croit connaître et qu'on a déjà jugé. Je puis même dire que c'est par son extérieur vulgaire et par ce qu'il a de plus commun qu'en y regardant mieux je l'ai trouvé le plus singulier. Ce paradoxe s'éclaircira de lui-même à mesure que vous m'écouterez,

Si, comme je vous l'ai dit, je fus surpris au premier abord de le trouver si différent de ce que je me l'étais figuré sur vos récits, je le fus bien plus du peu d'éclat pour ne pas dire de la bêtise de ses entretiens; moi qui ayant eu à vivre avec des gens-de-lettres les ai toujours trouvés brillans, élancés, sentencieux comme des oracles, subjuguant tout par leur docte faconde, et par la hauteur de leurs décisions. Celui-ci ne disant guère que des choses communes, et les disant sans précision, sans finesse et sans force, paraît toujours fatigué, soit de parler, même en

parlant peu, soit de la peine d'entendre; souvent même n'entendant point, si-tôt qu'on dit des choses un peu fines, et n'y répondant jamais à propos. Que s'il lui vient par hasard quelque mot heureusement trouvé, il en est si aise, que pour avoir quelque chose à dire il le répète éternellement. On le prendrait dans la conversation, non pour un penseur plein d'idées vives et neuves, pensant avec force et s'exprimant avec justesse, mais pour un écolier embarrassé du choix de ses termes, et subjugué par la suffisance des gens qui en savent plus que lui. Je n'avais jamais vu ce maintien timide et gêné dans nos moindres barbouilleurs de brochures, comment le concevoir dans un auteur qui, foulant aux pieds les opinions de son siècle, semblait en toute chose moins disposé à recevoir la loi qu'à la faire? S'il n'eût fait que dire des choses triviales et plates, j'aurais pu croire qu'il fesait l'imbécille pour dépayser les espions dont il se sent entouré; mais quels que soient les gens qui l'écoutent, loin d'user avec eux de la moindre précaution, il lâche étourdiment cent propos inconsidérés qui donnent sur lui de grandes prises, non qu'au fond ces propos soient répréhensibles, mais parce qu'il est possible de leur donner un

mauvais sens, qui, sans lui être venu dans l'esprit, ne manque pas de se présenter par préférence à celui des gens qui l'écoutent, et qui ne cherchent que cela. En un mot, je l'ai presque toujours trouvé pesant à penser, mal-adroit à dire, se fatiguant sans cesse à chercher le mot propre qui ne lui venait jamais, et embrouillant des idées déjà peu claires par une mauvaise manière de les exprimer. J'ajoute en passant que si dans nos premiers entretiens j'avais pu deviner cet extrême embarras de parler, j'en aurais tiré sur vos propres argumens une preuve nouvelle qu'il n'avait pas fait ses livres. Car si, selon vous, déchiffrant si mal la musique, il n'en avait pu composer, à plus forte raison sachant si mal parler, il n'avait pu si bien écrire.

Une pareille ineptie était déjà fort étonnante dans un homme assez adroit, pour avoir trompé quarante ans par de fausses apparences tous ceux qui l'ont approché; mais ce n'est pas tout. Ce même homme dont l'œil terne et la physionomie effacée semble dans les entretiens indifférens n'annoncer que de la stupidité, change tout-à-coup d'air et de maintien, si-tôt qu'une matière intéressante pour lui le tire de sa léthargie. On voit sa

physionomie éteinte s'animer, se vivifier, devenir parlante, expressive, et promettre de l'esprit. A juger par l'éclat qu'ont encore alors ses yeux à son âge, dans sa jeunesse ils ont dû lancer des éclairs. A son geste impétueux, à sa contenance agitée on voit que son sang bouillonne, on croirait que des traits de feu vont partir de sa bouche, et point du tout; toute cette effervescence ne produit que des propos communs, confus, mal ordonnés, qui sans être plus expressifs qu'à l'ordinaire, sont seulement plus inconsidérés. Il élève beaucoup la voix; mais ce qu'il dit devient plus bruyant sans être plus vigoureux. Quelquefois, cependant, je lui ai trouvé de l'énergie dans l'expression; mais ce n'était jamais au moment d'une explosion subite; c'était seulement lorsque cette explosion ayant précédé, avait déjà produit son premier effet. Alors cette émotion prolongée, agissant avec plus de règle, semblait agir avec plus de force et lui suggérait des expressions vigoureuses pleines du sentiment dont il était encore agité. J'ai compris par-là comment cet homme pouvait, quand son sujet échauffait son cœur, écrire avec force, quoiqu'il parlât faiblement, et comment sa plume

devait mieux que sa langue parler le langage des passions.

LE FRANÇAIS.

Tout cela n'est pas si contraire que vous pensez aux idées qu'on m'a données de son caractère. Cet embarras d'abord et cette timidité que vous lui attribuez sont reconnus maintenant dans le monde pour être les plus sûres enseignes de l'amour-propre et de l'orgueil.

ROUSSEAU.

D'où il suit que nos petits pâtres et nos pauvres villageoises regorgent d'amour-propre, et que nos brillans académiciens, nos jeunes abbés et nos dames du grand air sont des prodiges de modestie et d'humilité. Oh malheureuse nation où toutes les idées de l'aimable et du bon sont renversées, et où l'arrogant amour-propre des gens du monde transforme en orgueil et en vice les vertus qu'ils foulent aux pieds!

LE FRANÇAIS.

Ne vous échauffez pas. Laissons ce nouveau paradoxe sur lequel on peut disputer, et revenons à la sensibilité de notre homme,

dont vous convenez vous-même, et qui se déduit de vos observations. D'une profonde indifférence sur tout ce qui ne touche pas son petit individu, il ne s'anime jamais que pour son propre intérêt. Mais toutes les fois qu'il s'agit de lui, la violente intensité de son amour-propre doit en effet l'agiter jusqu'au transport; et ce n'est que quand cette agitation se modère qu'il commence d'exhaler sa bile et sa rage, qui dans les premiers momens se concentre avec force autour de son cœur.

ROUSSEAU.

Mes observations dont vous tirez ce résultat m'en fournissent un tout contraire. Il est certain qu'il ne s'affecte pas généralement comme tous nos auteurs de toutes les questions un peu fines qui se présentent, et qu'il ne suffit pas, pour qu'une discussion l'intéresse, que l'esprit puisse y briller. J'ai toujours vu, j'en conviens, que, pour vaincre sa paresse à parler et l'émouvoir dans la conversation, il fallait un autre intérêt que celui de la vanité du babil; mais je n'ai guère vu que cet intérêt capable de l'animer fût son intérêt propre, celui de son individu.

Au contraire, quand il s'agit de lui, soit qu'on le cajole par des flatteries, soit qu'on cherche à l'outrager à mots couverts, je lui ai toujours trouvé un air nonchalant et dédaigneux, qui ne montrait pas qu'il fît un grand cas de tous ces discours, ni de ceux qui les lui tenaient, ni de leurs opinions sur son compte : mais l'intérêt plus grand, plus noble qui l'anime et le passionne est celui de la justice et de la vérité, et je ne l'ai jamais vu écouter de sang-froid toute doctrine qu'il crût nuisible au bien public. Son embarras de parler peut souvent l'empêcher de se commettre, lui et la bonne cause, vis-à-vis ces brillans péroreurs qui savent habiller en termes séduisans et magnifiques leur cruelle philosophie : mais il est aisé de voir alors l'effort qu'il fait pour se taire, et combien son cœur souffre à laisser propager des erreurs qu'il croit funestes au genre-humain. Défenseur indiscret du faible et de l'opprimé qu'il ne connaît même pas, je l'ai vu souvent rompre impétueusement en visière au puissant oppresseur qui, sans paraître offensé de son audace, s'apprêtait sous l'air de la modération à lui faire payer cher un jour cette incartade : de sorte que

tandis qu'au zèle emporté de l'un on le prend pour un furieux, l'autre en méditant en secret des noirceurs paraît un sage qui se possède ; et voilà comment, jugeant toujours sur les apparences, les hommes le plus souvent prennent le contre-pied de la vérité.

Je l'ai vu se passionner de même, et souvent jusqu'aux larmes, pour les choses bonnes et belles dont il était frappé dans les merveilles de la nature, dans les œuvres des hommes, dans les vertus, dans les talens, dans les beaux-arts, et généralement dans tout ce qui porte un caractère de force, de grâce, ou de vérité, digne d'émouvoir une ame sensible. Mais, sur-tout, ce que je n'ai vu qu'en lui seul au monde, c'est un égal attachement pour les productions de ses plus cruels ennemis, et même pour celles qui déposaient contre ses propres idées, lorsqu'il y trouvait les beautés faites pour toucher son cœur, les goûtant avec le même plaisir, les louant avec le même zèle que si son amour-propre n'en eût point reçu d'atteinte, que si l'auteur eût été son meilleur ami, et s'indignant avec le même feu des cabales faites pour leur ôter avec les suffrages du

public le prix qui leur était dû. Son grand malheur est que tout cela n'est jamais réglé par la prudence, et qu'il se livre impétueusement au mouvement dont il est agité, sans en prévoir l'effet et les suites, ou sans s'en soucier. S'animer modérément n'est pas une chose en sa puissance : il faut qu'il soit de flamme ou de glace ; quand il est tiède il est nul.

Enfin j'ai remarqué que l'activité de son ame durait peu, qu'elle était courte à proportion qu'elle était vive, que l'ardeur de ses passions les consumait, les dévorait elles-mêmes ; et qu'après de fortes et rapides explosions elles s'anéantissaient aussi-tôt, et le laissaient retomber dans ce premier engourdissement, qui le livre au seul empire de l'habitude et me paraît être son état permanent et naturel.

Voilà le précis des observations d'où j'ai tiré la connaissance de sa constitution physique, et par des conséquences nécessaires, confirmées par sa conduite en toute chose, celle de son vrai caractère. Ces observations et les autres qui s'y rapportent offrent pour résultat un tempérament mixte formé d'élémens qui paraissent contraires ; un cœur sensible,

sensible, ardent ou très-inflammable ; un cerveau compacte et lourd, dont les parties solides et massives ne peuvent être ébranlées que par une agitation du sang vive et prolongée. Je ne cherche point à lever en physicien ces apparentes contradictions ; et que m'importe ? Ce qui m'importait, était de m'assurer de leur réalité, et c'est aussi tout ce que j'ai fait. Mais ce résultat, pour paraître à vos yeux dans tout son jour, a besoin des explications que je vais tâcher d'y joindre.

J'ai souvent ouï reprocher à *J. J.*, comme vous venez de faire, un excès de sensibilité, et tirer de-là l'évidente conséquence qu'il était un monstre. C'est sur-tout le but d'un nouveau livre anglais intitulé *recherches sur l'âme*, où, à la faveur de je ne sais combien de beaux détails anatomiques, et tout-à-fait concluans, on prouve qu'il n'y a point d'ame, puisque l'auteur n'en a point vu à l'origine des nerfs ; et l'on établit en principe que la sensibilité dans l'homme est la seule cause de ses vices et de ses crimes, et qu'il est méchant en raison de cette sensibilité, quoique par une exception à la règle l'auteur accorde que cette même sensibilité peut quel-

quefois engendrer des vertus. Sans disputer sur la doctrine. impartiale du philosophe chirurgien, tâchons de commencer par bien entendre ce mot de *sensibilité*, auquel ; faute de notions exactes, on applique à chaque instant des idées si vagues et souvent contradictoires.

La sensibilité est le principe de toute action. Un être, quoique animé, qui ne sentirait rien, n'agirait point : car où serait pour lui le motif d'agir ? Dieu lui-même est sensible puisqu'il agit. Tous les hommes sont donc sensibles, et peut-être au même degré, mais non pas de la même manière. Il y a une sensibilité physique et organique, qui, purement passive, paraît n'avoir pour fin que la conservation de notre corps et celle de notre espèce par les directions du plaisir et de la douleur. Il y a une autre sensibilité que j'appelle active et morale, qui n'est autre chose que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous sont étrangers. Celle-ci, dont l'étude des paires de nerfs ne donne pas la connaissance, semble offrir dans les ames une analogie assez claire avec la faculté attractive des corps. Sa force est en raison des rapports que nous sentons entre nous

et les autres êtres ; et, selon la nature de ces rapports, elle agit tantôt positivement par attraction, tantôt négativement par répulsion, comme un aimant par ses pôles. L'action positive ou attirante est l'œuvre simple de la nature qui cherche à étendre et renforcer le sentiment de notre être ; la négative ou repoussante, qui comprime et retrécit celui d'autrui, est une combinaison que la réflexion produit. De la première naissent toutes les passions aimantes et douces, de la seconde toutes les passions haineuses et cruelles. Veuillez, monsieur, vous rappeler ici, avec les distinctions faites dans nos premiers entretiens entre l'amour de soi-même et l'amour-propre, la manière dont l'un et l'autre agissent sur le cœur humain. La sensibilité positive dérive immédiatement de l'amour de soi. Il est très-naturel que celui qui s'aime cherche à étendre son être et ses jouissances, et à s'approprier par l'attachement ce qu'il sent devoir être un bien pour lui : ceci est une pure affaire de sentiment où la réflexion n'entre pour rien. Mais si-tôt que cet amour absolu dégénère en amour-propre et comparatif, il produit la sensibilité négative ; parce

qu'aussi-tôt qu'on prend l'habitude de se mesurer avec d'autres, et de se transporter hors de soi pour s'assigner la première et meilleure place, il est impossible de ne pas prendre en aversion tout ce qui nous surpasse, tout ce qui nous rabaisse, tout ce qui nous comprime, tout ce qui étant quelque chose nous empêche d'être tout. L'amour-propre est toujours irrité ou mécontent, parce qu'il voudrait que chacun nous préférât à tout et à lui-même, ce qui ne se peut : il s'irrite des préférences qu'il sent que d'autres méritent, quand même ils ne les obtiendraient pas : il s'irrite des avantages qu'un autre a sur nous, sans s'appaiser par ceux dont il se sent dédommagé. Le sentiment de l'infériorité à un seul égard empoisonne alors celui de la supériorité à mille autres, et l'on oublie ce qu'on a de plus pour s'occuper uniquement de ce qu'on a de moins. Vous sentez qu'il n'y a pas à tout cela de quoi disposer l'ame à la bienveillance.

Si vous me demandez d'où naît cette disposition à se comparer, qui change une passion naturelle et bonne en une autre passion factice et mauvaise, je vous répondrai qu'elle

vient des relations sociales, du progrès des idées, et de la culture de l'esprit. Tant qu'occupé des seuls besoins absolus on se borne à rechercher ce qui nous est vraiment utile, on ne jette guère sur d'autres un regard oiseux : mais à mesure que la société se resserre par le lien des besoins mutuels, à mesure que l'esprit s'étend, s'exerce et s'éclaire, il prend plus d'activité, il embrasse plus d'objets, saisit plus de rapports, examine, compare ; dans ces fréquentes comparaisons, il n'oublie ni lui-même, ni ses semblables, ni la place à laquelle il prétend parmi eux. Dès qu'on a commencé de se mesurer ainsi l'on ne cesse plus, et le cœur ne sait plus s'occuper désormais qu'à mettre tout le monde au-dessous de nous. Aussi remarque-t-on généralement, en confirmation de cette théorie, que les gens d'esprit, et sur-tout les gens-de-lettres, sont de tous les hommes ceux qui ont une plus grande intensité d'amour-propre, les moins portés à aimer, les plus portés à haïr.

Vous me direz peut-être que rien n'est plus commun que des sots pétris d'amour-propre. Cela n'est vrai qu'en distinguant. Fort souvent les sots sont vains, mais rare-

ment ils sont jaloux, parce que se croyant bonnement à la première place, ils sont toujours très-contens de leur lot. Un homme d'esprit n'a guère le même bonheur ; il sent parfaitement, et ce qui lui manque, et l'avantage qu'en fait de mérite ou de talens un autre peut avoir sur lui. Il n'avoue cela qu'à lui-même, mais il le sent en dépit de lui, et voilà ce que l'amour-propre ne pardonne point.

Ces éclaircissemens m'ont paru nécessaires pour jeter du jour sur ces imputations de sensibilité, tournées par les uns en éloges et par les autres en reproches, sans que les uns ni les autres sachent trop ce qu'ils veulent dire par-là, faute d'avoir conçu qu'il est des genres de sensibilité de nature différente et même contraires, qui ne sauraient s'allier ensemble dans un même individu. Passons maintenant à l'application.

Jean-Jacques m'a paru doué de la sensibilité physique à un assez haut degré. Il dépend beaucoup de ses sens, et il en dépendrait bien davantage si la sensibilité morale n'y fesait souvent diversion ; et c'est même encore souvent par celle-ci que l'autre l'affecte si vivement. De beaux sons, un beau ciel, un

beau paysage, un beau lac, des fleurs, des parfums, de beaux yeux, un doux regard; tout cela ne réagit si fort sur ses sens, qu'après avoir percé par quelque côté jusqu'à son cœur. Je l'ai vu faire deux lieues par jour durant presque tout un printemps pour aller écouter à Berci le rossignol à son aise : il fallait l'eau, la verdure, la solitude et les bois, pour rendre le chant de cet oiseau touchant à son oreille, et la campagne elle-même aurait moins de charmes à ses yeux, s'il n'y voyait les soins de la mère commune qui se plaît à parer le séjour de ses enfans. Ce qu'il y a de mixte dans la plupart de ses sensations les tempère, et ôtant à celles qui sont purement matérielles l'attrait séducteur des autres, fait que toutes agissent sur lui plus modérément. Ainsi sa sensualité, quoique vive, n'est jamais fougueuse; et sentant moins les privations que les jouissances, il pourrait se dire en un sens plutôt tempérant que sobre. Cependant l'abstinence totale peut lui coûter quand l'imagination le tourmente, au-lieu que la modération ne lui coûte plus rien dans ce qu'il possède, parce qu'alors l'imagination n'agit plus. S'il aime à jouir, c'est seulement après avoir désiré,

et il n'attend pas pour cesser que le désir cesse, il suffit qu'il soit attiédi. Ses goûts sont sains, délicats même, mais non pas raffinés. Le bon vin, les bons mets lui plaisent fort, mais il aime par préférence ceux qui sont simples, communs, sans apprêt, mais choisis dans leur espèce, et ne fait aucun cas en aucune chose du prix que donne uniquement la rareté. Il hait les mets fins et la chère trop recherchée. Il entre bien rarement chez lui du gibier, et il n'y en entrerait jamais s'il y était mieux le maître. Ses repas, ses festins sont d'un plat unique et toujours le même, jusqu'à ce qu'il soit achevé. En un mot, il est sensuel plus qu'il ne faudrait peut-être, mais pas assez pour n'être que cela. On dit du mal de ceux qui le sont; cependant ils suivent dans toute sa simplicité l'instinct de la nature, qui nous porte à rechercher ce qui nous flatte et à fuir ce qui nous répugne : je ne vois pas quel mal produit un pareil penchant. L'homme sensuel, est l'homme de la nature; l'homme réfléchi est celui de l'opinion; c'est celui-ci qui est dangereux. L'autre ne peut jamais l'être, quand même il tomberait dans l'excès. Il est vrai qu'il faut borner ce mot de sensualité

à l'acception que je lui donne, et ne pas l'étendre à ces voluptueux de parade qui sefont une vanité de l'être, ou qui, pour vouloir passer les limites du plaisir, tombent dans la dépravation, ou qui, dans les raffinemens du luxe cherchant moins les charmes de la jouissance que ceux de l'exclusion, dédaignent les plaisirs dont tout homme a le choix, et se bornent à ceux qui font envie au peuple.

Jean-Jacques esclave de ses sens ne s'affecte pas néanmoins de toutes les sensations, et pour qu'un objet lui fasse impression, il faut qu'à la simple sensation se joigne un sentiment distinct de plaisir ou de peine, qui l'attire ou qui le repousse. Il en est de même des idées qui peuvent frapper son cerveau ; si l'impression n'en pénètre jusqu'à son cœur, elle est nulle. Rien d'indifférent pour lui ne peut rester dans sa mémoire, et à peine peut-on dire qu'il apperçoive ce qu'il ne fait qu'appercevoir. Tout cela fait qu'il n'y eut jamais sur la terre d'homme moins curieux des affaires d'autrui, et de ce qui ne le touche en aucune sorte, ni de plus mauvais observateur, quoiqu'il ait cru longtemps en être un très-bon, parce qu'il croyait toujours bien voir quand il ne fesait que sen-

tir vivement. Mais celui qui ne sait voir que les objets qui le touchent en détermine mal les rapports, et quelque délicat que soit le toucher d'un aveugle, il ne lui tiendra jamais lieu de deux bons yeux. En un mot, tout ce qui n'est que de pure curiosité, soit dans les arts, soit dans le monde, soit dans la nature, ne tente, ni ne flatte *J. J.* en aucune sorte, et jamais on ne le verra s'en occuper volontairement un seul moment. Tout cela tient encore à cette paresse de penser qui déjà trop contrariée pour son propre compte, l'empêche d'être affecté des objets indifférens. C'est aussi par-là qu'il faut expliquer ces distractions continuelles, qui dans les conversations ordinaires l'empêchent d'entendre presque rien de ce qui se dit, et vont quelquefois jusqu'à la stupidité. Ces distractions ne viennent pas de ce qu'il pense à autre chose, mais de ce qu'il ne pense à rien, et qu'il ne peut supporter la fatigue d'écouter ce qu'il lui importe peu de savoir : il paraît distrait sans l'être et n'est exactement qu'engourdi.

De-là les imprudences et les balourdises qui lui échappent à tout moment, et qui lui ont fait plus de mal que ne lui en auraient fait les vices les plus odieux; car ces vices

l'auraient forcé d'être attentif sur lui-même pour les déguiser aux yeux d'autrui. Les gens adroits, faux, malfesans, sont toujours en garde, et ne donnent aucune prise sur eux par leurs discours. On est bien moins soigneux de cacher le mal quand on sent le bien qui le rachète, et qu'on ne risque rien à se montrer tel qu'on est. Quel est l'honnête homme qui n'ait ni vice ni défaut, et qui se mettant toujours à découvert, ne dise et ne fasse jamais de choses répréhensibles? L'homme rusé, qui ne se montre que tel qu'il veut qu'on le voie, n'en paraît point faire et n'en dit jamais, du-moins en public; mais défions-nous des gens parfaits. Même indépendamment des imposteurs qui le défigurent, *J.J.* eût toujours difficilement paru ce qu'il vaut, parce qu'il ne sait pas mettre son prix en montre, et que sa mal-adresse y met incessamment ses défauts. Tels sont en lui les effets bons et mauvais de la sensibilité physique.

Quant à la sensibilité morale, je n'ai connu aucun homme qui en fût autant subjugué, mais c'est ici qu'il faut s'entendre; car je n'ai trouvé en lui que celle qui agit positivement, qui vient de la nature, et que j'ai ci-devant

décrite. Le besoin d'attacher son cœur, satisfait avec plus d'empressement que de choix, a causé tous les malheurs de sa vie: mais quoiqu'il s'anime assez fréquemment et souvent très-vivement, je ne lui ai jamais vu de ces démonstrations affectées et convulsives, de ces singeries à la mode dont on nous fait des maladies de nerfs. Ses émotions s'apperçoivent, quoiqu'il ne s'agite pas; elles sont naturelles et simples comme son caractère: il est parmi tous ces énergumènes de sensibilité, comme une belle femme sans rouge, qui n'ayant que les couleurs de la nature, paraît pâle au milieu des visages fardés. Pour la sensibilité répulsive, qui s'exalte dans la société, (et dont je distingue l'impression vive et rapide du premier moment qui produit la colère et non pas la haine) je ne lui en ai trouvé des vestiges que par le côté qui tient à l'instinct moral, c'est-à-dire, que la haine de l'injustice et de la méchanceté peut bien lui rendre odieux l'homme injuste et le méchant, mais sans qu'il se mêle à cette aversion rien de personnel qui tienne à l'amour-propre. Rien de celui d'auteur et d'homme-de-lettres ne se fait sentir en lui. Jamais sentiment de haine et de jalousie contre aucun homme ne

prit

prit racine au fond de son cœur. Jamais on ne l'ouït dépriser ni rabaisser les hommes célèbres pour nuire à leur réputation. De sa vie, il n'a tenté, même dans ses courts succès, de se faire ni parti, ni prosélytes, ni de primer nulle part. Dans toutes les sociétés où il a vécu, il a toujours laissé donner le ton par d'autres, s'attachant lui-même des premiers à leur char, parce qu'il leur trouvait du mérite, et que leur esprit épargnait de la peine au sien; tellement que dans aucune de ces sociétés, on ne s'est jamais douté des talens prodigieux dont le public le gratifie aujourd'hui pour en faire les instrumens de ses crimes; et maintenant encore s'il vivait parmi des gens non prévenus, qui ne sussent point qu'il a fait des livres, je suis sûr que loin de l'en croire capable, tous s'accorderaient à ne lui trouver ni goût, ni vocation pour ce métier.

Ce même naturel ardent et doux se fait constamment sentir dans tous ses écrits comme dans ses discours. Il ne cherche ni n'évite de parler de ses ennemis. Quand il en parle, c'est avec une fierté sans dédain, avec une plaisanterie sans fiel, avec des reproches sans amertume, avec une franchise sans mali-

gnité. Et de même, il ne parle de ses rivaux de gloire, qu'avec des éloges mérités sous lesquels aucun venin ne se cache ; ce qu'on ne dira sûrement pas de ceux qu'ils font quelquefois de lui : mais ce que j'ai trouvé en lui de plus rare pour un auteur, et même pour tout homme sensible, c'est la tolérance la plus parfaite en fait de sentimens et d'opinions, et l'éloignement de tout esprit de parti, même en sa faveur; voulant dire en liberté son avis et ses raisons quand la chose le demande, et même quand son cœur s'échauffe, y mettant de la passion ; mais ne blâmant pas plus qu'on n'adopte pas son sentiment, qu'il ne souffre qu'on le lui veuille ôter, et laissant à chacun la même liberté de penser qu'il réclame pour lui-même. J'entends tout le monde parler de tolérance, mais je n'ai connu de vrai tolérant que lui seul.

Enfin l'espèce de sensibilité que j'ai trouvée en lui, peut rendre peu sages et très-malheureux ceux qu'elle gouverne, mais elle n'en fait ni des cerveaux brûlés, ni des monstres; elle en fait seulement des hommes inconséquens, et souvent en contradiction avec eux-mêmes, quand, unissant comme celui-ci un

cœur vif et un esprit lent, ils commencent par ne suivre que leurs penchans, et finissent par vouloir rétrograder, mais trop tard, quand leur raison plus tardive les avertit enfin qu'ils s'égarent.

Cette opposition entre les premiers élémens de sa constitution, se fait sentir dans la plupart des qualités qui en dérivent, et dans toute sa conduite. Il y a peu de suite dans ses actions, parce que ses mouvemens naturels et ses projets réfléchis ne le menant jamais sur la même ligne, les premiers le détournent à chaque instant de la route qu'il s'est tracée, et qu'en agissant beaucoup, il n'avance point. Il n'y a rien de grand, de beau, de généreux, dont par élans il ne soit capable; mais il se lasse bien vîte, et retombe aussi-tôt dans son inertie : c'est en vain que les actions nobles et belles sont quelques instans dans son courage; la paresse et la timidité qui succèdent bientôt, le retiennent, l'anéantissent, et voilà comment avec des sentimens quelquefois élevés et grands, il fut toujours petit et nul par sa conduite.

Voulez-vous donc connaître à fond sa conduite, ses mœurs? étudiez bien ses inclinations et ses goûts : cette connaissance vous

donnera l'autre parfaitement ; car jamais homme ne se conduisit moins sur des principes et des règles, et ne suivit plus aveuglément ses penchans. Prudence, raison, précaution, prévoyance ; tout cela ne sont pour lui que des mots sans effet. Quand il est tenté, il succombe ; quand il ne l'est pas, il reste dans sa langueur. Par-là vous voyez que sa conduite doit être inégale et sautillante, quelques instans impétueuse et presque toujours molle ou nulle. Il ne marche pas ; il fait des bonds, et retombe à la même place ; son activité même ne tend qu'à le ramener à celle dont la force des choses le tire ; et s'il n'était poussé que par son plus constant désir, il resterait toujours immobile. Enfin jamais il n'exista d'être plus sensible à l'émotion et moins formé pour l'action.

J. J. n'a pas toujours fui les hommes, mais il a toujours aimé la solitude. Il se plaisait avec les amis qu'il croyait avoir, mais il se plaisait encore plus avec lui-même. Il chérissait leur société ; mais il avait quelquefois besoin de se recueillir, et peut-être eût-il encore mieux aimé vivre toujours seul que toujours avec eux. Son affection pour le roman de Robinson, m'a fait juger qu'il ne se fût pas

cru si malheureux que lui, confiné dans son île déserte. Pour un homme sensible, sans ambition et sans vanité, il est moins cruel et moins difficile de vivre seul dans un désert que seul parmi ses semblables. Du reste, quoique cette inclination pour la vie retirée et solitaire n'ait certainement rien de méchant et de misanthrope, elle est néanmoins si singulière que je ne l'ai jamais trouvée à ce point qu'en lui seul, et qu'il en fallait absolument démêler la cause précise, ou renoncer à bien connaître l'homme dans lequel je la remarquais.

J'ai bien vu d'abord que la mesure des sociétés ordinaires, où règne une familiarité apparente et une réserve réelle, ne pouvait lui convenir. L'impossibilité de flatter son langage, et de cacher les mouvemens de son cœur, mettait de son côté un désavantage énorme vis-à-vis du reste des hommes qui, sachant cacher ce qu'ils sentent et ce qu'ils sont, se montrent uniquement comme il leur convient qu'on les voie. Il n'y avait qu'une intimité parfaite qui pût entr'eux et lui rétablir l'égalité : mais quand il l'y a mise, ils n'en ont mis eux que l'apparence; elle était de sa part une imprudence et de la leur une

embûche ; et cette tromperie dont il fut la victime, une fois sentie, a dû pour jamais le tenir éloigné d'eux.

Mais enfin perdant les douceurs de la société humaine, qu'a-t-il substitué qui pût l'en dédommager et lui faire préférer ce nouvel état à l'autre, malgré ses inconvéniens? Je sais que le bruit du monde effarouche les cœurs aimans et tendres, qu'ils se resserrent et se compriment dans la foule, qu'ils se dilatent et s'épanchent entr'eux, qu'il n'y a de véritable effusion que dans le tête-à-tête, qu'enfin cette intimité délicieuse qui fait la véritable jouissance de l'amitié, ne peut guère se former et se nourrir que dans la retraite; mais je sais aussi qu'une solitude absolue est un état triste et contraire à la nature; les sentimens affectueux nourrissent l'ame, la communication des idées avive l'esprit. Notre plus douce existence est relative et collective, et notre vrai *moi* n'est pas tout entier en nous. Enfin telle est la constitution de l'homme en cette vie, qu'on n'y parvient jamais à bien jouir de soi sans le concours d'autrui. Le solitaire *J. J.* devrait donc être sombre, taciturne, et vivre toujours mécontent. C'est en effet ainsi qu'il paraît dans tous ses portraits, et

c'est ainsi qu'on me l'a toujours dépeint depuis ses malheurs; même on lui fait dire dans une lettre imprimée, qu'il n'a ri dans toute sa vie que deux fois qu'il cite, et toutes deux d'un rire de méchanceté. Mais on me parlait jadis de lui tout autrement, et je l'ai vu tout autre lui-même si-tôt qu'il s'est mis à son aise avec moi. J'ai sur-tout été frappé de ne lui trouver jamais l'esprit si gai, si serein, que quand on l'avait laissé seul et tranquille, ou au retour de sa promenade solitaire, pourvu que ce ne fût pas un flagorneur qui l'accostât. Sa conversation était encore alors plus ouverte et plus douce qu'à l'ordinaire, comme serait celle d'un homme qui sort d'avoir du plaisir. De quoi s'occupait-il donc ainsi seul, lui qui, devenu la risée et l'horreur de ses contemporains, ne voit dans sa triste destinée que des sujets de larmes et de désespoir?

O Providence, ô nature, trésor du pauvre, ressource de l'infortuné; celui qui sent, qui connaît vos saintes lois et s'y confie, celui dont le cœur est en paix et dont le corps ne souffre pas, grâce à vous n'est point tout entier en proie à l'adversité! Malgré tous les complots des hommes, tous les succès des

méchans, il ne peut être absolument misérable. Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de cette vie, l'espérance l'en dédommage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'instant même; d'heureuses fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel, et que dis-je? lui seul est solidement heureux, puisque les biens terrestres peuvent à chaque instant échapper en mille manières à celui qui croit les tenir; mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à quiconque sait en jouir. Il les possède sans risque et sans crainte; la fortune et les hommes ne sauraient l'en dépouiller.

Faible ressource, allez-vous dire, que des visions contre une grande adversité! Eh, Monsieur, ces visions ont plus de réalité peut-être que tous les biens apparens dont les hommes font tant de cas, puisqu'ils ne portent jamais dans l'ame un vrai sentiment de bonheur, et que ceux qui les possèdent sont également forcés de se jeter dans l'avenir faute de trouver dans le présent des jouissances qui les satisfassent.

Si l'on vous disait qu'un mortel, d'ailleurs très-infortuné, passe régulièrement cinq ou six heures par jour dans des sociétés dé-

licieuses, composées d'hommes justes, vrais, gais, aimables, simples avec de grandes lumières, doux avec de grandes vertus; de femmes charmantes et sages, pleines de sentimens et de grâces, modestes sans grimace, badines sans étourderie, n'usant de l'ascendant de leur sexe, et de l'empire de leurs charmes que pour nourrir entre les hommes l'émulation des grandes choses et le zèle de la vertu; que ce mortel connu, estimé, chéri dans les sociétés d'élite, y vit avec tout ce qui les compose dans un commerce de confiance, d'attachement, de familiarité; qu'il y trouve à son choix des amis sûrs, des maîtresses fidelles, de tendres et solides amies qui valent peut-être encore mieux; pensez-vous que la moitié de chaque jour ainsi passé ne racheterait pas bien les peines de l'autre moitié? Le souvenir toujours présent d'une si douce vie et l'espoir assuré de son prochain retour n'adoucirait-il pas bien encore l'amertume du reste du temps; et croyez-vous qu'à tout prendre l'homme le plus heureux de la terre compte dans le même espace plus de momens aussi doux? Pour moi je pense, et vous penserez, je m'assure, que cet homme pourrait se flatter malgré ses peines de passer de cette

manière une vie aussi pleine de bonheur et de jouissance que tel autre mortel que ce soit. Hé bien, Monsieur, tel est l'état de *J. J.* au milieu de ses afflictions et de ses fictions, de ce *J. J.* si cruellement, si obstinément, si indignement noirci, flétri, diffamé, et qu'avec des soucis, des soins, des frais énormes, ses adroits, ses puissans persécuteurs travaillent depuis si long-temps sans relâche à rendre le plus malheureux des êtres. Au milieu de tous leurs succès il leur échappe, et se réfugiant dans les régions éthérées, il y vit heureux en dépit d'eux : jamais avec toutes leurs machines ils ne le poursuivront jusque-là.

Les hommes livrés à l'amour-propre et à son triste cortége, ne connaissent plus le charme et l'effet de l'imagination. Ils pervertissent l'usage de cette faculté consolatrice; au-lieu de s'en servir pour adoucir le sentiment de leurs maux, ils ne s'en servent que pour l'irriter. Plus occupés des objets qui les blessent que de ceux qui les flattent, ils voient par-tout quelque sujet de peine, ils gardent toujours quelque souvenir attristant; et quand ensuite ils méditent dans la solitude sur ce qui les a le plus affectés, leurs

cœurs ulcérés remplissent leur imagination de mille objets funestes. Les concurrences; les préférences, les jalousies, les rivalités, les offenses, les vengeances, les mécontentemens de toute espèce, l'ambition, les désirs, les projets, les moyens, les obstacles, remplissent de pensées inquiétantes les heures de leurs courts loisirs; et si quelque image agréable ose y paraître avec l'espérance, elle en est effacée ou obscurcie par cent images pénibles que le doute du succès vient bientôt y substituer.

Mais celui qui franchissant l'étroite prison de l'intérêt personnel et des petites passions terrestres, s'élève sur les aîles de l'imagination au-dessus des vapeurs de notre atmosphère, celui qui sans épuiser sa force et ses facultés à lutter contre la fortune et la destinée, sait s'élancer dans les régions éthérées, y planer et s'y soutenir par de sublimes contemplations, peut de-là braver les coups du sort et des insensés jugemens des hommes. Il est au-dessus de leurs atteintes, il n'a pas besoin de leur suffrage pour être sage, ni de leur faveur pour être heureux. Enfin tel est en nous l'empire de l'imagination et telle en est l'influence, que d'elle naissent non-seulement

les vertus et les vices, mais les biens et les maux de la vie humaine, et que c'est principalement la manière dont on s'y livre qui rend les hommes bons ou méchans, heureux ou malheureux ici-bas.

Un cœur actif et un naturel paresseux doivent inspirer le goût de la rêverie. Ce goût perce et devient une passion très-vive, pour peu qu'il soit secondé par l'imagination. C'est ce qui arrive très-fréquemment aux Orientaux; c'est ce qui est arrivé à *J. J.* qui leur ressemble à bien des égards. Trop soumis à ses sens pour pouvoir dans les jeux de la sienne en secouer le joug, il ne s'éleverait pas sans peine à des méditations purement abstraites, et ne s'y soutiendrait pas long-tems. Mais cette faiblesse d'entendement lui est peut-être plus avantageuse que ne serait une tête plus philosophique. Le concours des objets sensibles rend ses méditations moins sèches, plus douces, plus illusoires, plus appropriées à lui tout entier. La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, se peint à ses yeux des couleurs les plus vives, se peuple pour son usage d'êtres selon son cœur; et lequel est le plus consolant dans l'infortune de profondes conceptions qui fatiguent, ou

de riantes fictions qui ravissent, et transportent celui qui s'y livre au sein de la félicité ? Il raisonne moins, il est vrai, mais il jouit davantage : il ne perd pas un moment pour la jouissance, et si-tôt qu'il est seul il est heureux.

La rêverie, quelque douce qu'elle soit, épuise et fatigue à la longue ; elle a besoin de délassement. On le trouve en laissant reposer sa tête et livrant uniquement ses sens à l'impression des objets extérieurs. Le plus indifférent spectacle a sa douceur par le relâche qu'il nous procure ; et pour peu que l'impression ne soit pas tout-à-fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite suffit pour nous préserver d'un engourdissement léthargique, et nourrir en nous le plaisir d'exister sans donner de l'exercice à nos facultés. Le contemplatif *J. J.*, en tout autre temps si peu attentif aux objets qui l'entourent, a souvent grand besoin de ce repos et le goûte alors avec une sensualité d'enfant dont nos sages ne se doutent guère. Il n'aperçoit rien sinon quelque mouvement à son oreille ou devant ses yeux, mais c'en est assez pour lui. Non-seulement une parade de foire, une revue, un exercice, une procession l'amusent ;

mais la grue, le cabestan, le mouton, le jeu d'une machine quelconque, un bateau qui passe, un moulin qui tourne, un bouvier qui laboure, des joueurs de boule ou de battoir, la rivière qui court, l'oiseau qui vole, attachent ses regards. Il s'arrête même à des spectacles sans mouvement, pour peu que la variété y supplée. Des colifichets en étalage, des bouquins ouverts sur les quais et dont il ne lit que les titres, des images contre les murs qu'il parcourt d'un œil stupide, tout cela l'arrête et l'amuse quand son imagination fatiguée a besoin de repos. Mais nos modernes sages qui le suivent et l'épient dans tout ce badaudage, en tirent des conséquences à leur mode sur les motifs de son attention et toujours dans l'aimable caractère dont ils l'ont obligeamment gratifié. Je le vis un jour assez long-temps arrêté devant une gravure. De jeunes gens inquiets de savoir ce qui l'occupait si fort, mais assez polis contre l'ordinaire, pour ne pas s'aller interposer entre l'objet et lui, attendirent avec une risible impatience. Si-tôt qu'il partit, ils coururent à la gravure et trouvèrent que c'était le plan des attaques du fort de Kehl. Je les vis ensuite long-temps et vivement occupés d'un

entretien fort animé, dans lequel je compris qu'ils fatiguaient leur minerve à chercher quel crime on pouvait méditer en regardant le plan des attaques du fort de Kehl.

Voilà, Monsieur, une grande découverte et dont je me suis beaucoup félicité, car je la regarde comme la clef des autres singularités de cet homme. De cette pente aux douces rêveries j'ai vu dériver tous les goûts, tous les penchans, toutes les habitudes de *J. J.*, ses vices mêmes, et les vertus qu'il peut avoir. Il n'a guère assez de suite dans ses idées pour former de vrais projets; mais enflammé par la longue contemplation d'un objet, il fait parfois dans la chambre de fortes et promptes résolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue. Toute la vigueur de sa volonté s'épuise à résoudre; il n'en a plus pour exécuter. Tout suit en lui d'une première inconséquence. La même opposition qu'offrent les élémens de sa constitution se retrouve dans ses inclinations, dans ses mœurs, et dans sa conduite. Il est actif, ardent, laborieux, infatigable; il est indolent, paresseux, sans vigueur: il est fier, audacieux, téméraire; il est craintif, timide, embarrassé: il est froid, dédaigneux, rebu-

tant jusqu'à la dureté ; il est doux, caressant, facile jusqu'à la faiblesse, et ne sait pas se défendre de faire ou souffrir ce qui lui plaît le moins. En un mot il passe d'un extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité sans même remarquer ce passage ni se souvenir de ce qu'il était l'instant auparavant ; et pour rapporter ces effets divers à leurs causes primitives, il est lâche et mou tant que *la* seule raison l'excite, il devient tout de feu si-tôt qu'il est animé par quelque passion. Vous me direz que c'est comme cela que sont tous les hommes. Je pense tout le contraire, et vous ne penseriez pas ainsi vous-même si j'avais mis le mot *intérêt* à la place du mot *raison* qui dans le fond signifie ici la même chose : car qu'est-ce que la raison pratique, si ce n'est le sacrifice d'un bien présent et passager aux moyens de s'en procurer un jour de plus grands ou de plus solides ; et qu'est-ce que l'intérêt, si ce n'est l'augmentation et l'extension continuelles de ces mêmes moyens ? L'homme intéressé songe moins à jouir qu'à multiplier pour lui l'instrument des jouissances. Il n'a point proprement de passion non plus que l'avare, ou il les surmonte et travaille uniquement

par un excès de prévoyance à se mettre en état de satisfaire à son aise celles qui pourront lui venir un jour. Les véritables passions, plus rares qu'on ne pense parmi les hommes, le deviennent de jour en jour davantage; l'intérêt les élime, les atténue, les engloutit toutes; et la vanité, qui n'est qu'une bêtise de l'amour-propre, aide encore à les étouffer. La devise du baron de *Feneste* se lit en gros caractères sur toutes les actions des hommes des nos jours : *C'est pour paroistre.* Ces dispositions habituelles ne sont guères propres à laisser agir les vrais mouvemens du cœur.

Pour *J. J.*, incapable d'une prévoyance un peu suivie, et tout entier à chaque sentiment qui l'agite, il ne connaît pas même pendant sa durée qu'il puisse jamais cesser d'en être affecté. Il ne pense à son intérêt, c'est-à-dire à l'avenir, que dans un calme absolu, mais il tombe alors dans un tel engourdissement qu'autant vaudrait qu'il n'y pensât point du tout. Il peut bien dire, au contraire de ces gens de l'Evangile et de ceux de nos jours, qu'où est le cœur là est aussi son trésor. En un mot son ame est forte ou faible à l'excès, selon les rapports sous lesquels on l'envisage. Sa force n'est pas dans l'action,

mais dans la résistance ; toutes les puissances de l'univers ne feraient pas fléchir un instant les directions de sa volonté. L'amitié *seule* eût eu le pouvoir de l'égarer, il est à l'épreuve de tout le reste. Sa faiblesse ne consiste pas à se laisser détourner de son but, mais à manquer de vigueur pour l'atteindre et à se laisser arrêter tout court par le premier obstacle qu'elle rencontre, quoique facile à surmonter. Jugez si ses dispositions le rendraient propre à faire son chemin dans *le* monde où l'on ne marche que par zigzag ?

Tout a concouru dès ses premières années à détacher son ame des lieux qu'habitait son corps pour l'élever et la fixer dans ces régions éthérées dont je vous parlais ci-devant. Les hommes illustres de *Plutarque* furent sa première lecture dans un âge où rarement les enfans savent lire. Les traces de ces hommes antiques firent en lui des impressions qui jamais n'ont pu s'effacer. A ces lectures succéda celle de Cassandre et des vieux romans qui, tempérant sa fierté romaine, ouvrirent ce cœur naissant à tous les sentimens expansifs et tendres auxquels il n'était déjà que trop disposé. Dès-lors il se fit des hommes et de la société des idées romanesques et

fausses dont tant d'expériences funestes n'ont jamais bien pu le guérir. Ne trouvant rien autour de lui qui réalisât ses idées, il quitta sa patrie encore jeune, adolescent, et se lança dans le monde avec confiance, y cherchant les *Aristides*, les *Lycurgues*, et les *Astrées*, dont il le croyait rempli. Il passa sa vie à jeter son cœur dans ceux qu'il crut s'ouvrir pour le recevoir, à croire avoir trouvé ce qu'il cherchait, et à se désabuser. Durant sa jeunesse il trouva des ames bonnes et simples, mais sans chaleur et sans énergie. Dans son âge mûr il trouva des esprits vifs, éclairés et fins, mais faux, doubles et méchans, qui parurent l'aimer tant qu'ils eurent la première place, mais qui, dès qu'ils s'en crurent offusqués, n'usèrent de sa confiance que pour l'accabler d'opprobres et de malheurs. Enfin, se voyant devenu la risée et le jouet de son siècle sans savoir comment ni pourquoi, il comprit que vieillissant dans la haine publique il n'avait plus rien à espérer des hommes; et se détrompant trop tard des illusions qui l'avaient abusé si long-temps, il se livra tout entier à celles qu'il pouvaient réaliser tous les jours, et finit par nourrir de ses seules chimères son cœur que le besoin d'aimer avait

toujours dévoré. Tous ses goûts, toutes ses passions ont ainsi leur objet dans une autre sphère. Cet homme tient moins à celle-ci qu'aucun autre mortel qui me soit connu. Ce n'est pas de quoi se faire aimer de ceux qui l'habitent, et qui se sentant dépendre de tout le monde veulent aussi que tout le monde dépende d'eux.

Ces causes tirées des événemens de sa vie auraient pu seules lui faire fuir la foule et rechercher la solitude. Les causes naturelles tirées de sa constitution auraient dû seules produire aussi le même effet. Jugez s'il pouvait échapper au concours de ces différentes causes pour le rendre ce qu'il est aujourd'hui. Pour mieux sentir cette nécessité, écartons un moment tous les faits, ne supposons connu que le tempérament que je vous ai décrit, et voyons ce qui devrait naturellement en résulter dans un être fictif dont nous n'aurions aucune autre idée.

Doué d'un cœur très-sensible et d'une imagination très-vive, mais lent à penser, arrangeant difficilement ses pensées, et plus difficilement ses paroles, il fuira les situations qui lui sont pénibles, et recherchera celles qui lui sont commodes; il se complaira dans

le sentiment de ses avantages, il en jouira tout à son aise dans des rêveries délicieuses, mais il aura la plus forte répugnance à étaler sa gaucherie dans les assemblées ; et l'inutile effort d'être toujours attentif à ce qui se dit et d'avoir toujours l'esprit présent et tendu pour y répondre, lui rendra les sociétés indifférentes, aussi fatigantes que déplaisantes. La mémoire et la réflexion renforceront encore cette répugnance, en lui fesant entendre après coup des multitudes de choses qu'il n'a pu d'abord entendre et auxquelles forcé de répondre à l'instant, il a répondu de travers faute d'avoir le temps d'y penser. Mais né pour de vrais attachemens, la société des cœurs et l'intimité lui seront très-précieuses ; et il se sentira d'autant plus à son aise avec ses amis que, bien connu d'eux ou croyant l'être, il n'aura pas peur qu'ils le jugent sur les sottises qui peuvent lui échapper dans le rapide bavardage de la conversation. Aussi le plaisir de vivre avec eux exclusivement se marquera-t-il sensiblement dans ses yeux et dans ses manières ; mais l'arrivée d'un survenant fera disparaître à l'instant sa confiance et sa gaieté.

Sentant ce qu'il vaut en dedans, le sen-

timent de son invincible ineptie au-dehors pourra lui donner souvent du dépit contre lui-même et quelquefois contre ceux qui le forceront de la montrer. Il devra prendre en aversion tout ce flux de complimens qui ne sont qu'un art de s'en attirer à soi-même et provoquer une escrime en paroles : art sur-tout employé par les femmes et chéri d'elles, sûres de l'avantage qui doit leur en revenir. Par conséquent quelque penchant qu'ait notre homme à la tendresse, quelque goût qu'il ait naturellement pour les femmes, il n'en pourra souffrir le commerce ordinaire où il faut fournir un perpétuel tribut de gentillesse qu'il se sent hors d'état de payer. Il parlera peut-être aussi bien qu'un autre le langage de l'amour dans le tête-à-tête, mais plus mal que qui que ce soit celui de la galanterie dans un cercle.

Les hommes qui ne peuvent juger d'autrui que par ce qu'ils en apperçoivent, ne trouvant rien en lui que de médiocre et de commun tout au plus, l'estimeront au-dessous de son prix. Ses yeux animés par intervalles promettraient en vain ce qu'il serait hors d'état de tenir. Ils brilleraient en vain quelquefois d'un feu bien différent de celui de l'esprit : ceux qui ne connaissent que celui-ci

ne le trouvant point en lui n'iraient pas plus loin, et jugeant de lui sur cette apparence, ils diraient : C'est un homme d'esprit en peinture, c'est un sot en original. Ses amis mêmes pourraient se tromper comme les autres sur sa mesure ; et si quelque événement imprévu les forçait enfin de reconnaître en lui plus de talent et d'esprit qu'ils ne lui en avaient d'abord accordé, leur amour-propre ne lui pardonnerait point leur première erreur sur son compte, et ils pourraient le haïr toute leur vie, uniquement pour n'avoir pas su d'abord l'apprécier.

Cet homme, enivré par ses contemplations des charmes de la nature, l'imagination pleine de types, de vertus, de beautés, de perfections de toute espèce, chercherait long-temps dans le monde des sujets où il trouvât tout cela. A force de désirer, il croirait souvent trouver ce qu'il cherche ; les moindres apparences lui paraîtraient des qualités réelles, les moindres protestations lui tiendraient lieu de preuves ; dans tous ses attachemens il croirait toujours trouver le sentiment qu'il y porterait lui-même ; toujours trompé dans son attente et toujours caressant son erreur, il passerait sa jeunesse à croire avoir réalisé ses

fictions ; à peine l'âge mûr et l'expérience les lui montreraient enfin pour ce qu'elles sont ; et malgré les erreurs, les fautes, et les expiations d'une longue vie, il n'y aurait peut-être que le concours des plus cruels malheurs qui pût détruire son illusion chérie et lui faire sentir que ce qu'il cherche ne se trouve point sur la terre, ou ne s'y trouve que dans un ordre de choses bien différent de celui où il l'a cherché.

La vie contemplative dégoûte de l'action. Il n'y a point d'attrait plus séducteur que celui des fictions d'un cœur aimant et tendre qui, dans l'univers qu'il se crée à son gré, se dilate, s'étend à son aise, délivré des dures entraves qui le compriment dans celui-ci. La réflexion, la prévoyance, mères des soucis et des peines, n'approchent guère d'une ame énivrée des charmes de la contemplation. Tous les soins fatigans de la vie active lui deviennent insupportables et lui semblent superflus ; et pourquoi se donner tant de peines dans l'espoir éloigné d'un succès si pauvre, si incertain, tandis qu'on peut, dès l'instant même, dans une délicieuse rêverie, jouir à son aise de toute la félicité dont on sent en soi la puissance et le beoin ? Il deviendrait donc

indolent,

indolent, paresseux par goût, par raison même, quand il ne le serait pas par tempérament. Que si par intervalle quelque projet de gloire ou d'ambition pouvait l'émouvoir, il le suivrait d'abord avec ardeur, avec impétuosité; mais la moindre difficulté, le moindre obstacle l'arrêterait, le rebuterait, le rejeterait dans l'inaction. La seule incertitude du succès le détacherait de toute entreprise douteuse. Sa nonchalance lui montrerait de la folie à compter sur quelque chose ici-bas, à se tourmenter pour un avenir si précaire, et de la sagesse à renoncer à la prévoyance, pour s'attacher uniquement au présent, qui seul est en notre pouvoir.

Ainsi livré par système à sa douce oisiveté, il remplirait ses loisirs de jouissances à sa mode; et négligeant ces foules de prétendus devoirs que la sagesse humaine prescrit comme indispensables, il passerait pour fouler aux pieds les bienséances, parce qu'il dédaignerait les simagrées. Enfin, loin de cultiver sa raison pour apprendre à se conduire prudemment parmi les hommes, il n'y chercherait en effet que de nouveaux motifs de vivre éloigné d'eux et de se livrer tout entier à ses fictions.

Cette humeur indolente et voluptueuse se fixant toujours sur des objets rians, le détournerait par conséquent des idées pénibles et déplaisantes. Les souvenirs douloureux s'effaceraient très-promptement de son esprit : les auteurs de ses maux n'y tiendraient pas plus de place que ses maux mêmes ; et tout cela, parfaitement oublié dans très-peu de temps, serait bientôt pour lui comme nul, à moins que le mal ou l'ennemi qu'il aurait encore à craindre ne lui rappelât ce qu'il en aurait déjà souffert. Alors il pourrait être extrêmement effarouché des maux à venir, moins précisément à cause de ces maux, que par le trouble du repos, la privation du loisir, la nécessité d'agir de manière ou d'autre, qui s'ensuivraient inévitablement et qui alarmeraient plus sa paresse que la crainte du mal n'épouvanterait son courage. Mais tout cet effroi subit et momentané serait sans suite et stérile en effets. Il craindrait moins la souffrance que l'action. Il aimerait mieux voir augmenter ses maux et rester tranquille que de se tourmenter pour les adoucir ; disposition qui donnerait beau jeu aux ennemis qu'il pourrait avoir.

J'ai dit que *J. J.* n'était pas vertueux :

notre homme ne le serait pas non plus ; et comment, faible et subjugué par ses penchans, pourrait-il l'être, n'ayant toujours pour guide que son propre cœur, jamais son devoir ni sa raison ? Comment la vertu, qui n'est que travail et combat, règnerait-elle au sein de la mollesse et des doux loisirs ? Il serait bon, parce que la nature l'aurait fait tel ; il ferait du bien, parce qu'il lui serait doux d'en faire : mais s'il s'agissait de combattre ses plus chers désirs et de déchirer son cœur pour remplir son devoir, le ferait-il aussi ? J'en doute. La loi de la nature, sa voix du-moins ne s'étend pas jusque-là. Il en faut une autre alors qui commande, et il faut que la nature se taise.

Mais se mettrait-il aussi dans ces situations violentes d'où naissent des devoirs si cruels ? J'en doute encore plus. Du tumulte des sociétés naissent des multitudes de rapports nouveaux et souvent opposés, qui tiraillent en sens contraires ceux qui marchent avec ardeur dans la route sociale. A peine ont-ils alors d'autre bonne règle de justice que de résister à tous leurs penchans, et de faire toujours le contraire de ce qu'ils désirent, par cela seul qu'ils le désirent. Mais celui

qui se tient à l'écart et fuit ces dangereux combats, n'a pas besoin d'adopter cette morale cruelle ; n'étant point entraîné par le torrent, ni forcé de céder à sa fougue impétueuse ou de se roidir pour y résister, il se trouve naturellement soumis à ce grand précepte de morale, mais destructif de tout l'ordre social, de ne se mettre jamais en situation à pouvoir trouver son avantage dans le mal d'autrui. Celui qui veut suivre ce précepte à la rigueur, n'a point d'autre moyen pour cela que de se retirer tout-à-fait de la société ; et celui qui en vit séparé suit par cela seul ce précepte sans avoir besoin d'y songer.

Notre homme ne sera donc pas vertueux, parce qu'il n'aura pas besoin de l'être ; et par la même raison il ne sera ni vicieux, ni méchant. Car l'indolence et l'oisiveté, qui dans la société sont un si grand vice, n'en sont plus un dans quiconque a su renoncer à ses avantages pour n'en pas supporter les travaux. Le méchant n'est méchant qu'à cause du besoin qu'il a des autres, que ceux-ci ne le favorisent pas assez, que ceux-là lui font obstacle, et qu'il ne peut ni les employer, ni les écarter à son gré. Le solitaire n'a besoin que de sa subsistance, qu'il aime

mieux se procurer par son travail dans la retraite que par ses intrigues dans le monde, qui seraient un bien plus grand travail pour lui. Du reste, il n'a besoin d'autrui que parce que son cœur a besoin d'attachement ; il se donne des amis imaginaires pour n'en avoir pu trouver de réels ; il ne fuit les hommes qu'après avoir vainement cherché parmi eux ce qu'il doit aimer.

Notre homme ne sera pas vertueux, parce qu'il sera faible et que la vertu n'appartient qu'aux ames fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui est-ce qui l'admirera, la chérira, l'adorera plus que lui ? qui est-ce qui avec une imagination plus vive s'en peindra mieux le divin simulacre ? qui est-ce qui avec un cœur plus tendre s'enivrera plus d'amour pour elle ? Ordre, harmonie, beauté, perfection, sont les objets de ses plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres, resterait-il froid uniquement pour la suprême beauté ? Non, elle ornera de ses charmes immortels toutes ces images chéries qui remplissent son ame, qui repaissent son cœur. Tous ses premiers mouvemens seront vifs et purs ; les seconds auront sur lui peu d'empire. Il voudra toujours ce qui est bien,

il le fera quelquefois ; et si souvent il laisse éteindre sa volonté par sa faiblesse, ce sera pour retomber dans sa langueur. Il cessera de bien faire, il ne commencera pas même lorsque la grandeur de l'effort épouvantera sa paresse : mais jamais il ne fera volontairement ce qui est mal. En un mot, s'il agit rarement comme il doit, plus rarement encore il agira comme il ne doit pas ; et toutes ses fautes, même les plus graves, ne seront que des péchés d'omission : mais c'est par-là précisément qu'il sera le plus en scandale aux hommes qui, ayant mis toute la morale en petites formules, comptent pour rien le mal dont on s'abstient, pour toute l'étiquette des petits procédés, et sont bien plus attentifs à remarquer les devoirs auxquels on manque qu'à tenir compte de ceux qu'on remplit.

Tel sera l'homme doué du tempérament dont j'ai parlé, tel j'ai trouvé celui que je viens d'étudier. Son ame, forte en ce qu'elle ne se laisse point détourner de son objet, mais faible pour surmonter les obstacles, ne prend guère de mauvaises directions, mais suit lâchement la bonne. Quand il est quelque chose, il est bon, mais plus souvent il est

nul ; et c'est pour cela même que sans être persévérant il est ferme, que les traits de l'adversité ont moins de prise sur lui qu'ils n'auraient sur tout autre homme, et que malgré tous ses malheurs, ses sentimens sont encore plus affectueux que douloureux. Son cœur, avide de bonheur et de joie, ne peut garder nulle impression pénible. La douleur peut le déchirer un moment sans pouvoir y prendre racine. Jamais idée affligeante n'a pu long-temps l'occuper. Je l'ai vu dans les plus grandes calamités de sa malheureuse vie passer rapidement de la plus profonde affliction à la plus pure joie, et cela sans qu'il restât pour le moment dans son ame aucune trace des douleurs qui venaient de la déchirer, qui l'allaient déchirer encore, et qui constituaient pour lors son état habituel.

Les affections auxquelles il a le plus de pente se distinguent même par des signes physiques. Pour peu qu'il soit ému ses yeux se mouillent à l'instant. Cependant jamais la seule douleur ne lui fit verser une larme ; mais tout sentiment tendre et doux, ou grand et noble dont la vérité passe à son cœur, lui en arrache infailliblement. Il ne saurait pleurer que d'attendrissement ou d'admira-

tion : la tendresse et la générosité sont les deux seules cordes sensibles par lesquelles on peut vraiment l'affecter. Il peut voir ses malheurs d'un œil sec, mais il pleure en pensant à son innocence, et au prix qu'avait mérité son cœur.

Il est des malheurs auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Tels sont ceux qu'on lui destinait. En le prenant au dépourvu, ils ont commencé par l'abattre ; cela devait être, mais ils n'ont pu le changer. Il a pu quelques instans se laisser dégrader jusqu'à la bassesse, jusqu'à la lâcheté, jamais jusqu'à l'injustice, jusqu'à la fausseté, jusqu'à la trahison. Revenu de cette première surprise il s'est relevé, et vraisemblablement il ne se laissera plus abattre, parce que son naturel a repris le dessus, que connaissant enfin les gens auxquels il a à faire, il est préparé à tout, et qu'après avoir épuisé sur lui tous les traits de leur rage, ils se sont mis hors d'état de lui faire pis.

Je l'ai vu dans une position unique et presque incroyable, plus seul au milieu de Paris que *Robinson* dans son île, et séquestré du commerce des hommes par la foule même empressée à l'entourer pour empêcher

qu'il ne se lie avec personne. Je l'ai vu concourir volontairement avec ses persécuteurs à se rendre sans cesse plus isolé, et tandis qu'ils travaillaient sans relâche à le tenir séparé des autres hommes, s'éloigner des autres et deux-mêmes de plus en plus. Ils veulent rester pour lui servir de barrière, pour veiller à tous ceux qui pourraient l'approcher, pour les tromper, les gagner, ou les écarter, pour observer ses discours, sa contenance, pour jouir à longs traits du doux aspect de sa misère, pour chercher d'un œil curieux, s'il reste quelque place en son cœur déchiré où ils puissent porter encore quelque atteinte. De son côté il voudrait les éloigner, ou plutôt s'en éloigner, parce que leur malignité leur duplicité, leurs vues cruelles blessent ses yeux de toutes parts, et que le spectacle de la haine l'afflige et le déchire encore plus que ses effets. Ses sens le subjuguent alors, et si-tôt qu'ils sont frappés d'un objet de peine, il n'est plus maître de lui. La présence d'un malveillant le trouble au point de ne pouvoir déguiser son angoisse. S'il voit un traître le cajoler pour le surprendre, l'indignation le saisit, perce de toutes parts dans son accent, dans son regard,

dans son geste. Que le traître disparaisse, à l'instant il est oublié; et l'idée des noirceurs que l'un va brasser ne saurait occuper l'autre une minute à chercher les moyens de s'en défendre. C'est pour écarter de lui cet objet de peine dont l'aspect le tourmente qu'il voudrait être seul. Il voudrait être seul pour vivre à son aise avec les amis qu'il s'est créés. Mais tout cela n'est qu'une raison de plus à ceux qui en prennent le masque pour l'obséder plus étroitement. Ils ne voudraient pas même, s'il leur était possible, lui laisser dans cette vie la ressource des fictions.

Je l'ai vu, serré dans leurs lacs, se débattre très-peu pour en sortir, entouré de mensonges et de ténèbres attendre sans murmure la lumière et la vérité, enfermé vif dans un cercueil, s'y tenir assez tranquille sans même invoquer la mort. Je l'ai vu pauvre, passant pour riche; vieux, passant pour jeune; doux, passant pour féroce; complaisant et faible, passant pour inflexible et dur; gai, passant pour sombre; simple enfin jusqu'à la bêtise, passant pour rusé jusqu'à la noirceur. Je l'ai vu livré par vos messieurs à la dérision publique, flagorné, persiflé, moqué des honnêtes gens, servir de jouet à la canaille, le

voir, le sentir, en gémir, déplorer la misère humaine et supporter patiemment son état.

Dans cet état devait-il se manquer à lui-même, au point d'aller chercher dans la société des indignités peu déguisées dont on se plaisait à l'y charger ? devait-il s'aller donner en spectacle à ces barbares qui, se fesant de ses peines un objet d'amusement, ne cherchaient qu'à lui serrer le cœur par toutes les étreintes de la détresse et de la douleur qui pouvaient lui être les plus sensibles ? Voilà ce qui lui rendit indispensable la manière à laquelle il s'est réduit, ou pour mieux dire, à laquelle on l'a réduit; car c'est à quoi l'on en voulait venir, et l'on s'est attaché à lui rendre si cruelle et si déchirante la fréquentation des hommes qu'il fût forcé d'y renoncer enfin tout-à-fait. *Vous me demandez*, disait-il, *pourquoi je fuis les hommes ? demandez-le à eux-mêmes, ils le savent encore mieux que moi.* Mais une ame expansive change-t-elle ainsi de nature, et se détache-t-elle ainsi de tout ? Tous ses malheurs ne viennent que de ce besoin d'aimer qui dévora son cœur dès son enfance et qui l'inquiète et le trouble encore au point que, resté seul sur la terre, il attend le moment

d'en sortir pour voir réaliser enfin ses visions favorites, et retrouver dans un meilleur ordre de choses une patrie et des amis.

Il atteignit et passa l'âge mûr sans songer à faire des livres, et sans sentir un instant le besoin de cette célébrité fatale qui n'était pas faite pour lui, dont il n'a goûté que les amertumes, et qu'on lui a fait payer si cher. Ses visions chéries lui tenaient lieu de tout, et dans le feu de la jeunesse sa vive imagination surchargée, accablée d'objets charmans qui venaient incessamment la remplir, tenait son cœur dans une ivresse continuelle qui ne lui laissait, ni le pouvoir d'arranger ses idées, ni celui de les fixer, ni le temps de les écrire, ni le désir de les communiquer. Ce ne fut que quand ces grands mouvemens commencèrent à s'appaiser, quand ses idées prenant une marche plus réglée et plus lente, il en put suivre assez la trace pour la marquer; ce fut dis-je alors seulement, que l'usage de la plume lui devint possible, et qu'à l'exemple et à l'instigation des gens-de-lettres avec lesquels il vivait alors, il lui vint en fantaisie de communiquer au public ces mêmes idées dont il s'était long-temps nourri lui-même, et qu'il crut être utiles au genre-humain.

main. Ce fut même en quelque façon par surprise et sans en avoir formé le projet, qu'il se trouva jeté dans cette funeste carrière où dès-lors peut-être on creusait déjà sous ses pas ces gouffres de malheurs dans lesquels on l'a précipité.

Dès sa jeunesse il s'était souvent demandé pourquoi il ne trouvait pas tous les hommes bons, sages, heureux, comme ils lui semblaient faits pour l'être; il cherchait dans son cœur l'obstacle qui les en empêchait et ne le trouvait pas. Si tous les hommes, se disait-il, me ressemblaient, il règnerait sans doute une extrême langueur dans leur industrie; ils auraient peu d'activité, et n'en auraient que par brusques et rares secousses; mais ils vivraient entr'eux dans une très-douce société. Pourquoi n'y vivent-ils pas ainsi? Pourquoi toujours accusant le ciel de leurs misères travaillent-ils sans cesse à les augmenter? En admirant les progrès de l'esprit humain, il s'étonnait de voir croître en même proportion les calamités publiques. Il entrevoyait une secrète opposition entre la constitution de l'homme et celle de nos sociétés; mais c'était plutôt un sentiment sourd, une notion confuse, qu'un jugement

clair et développé. L'opinion publique l'avait trop subjugué lui-même pour qu'il osât réclamer contre de si unanimes décisions.

Une malheureuse question d'académie qu'il lut dans un mercure vint tout-à-coup dessiller ses yeux, débrouiller ce chaos dans sa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or, des sociétés d'hommes simples, sages, heureux, et réaliser en espérance toutes ses visions, par la destruction des préjugés qui l'avaient subjugué lui-même, mais dont il crut en ce moment voir découler les vices et les misères du genre-humain. De la vive effervescence qui se fit alors dans son ame sortirent des étincelles de génie qu'on a vu briller dans ses écrits durant dix ans de délire et de fièvre, mais dont aucun vestige n'avait paru jusqu'alors, et qui vraisemblablement n'auraient plus brillé dans la suite, si cet accès passé il eût voulu continuer d'écrire. Enflammé par la contemplation de ces grands objets, il les avait toujours présens à sa pensée : et les comparant à l'état réel des choses, il les voyait chaque jour sous des rapports tout nouveaux pour lui. Bercé du ridicule espoir de faire enfin triompher des préjugés et du mensonge la

raison, la vérité, et de rendre les hommes sages en leur montrant leur véritable intérêt, son cœur, échauffé par l'idée du bonheur futur du genre-humain et par l'honneur d'y contribuer, lui dictait un langage digne d'une si grande entreprise. Contraint par-là de s'occuper fortement et long-temps du même sujet, il assujétit sa tête à la fatigue de la réflexion, il apprit à méditer profondément; et pour un moment il étonna l'Europe, par des productions dans lesquelles les ames vulgaires ne virent que de l'éloquence et de l'esprit, mais où celles qui habitent nos régions éthérées reconnurent avec joie une des leurs.

LE FRANÇAIS.

Je vous ai laissé parler sans vous interrompre, mais permettez qu'ici je vous arrête un moment........

ROUSSEAU.

Je devine...... une contradiction, n'est-ce pas?

LE FRANÇAIS.

Non, j'en ai vu l'apparence. On dit que cette apparence est un piége que *J. J.* s'amuse à tendre aux lecteurs étourdis.

ROUSSEAU.

Si cela est, il en est bien puni par les lecteurs de mauvaise foi qui font semblant de s'y prendre pour l'accuser de ne savoir ce qu'il dit.

LE FRANÇAIS.

Je ne suis point de cette dernière classe, et je tâche de ne pas être de l'autre. Ce n'est donc point une contradiction qu'ici je vous reproche, mais c'est un éclaircissement que je vous demande. Vous étiez ci-devant persuadé que les livres qui portent le nom de *J. J.* n'étaient pas plus de lui, que cette traduction du Tasse si fidelle et si coulante qu'on répand avec tant d'affectation sous son nom. Maintenant vous paraissez croire le contraire. Si vous avez en effet changé d'opinion, veuillez m'apprendre sur quoi ce changement est fondé.

ROUSSEAU.

Cette recherche fut le premier objet de mes soins. Certain que l'auteur de ces livres et le monstre que vous m'avez peint ne pouvaient être le même homme, je me bornais pour lever mes doutes à résoudre cette question. Cependant je suis, sans y songer, par-

venu à la résoudre par la méthode contraire. Je voulais premièrement connaître l'auteur pour me décider sur l'homme, et c'est par la connaissance de l'homme que je me suis décidé sur l'auteur.

Pour vous faire sentir comment une de ces deux recherches m'a dispensé de l'autre, il faut reprendre les détails dans lesquels je suis entré pour cet effet; vous déduirez de vous-même et très-aisément les conséquences que j'en ai tirées.

Je vous ai dit que je l'avais trouvé copiant de la musique à dix sous la page; occupation peu sortable à la dignité d'auteur, et qui ne ressemblait guère à celles qui lui ont acquis tant de réputation tant en bien qu'en mal. Ce premier article m'offrait déjà deux recherches à faire : l'une, s'il se livrait à ce travail tout de bon ou seulement pour donner le change au public sur ses véritables occupations; l'autre, s'il avait réellement besoin de ce métier pour vivre, ou si c'était une affectation de simplicité ou de pauvreté pour faire l'Epictète et le Diogène, comme l'assurent vos messieurs.

J'ai commencé par examiner son ouvrage, bien sûr que, s'il n'y vaquait que par ma-

nière d'acquit, j'y verrais des traces de l'ennui qu'il doit lui donner depuis si long-temps. Sa note mal formée m'a paru faite pesamment, lentement, sans facilité, sans grâce, mais avec exactitude. On voit qu'il tâche de suppléer aux dispositions qui lui manquent, à force de travail et de soin. Mais ceux qu'il y met ne s'appercevant que par l'examen, et n'ayant leur effet que dans l'exécution, (sur quoi les musiciens, qui ne l'aiment pas, ne sont pas toujours sincères,) ne compensent pas aux yeux du public les défauts, qui d'abord sautent à la vue.

N'ayant l'esprit présent à rien, il ne l'a pas non plus à son travail, sur-tout forcé par l'affluence des survenans de l'associer avec le babil. Il fait beaucoup de fautes, et il les corrige ensuite en grattant son papier avec une perte de temps et des peines incroyables. J'ai vu des pages presque entières qu'il avait mieux aimé gratter ainsi que de recommencer la feuille, ce qui aurait été bien plutôt fait; mais il entre dans son tour d'esprit laborieusement paresseux, de ne pouvoir se résoudre à refaire à neuf ce qu'il a fait une fois quoique mal. Il met à le corriger une opiniâtreté qu'il ne peut satisfaire qu'à force

de peine et de temps. Du reste, le plus long, le plus ennuyeux travail ne saurait lasser sa patience; et souvent fesant faute sur faute, je l'ai vu gratter et regratter jusqu'à percer le papier sur lequel ensuite il collait des pièces. Rien ne m'a fait juger que ce travail l'ennuyât, et il paraît au bout de six ans s'y livrer avec le même goût et le même zèle que s'il ne fesait que de commencer.

J'ai su qu'il tenait registre de son travail; j'ai désiré de voir ce registre, il me l'a communiqué. J'y ai vu que dans ces six ans il avait écrit en simple copie plus de six mille pages de musique, dont une partie, musique de harpe et de clavecin, ou solo et concerto de violon très-chargés et en plus grand papier, demande une grande attention et prend un temps considérable. Il a inventé, outre sa note par chiffres, une nouvelle manière de copier la musique ordinaire, qui la rend plus commode à lire; et pour prévenir et résoudre toutes les difficultés, il a écrit de cette manière une grande quantité de pièces de toute espèce, tant en partition qu'en parties séparées.

Outre ce travail et son opéra de Daphnis et Chloé, dont un acte entier est fait et une

bonne partie du reste bien avancée, et le Devin du village sur lequel il a refait à neuf une seconde musique presque en entier, il a dans le même intervalle composé plus de cent morceaux de musique en divers genres, la plupart vocale avec des accompagnemens, tant pour obliger des personnes qui lui ont fourni les paroles, que pour son propre amusement. Il a fait et distribué des copies de cette musique tant en partition qu'en parties séparées, transcrite sur les originaux qu'il a gardés. Qu'il ait composé ou pillé toute cette musique, ce n'est pas de quoi il s'agit ici ; s'il ne l'a pas composée, toujours est-il certain qu'il l'a écrite et notée plusieurs fois de sa main. S'il ne l'a pas composée, que de temps ne lui a-t-il pas fallu pour chercher, pour choisir dans les musiques déjà toutes faites celle qui convenait aux paroles qu'on lui fournissait, ou pour l'y ajuster si bien qu'elle y fût parfaitement appropriée, mérite qu'a particulièrement la musique qu'il donne pour sienne. Dans un pareil pillage il y a moins d'invention, sans doute ; mais il y a plus d'art, de travail, et sur-tout de consommation de temps, et c'était là pour lors l'unique objet de ma recherche.

Tout ce travail qu'il a mis sous mes yeux, soit en nature, soit par articles exactement détaillés, fait ensemble plus de huit mille pages de musique, (2) toute écrite de sa main depuis son retour à Paris.

Ces occupations ne l'ont pas empêché de se livrer à l'amusement de la botanique, à laquelle il a donné pendant plusieurs années la meilleure partie de son temps. Dans de grandes et fréquentes herborisations il a fait une immense collection de plantes ; il les a desséchées avec des soins infinis ; il les a collées avec une grande propreté sur des papiers qu'il ornait de cadres rouges. Il s'est appliqué à conserver la figure et la couleur des fleurs et des feuilles, au point de faire de ces herbiers ainsi préparés des recueils de miniature. Il en a donné, envoyé à diverses personnes ; et ce qui lui reste (3) suffirait pour persuader à ceux qui savent combien ce travail exige de temps et de patience, qu'il en fait son unique occupation.

(2) Voyez la note 12.

(3) Ce reste a été donné presque en entier à M. *Malthus*, qui a acheté mes livres de botanique.

LE FRANÇAIS.

Ajoutez le temps qu'il lui a fallu pour étudier à fond les propriétés de toutes ces plantes, pour les piler, les extraire, les distiller, les préparer de manière à en tirer les usages auxquels il les destine; car enfin, quelque prévenu pour lui que vous puissiez être, vous comprenez bien, je pense, qu'on n'étudie pas la botanique pour rien.

ROUSSEAU.

Sans doute. Je comprends que le charme de l'étude de la nature est quelque chose pour toute ame sensible, et beaucoup pour un solitaire. Quant aux préparations dont vous parlez, et qui n'ont nul rapport à la botanique, je n'en ai pas vu chez lui le moindre vestige; je ne me suis point apperçu qu'il eût fait aucune étude des propriétés des plantes, ni même qu'il y crût beaucoup. « Je connais, m'a-t-il dit, l'organisation » végétale et la structure des plantes sur le » rapport de mes yeux, sur la foi de la na- » ture, qui me la montre et qui ne ment » point; mais je ne connais leurs vertus que » sur la foi des hommes, qui sont ignorans

» et menteurs : leur autorité a généralement
» sur moi trop peu d'empire pour que je lui
» en donne beaucoup en cela. D'ailleurs ;
» cette étude, vraie ou fausse, ne se fait pas
» en plein champ comme celle de la botani-
» que, mais dans les laboratoires et chez les
» malades ; elle demande une vie appliquée
» et sédentaire qui ne me plaît ni ne me con-
» vient ». En effet, je n'ai rien vu chez lui qui montrât ce goût de pharmacie. J'y ai vu seulement des cartons remplis des rameaux de plantes dont je viens de vous parler, et des graines distribuées dans de petites boîtes classées, comme les plantes qui les fournissent, selon le systême de *Linnæus*.

LE FRANÇAIS.

Ah ! de petites boîtes ! Eh bien, Monsieur, ces petites boîtes, à quoi servent-elles ? qu'en dites-vous ?

ROUSSEAU.

Belle demande ! à empoisonner les gens à qui il fait avaler en bol toutes ces graines. Par exemple, vous avalerez par mégarde une once ou deux de graine de pavots, qui vous endormira pour toujours, et du reste comme cela. C'est encore la même chose à-peu-près

dans les plantes ; il vous les fait brouter comme du fourage, ou bien il vous en fait boire le jus dans des sauces.

LE FRANÇAIS.

Eh non, Monsieur ! on sait bien que ce n'est pas de la sorte que la chose peut se faire, et nos médecins qui l'ont voulu décider ainsi, se sont fait tort chez les gens instruits. Une écuellée de jus de ciguë ne suffit pas à *Socrate*, il en fallut une seconde ; il faudrait donc que *J. J.* fît boire à son monde des bassins de jus d'herbes ou manger des litrons de graines. Oh que ce n'est pas ainsi qu'il s'y prend ! Il sait, à force d'opérations, de manipulations, concentrer tellement les poisons des plantes, qu'ils agissent plus fortement que ceux mêmes des minéraux. Il les escamote, et vous les fait avaler sans qu'on s'en apperçoive ; il les fait même agir de loin comme la poudre de sympathie, et comme le basilic il sait empoisonner les gens en les regardant. Il a suivi jadis un cours de chimie, rien n'est plus certain. Or, vous comprenez bien ce que c'est, ce que ce peut être, qu'un homme qui n'est ni médecin ni apothicaire, et qui néanmoins suit des cours

de chimie, et cultive la botanique ! Vous dites cependant n'avoir vu chez lui nuls vestiges de préparations chimiques. Quoi ! point d'alembics, de fourneaux, de chapiteaux, de cornues ? rien qui ait rapport à un laboratoire ?

ROUSSEAU.

Pardonnez-moi, vraiment ! J'ai vu dans sa petite cuisine un réchaud, des cafetières de fer-blanc, des plats, des pots, des écuelles de terre.

LE FRANÇAIS.

Des plats, des pots, des écuelles ! Eh mais vraiment ! voilà l'affaire. Il n'en faut pas davantage pour empoisonner tout le genre-humain.

ROUSSEAU.

Témoin *Mignot* et ses successeurs.

LE FRANÇAIS.

Vous me direz que les poisons qu'on prépare dans des écuelles doivent se manger à la cuillère, et que les potages ne s'escamotent pas.....

ROUSSEAU.

Oh non ! je ne vous dirai point tout cela;

je vous jure, ni rien de semblable : je me contenterai d'admirer. O la savante, la méthodique marche que d'apprendre la botanique pour se faire empoisonneur ! C'est comme si l'on apprenait la géométrie pour se faire assassin.

LE FRANÇAIS.

Je vous vois sourire bien dédaigneusement. Vous passionnerez-vous toujours pour cet homme-là.

ROUSSEAU.

Me passionner ! moi ! Rendez-moi plus de justice, et soyez même assuré que jamais *Rousseau* ne défendra *J. J.* accusé d'être un empoisonneur.

LE FRANÇAIS.

Laissons donc tous ces persiflages, et reprenez vos récits. J'y prête une oreille attentive. Ils m'intéressent de plus en plus.

ROUSSEAU.

Ils vous intéresseraient davantage encore, j'en suis très-sûr, s'il m'était possible ou permis ici de tout dire. Ce serait abuser de votre attention que de l'occuper à tous les soins que j'ai pris pour m'assurer du véritable em-

ploi de son tems, de la nature de ses occupations, et de l'esprit dans lequel il s'y livre. Il vaut mieux me borner à des résultats, et vous laisser le soin de tout vérifier par vous-même, si ces recherches vous intéressent assez pour cela.

Je dois pourtant ajouter aux détails dans lesquels je viens d'entrer, que *J. J.*, au milieu de tout ce travail manuel, a encore employé six mois dans le même intervalle, tant à l'examen de la constitution d'une nation malheureuse qu'à proposer ses idées sur les corrections à faire à cette constitution, et cela sur les instances réitérées jusqu'à l'opiniâtreté d'un des premiers patriotes de cette nation, qui lui fesait un devoir d'humanité des soins qu'il lui imposait.

Enfin, malgré la résolution qu'il avait prise en arrivant à Paris de ne plus s'occuper de ses malheurs ni de reprendre la plume à ce sujet, les indignités continuelles qu'il y a souffertes, les harcellemens sans relâche que la crainte qu'il n'écrivît lui a fait essuyer, l'impudence avec laquelle on lui attribuait incessamment de nouveaux livres, et la stupidité ou maligne crédulité du public à cet égard ayant lassé sa patience, et lui fesant

sentir qu'il ne gagnerait rien pour son repos à se taire, il a fait encore un effort; et s'occupant derechef malgré lui de sa destinée et de ses persécuteurs, il a écrit en forme de dialogue une espèce de jugement d'eux et de lui assez semblable à celui qui pourra résulter de nos entretiens. Il m'a souvent protesté que cet écrit était de tous ceux qu'il a faits en sa vie celui qu'il avait entrepris avec le plus de répugnance et exécuté avec le plus d'ennui. Il l'eût cent fois abandonné si les outrages augmentant sans cesse, et poussés enfin aux derniers excès ne l'avaient forcé malgré lui de le poursuivre. Mais loin qu'il ait jamais pu s'en occuper long-temps de suite, il n'en eût pas même enduré l'angoisse si son travail journalier ne fût venu l'interrompre et la lui faire oublier. De sorte qu'il y a rarement donné plus d'un quart-d'heure par jour, et cette manière d'écrire coupée et interrompue est une des causes du peu de suite et de répétition continuelles qui règnent dans cet écrit.

Après m'être assuré que cette copie de musique n'était point un jeu, il me restait à savoir si en effet elle était nécessaire à sa subsistance, et pourquoi, ayant d'autres talens

qu'il pouvait employer plus utilement pour lui-même et pour le public, il s'était attaché de préférence à celui-là? Pour abréger ces recherches, sans manquer à mes engagemens envers vous, je lui marquai naturellement ma curiorité; et sans lui dire tout ce que vous m'aviez appris de son opulence, je me contentai de lui répéter ce que j'avais ouï dire mille fois, que du seul produit de ses livres, et sans avoir rançonné ses libraires, il devait être assez riche pour vivre à son aise de son revenu.

Vous avez raison, me dit-il, *si vous ne voulez dire en cela que ce qui pouvait être; mais si vous prétendez en conclure que la chose est réellemeut ainsi et que je suis riche en effet, vous avez tort, tout au-moins; car un sophisme bien cruel pourrait se cacher sous cette erreur.*

Alors il entra dans le détail articulé de ce qu'il avait reçu de ses libraires pour chacun de ses livres, de toutes les ressources qu'il avait pu avoir d'ailleurs, des dépenses auxquelles il avait été forcé pendant huit ans qu'on s'est amusé à le faire voyager à grands frais, lui et sa compagne aujourd'hui sa femme; et de tout cela bien calculé et bien

prouvé il résulta, qu'avec quelque argent comptant provenant tant de son accord avec l'opéra que de la vente de ses livres de botanique et du reste d'un fonds de mille écus qu'il avait à Lyon et qu'il retira pour s'établir à Paris, toute sa fortune présente consiste en huit cents francs de rente viagère incertaine, et dont il n'a aucun titre, et trois cents francs de rente aussi viagère mais assurée, du-moins autant que la personne qui doit la payer sera solvable. « Voilà très-fidèlement, me dit-il, « à quoi se borne toute mon opulence. Si « quelqu'un dit me savoir aucun autre fonds « ou revenu de quelque espèce que ce puisse « être, je dis qu'il ment et je me montre; « et si quelqu'un dit en avoir à moi, qu'il « m'en donne le quart et je lui fais quittance « du tout.

« Vous pourriez, continua-t-il, dire « comme tant d'autres que pour un philo- « sophe austère onze cents francs de rente « devraient, au-moins tandis que je les ai, « suffire à ma subsistance, sans avoir besoin « d'y joindre un travail auquel je suis peu « propre, et que je fais avec plus d'osten- « tation que de nécessité. A cela je réponds, « premièrement, que je ne suis ni philosophe

« ni austère, et que cette vie dure dont il
« plaît à vos messieurs de me faire un devoir,
« n'a jamais été ni de mon goût, ni dans mes
« principes, tant que par des moyens justes
« et honnêtes j'ai pu éviter de m'y réduire ;
« en me fesant copiste de musique je n'ai
« point prétendu prendre un état austère et
« de mortification, mais choisir au contraire
« une occupation de mon goût, qui ne fati-
« guât pas mon esprit paresseux, et qui pût
« me fournir les commodités de la vie que
« mon mince revenu ne pouvait me procurer
« sans ce supplément. En renonçant et de
« grand cœur à tout ce qui est de luxe et de
« vanité je n'ai point renoncé aux plaisirs
« réels, et c'est même pour les goûter dans
« toute leur pureté que j'en ai détaché tout
« ce qui ne tient qu'à l'opinion. Les disso-
« lutions ni les excès n'ont jamais été de
« mon goût; mais sans avoir jamais été riche,
« j'ai toujours véou commodément; et il
« m'est de toute impossibilité de vivre com-
« modément dans mon petit ménage avec
« onze cents francs de rente quand même
« ils seraient assurés, bien moins encore avec
« trois cents auxquelles d'un jour à l'autre
« je puis être réduit. Mais écartons cette pré-

« voyance. Pourquoi voulez-vous que sur
« mes vieux jours je fasse sans nécessité le
« dur apprentissage d'une vie plus que fru-
« gale à laquelle mon corps n'est point ac-
« coutumé ; tandis qu'un travail qui n'est
« pour moi qu'un plaisir, me procure la
« continuation de ces mêmes commodités
« dont l'habitude m'a fait un besoin, et
« qui de toute autre manière serait moins
« à ma portée ou me coûterait beaucoup
« plus cher? Vos messieurs, qui n'ont pas
« pris pour eux cette austérité qu'ils me pres-
« crivent, font bien d'intriguer ou emprunter,
« plutôt que de s'assujétir à un travail ma-
« nuel qui leur paraît ignoble, usurier,
« insupportable, et ne procure pas tout-d'un-
« coup des raffles de cinquante mille francs.
« Mais moi qui ne pense pas comme eux sur
« la véritable dignité ; moi qui trouve une
« jouissance très-douce dans le passage alter-
« natif du travail à la récréation ; par une
« occupation de mon goût que je mesure
« à ma volonté, j'ajoute ce qui manque à ma
« petite fortune pour me procurer une sub-
« sistance aisée, et je jouis des douceurs
« d'une vie égale et simple autant qu'il dé-
» pend de moi. Un désœuvrement absolu

« m'assujétirait à l'ennui, me forcerait peut-
« être à chercher des amusemens toujours
« coûteux, souvent pénibles, rarement in-
« nocens ; au-lieu qu'après le travail le simple
« repos a son charme, et suffit avec la pro-
« menade pour l'amusement dont j'ai besoin.
« Enfin c'est peut-être un soin que je me dois
« dans une situation aussi triste, d'y jeter
« du-moins tous les agrémens qui restent à ma
« portée pour tâcher d'en adoucir l'amer-
« tume, de peur que le sentiment de mes
« peines, aigri par une vie austère, ne fer-
« mentât dans mon ame et n'y produisît
« des dispositions haineuses et vindicatives,
« propres à me rendre méchant et plus mal-
« heureux. Je me suis toujours bien trouvé
« d'armer mon cœur contre la haine par
« toutes les jouissances que j'ai pu me pro-
« curer. Le succès de cette méthode me la
« rendra toujours chère, et plus ma destinée
« est déplorable, plus je m'efforce à la par-
« semer de douceurs pour me maintenir
« toujours bon.

« Mais, disent-ils, parmi tant d'occupa-
« tions dont il a le choix, pourquoi choisir
« par préférence celle à laquelle il paraît le
« moins propre, et qui doit lui rendre le

« moins ? Pourquoi copier de la musique
« au-lieu de faire des livres ? il y gagnerait
» davantage et ne se dégraderait pas. Je
« répondrais volontiers à cette question en
« la renversant. Pourquoi faire des livres
« au-lieu de copier de la musique, puisque
« ce travail me plaît et me convient plus que
« tout autre, et que son produit est un gain
« juste, honnête, et qui me suffit ? Penser
« est un travail pour moi très-pénible, qui
« me fatigue, me tourmente, et me déplaît ;
« travailler de la main et laisser ma tête en
« repos me récrée et m'amuse. Si j'aime
« quelquefois à penser, c'est librement et
« sans gêne, en laissant aller à leur gré mes
« idées sans les assujétir à rien. Mais penser
« à ceci ou à cela par devoir, par métier,
« mettre à mes productions de la correction,
« de la méthode, est pour moi le travail
« d'un galérien ; et penser pour vivre me
« paraît la plus pénible ainsi que la plus ridi-
« cule de toutes les occupations. Que d'au-
« tres usent de leurs talens comme il leur
« plaît, je ne les en blâme pas ; mais pour
« moi je n'ai jamais voulu prostituer les
« miens tels quels en les mettant à prix, sûr
« que cette vénalité même les aurait anéantis.

« Je vends le travail de mes mains, mais « les productions de mon ame ne sont point « à vendre ; c'est leur désintéressement qui « peut seul leur donner de la force et de « l'élévation. Celles que je ferais pour de « l'argent n'en vaudraient guère et m'en ren- « draient encore moins.

« Pourquoi vouloir que je fasse encore des « livres quand j'ai dit tout ce que j'avais à « dire, et qu'il ne me resterait que la res- « source trop chétive à mes yeux de retourner « et répéter les mêmes idées ? A quoi bon « redire une seconde fois et mal, ce que j'ai » dit une fois de mon mieux ? Ceux qui ont « la démangeaison de parler toujours, trou- « vent toujours quelque chose à dire ; cela « est aisé pour qui ne veut qu'agencer des « mots : mais je n'ai jamais été tenté de « prendre la plume que pour dire des choses « grandes, neuves, et nécessaires, et non « pas pour rabâcher. J'ai fait des livres, il « est vrai ; mais jamais je ne fus un livrier. « Pourquoi faire semblant de vouloir que je « fasse encore des livres, quand en effet on » craint tant que je n'en fasse et qu'on met « tant de vigilance à m'en ôter tous les « moyens. On me ferme l'abord de toutes

« les maisons, hors celles des fauteurs de la « ligue. On me cache avec le plus grand soin « la demeure et l'adresse de tout le monde. « Les suisses et les portiers ont tous pour « moi des ordres secrets autres que ceux de « leurs maîtres ; on ne me laisse plus de com- « munication avec les humains, même pour « parler : me permettrait-on d'écrire ? On « me laisserait peut-être exprimer ma pensée « afin de la savoir, mais très-certainement « on m'empêcherait bien de la dire au « public.

« Dans la position où je suis, si j'avais à « faire des livres, je n'en devrais et n'en « voudrais faire que pour la défense de mon « honneur, pour confondre et démasquer « les imposteurs qui le diffament : il ne « m'est plus permis, sans me manquer à moi- « même, de traiter aucun autre sujet. Quand « j'aurais les lumières nécessaires pour percer « cet abyme de ténèbres où l'on m'a plongé, « et pour éclairer toutes ces trames souter- « raines, y a-t-il du bon sens à supposer « qu'on me laisserait faire, et que les gens « qui disposent de moi souffriraient que « j'instruisisse le public de leurs manœuvres « et de mon sort ? A qui m'adresserais-je

« pour

« pour me faire imprimer qui ne fût un de
« leurs émissaires ou qui ne le devînt aussi-
« tôt ? M'ont-ils laissé quelqu'un à qui je
« pusse me confier ? Ne sait-on pas tous les
« jours, à toutes les heures, à qui j'ai parlé,
« ce que j'ai dit; et doutez-vous que depuis
« nos entrevues vous-même ne soyiez aussi
« surveillé que moi ? Quelqu'un peut-il ne
« pas voir qu'investi de toutes parts, gardé
« à vue comme je le suis, il m'est impossible
« de faire entendre nulle part la voix de la
« justice et de la vérité ? Si l'on paraissait
« m'en laisser le moyen, ce serait un piége
« Quand j'aurais dit *blanc* on me ferait dire
« *noir* sans même que j'en susse rien (4);
« et puisqu'on falsifie tout ouvertement mes
« anciens écrits qui sont dans les mains de
« tout le monde, manquerait-on de falsifier
« ceux qui n'auraient point encore paru,
« et dont rien ne pourrait constater la falsi-
« fication, puisque mes protestations sont
« comptées pour rien ? Eh Monsieur, pou-
« vez-vous ne pas voir que le grand, le

(4) Comme on fera certainement du contenu de cet écrit, si son existence est connue du public et qu'il tombe entre les mains de ces messieurs, ce qui paraît naturellement inévitable.

« seul crime qu'ils redoutent de moi, crime
« affreux dont l'effroi les tient dans des transes
« continuelles, est ma justification.

« Faire des livres pour subsister eût été me
« mettre dans la dépendance du public. Il
« eût été dès-lors question, non d'instruire
« et de corriger, mais de plaire et de réussir.
« Cela ne pouvait plus se faire en suivant la
« route que j'avais prise ; les temps étaient
« trop changés, et le public avait trop changé
« pour moi. Quand je publiai mes premiers
« écrits, encore livré à lui-même, il n'avait
« point en total adopté de secte, et pouvait
« écouter la voix de la vérité et de la raison.
« Mais aujourd'hui subjugué tout entier, il
« ne pense plus, il ne raisonne plus, il n'est
« plus rien par lui-même, et ne suit plus que
« les impressions que lui donnent ses guides.
« L'unique doctrine qu'il peut goûter désor-
« mais est celle qui met ses passions à leur
« aise, et couvre d'un vernis de sagesse le
« déréglement de ses mœurs. Il ne reste plus
« qu'une route pour quiconque aspire à lui
« plaire. C'est de suivre à la piste les brillans
« auteurs de ce siècle, et de prêcher comme
« eux dans une morale hypocrite, l'amour
« des vertus et la haine du vice, mais après

« avoir commencé par prononcer comme eux
« que tout cela sont des mots vides de sens,
« faits pour amuser le peuple, qu'il n'y a ni
« vice ni vertu dans le cœur de l'homme,
« puisqu'il n'y a ni liberté dans sa volonté, ni
« moralité dans ses actions, que tout jusqu'à
« cette volonté même est l'ouvrage d'une
« nécessité, qu'enfin la conscience et les
« remords ne sont que préjugés et chimères,
« puisqu'on ne peut, ni s'applaudir d'une
« bonne action qu'on a été forcé de faire,
« ni se reprocher un crime dont on n'a pas
« eu le pouvoir de s'abstenir (5). Et quelle
« chaleur, quelle véhémence, quel ton de
« persuasion et de vérité pourrais-je mettre,
« quand je le voudrais, dans ces cruelles doc-
« trines qui, flattant les heureux et les riches,
« accablent les infortunés et les pauvres, en
« ôtant aux uns tout frein, toute crainte,
« toute retenue, aux autres toute espérance,

(5) Voilà ce qu'ils ont ouvertement enseigné et publié jusqu'ici, sans qu'on ait songé à les décréter pour cette doctrine. Cette peine était réservée au *système impie de la religion naturelle.* A présent c'est à *J. J.* qu'ils font dire tout cela; eux se taisent, ou crient à l'impie, et le public avec eux. *Risum teneatis, amici!*

« toute consolation ; et comment enfin les « accorderais-je avec mes propres écrits pleins « de la réfutation de tous ces sophismes ? « Non, j'ai dit ce que je savais, ce que je « croyais du-moins être vrai, bon, conso- « lant, utile. J'en ai dit assez pour qui vou- « dra m'écouter en sincérité de cœur, et » beaucoup trop pour le siècle où j'ai eu le « malheur de vivre. Ce que je dirais de plus « ne ferait aucun effet, et je le dirais mal, « n'étant animé ni par l'espoir du succès « comme les auteurs à la mode, ni comme « autrefois par cette hauteur de courage qui « met au-dessus, et qu'inspire le seul amour « de la vérité sans mélange d'aucun intérêt « personnel ».

Voyant l'indignation dont il s'enflammait à ces idées, je me gardai de lui parler de tous ces fatras de livres et de brochures qu'on lui fait barbouiller et publier tous les jours, avec autant de secret que de bon sens. Par quelle inconcevable bêtise pourrait-il espérer, surveillé comme il l'est, de pouvoir garder un seul moment l'anonyme ? et lui à qui l'on reproche tant de se défier à tort de tout le monde, comment aurait-il une confiance aussi stupide en ceux qu'il chargerait de la

publication de ses manuscrits? et s'il avait en quelqu'un cette inepte confiance, est-il croyable qu'il ne s'en servirait dans la position terrible où il est, que pour publier d'arides traductions et de frivoles brochures (6)? Enfin peut-on penser que se voyant ainsi journellement découvert, il ne laissât pas d'aller toujours son train avec le même mystère, avec le même secret si bien gardé, soit en continuant de se confier aux mêmes traîtres, soit en choisissant de nouveaux confidens tout aussi fidèles?

J'entends insister. Pourquoi, sans reprendre ce métier d'auteur qui lui déplaît tant, ne pas choisir au-moins pour ressource quelque talent plus honorable ou plus lucratif? Au-lieu de copier de la musique, s'il était vrai qu'il la sût, que n'en fesait-il, ou que ne l'enseignait-il? S'il ne la savait pas, il avait ou passait pour avoir d'autres connaissances dont il pouvait donner leçon. L'italien, la géographie, l'arithmétique, que sais-je moi! Tout, puisqu'on a tant de faci-

(6) Aujourd'hui ce sont des livres en forme : mais il y a dans l'œuvre qui me regarde un progrès qu'il n'était pas aisé de prévoir.

lités à Paris pour enseigner ce qu'on ne sait pas soi-même ; les plus médiocres talens valaient mieux à cultiver pour s'aider à vivre que le moindre de tous qu'il possédait mal et dont il tirait si peu de profit, même en taxant si haut son ouvrage. Il ne se fût point mis, comme il a fait, dans la dépendance de quiconque vient armé d'un chiffon de musique lui débiter son amphigouri, ni des valets insolens qui viennent dans leur arrogant maintien lui déceler les sentimens cachés des maîtres. Il n'eût point perdu si souvent le salaire de son travail, ne se fût point fait mépriser du peuple et traiter de juif par le philosophe D*** pour ce travail même. Tous ces profits mesquins sont méprisés des grandes ames. L'illustre D***, qui ne souille point ses mains d'un travail mercenaire et dédaigne les petits gains usuriers, est aux yeux de l'Europe entière un sage aussi vertueux que désintéressé ; et le copiste *J. J.* prenant dix sous par page de son travail pour s'aider à vivre, est un juif que son avidité fait universellement mépriser. Mais en dépit de son âpreté la fortune paraît avoir ici tout remis dans l'ordre ; et je ne vois point que les usures du juif *J. J.* l'aient rendu fort riche, ni que

le désintéressement du philosophe D*** l'ait appauvri. Eh ! comment peut-on ne pas sentir que si *J. J.* eût pris cette occupation de copier de la musique uniquement pour donner le change au public ou par affectation, il n'eût pas manqué, pour ôter cette arme à ses ennemis et se faire un mérite de son métier, de le faire au prix des autres, ou même au-dessous.

Fin du cinquième volume des Mémoires.